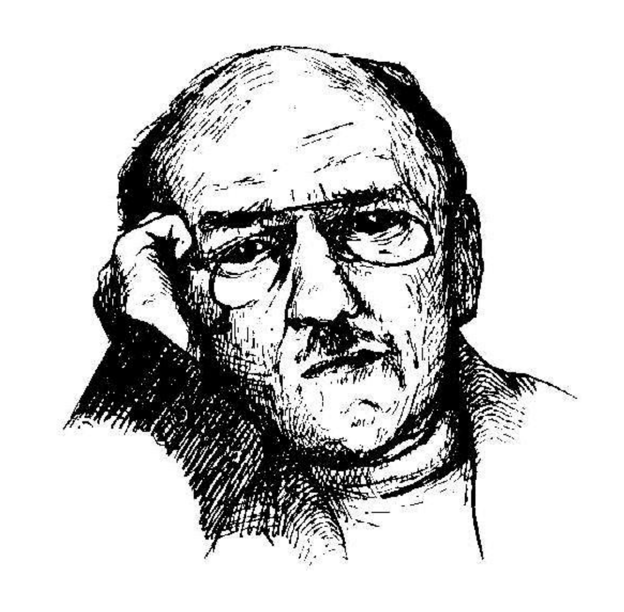
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Georges Eekhoud

LA FANEUSE D'AMOUR

(1900)

Table des matières

I 4
II 6
III 9
IV 14
V 16
VI 21
VII 25
VIII 27
IX 32
X 34
XI 39
XII 45
XIII 49
XIV 55
XV 60
XVI 64
XVII 67
XVIII 70
XIX 74
XX 77

XXI 85
XXII... 91
XXIII 98
XXIV..102
XXV 107
XXVI..114
XXVII 125
XXVIII... 132
XXIX 141
XXX..148
XXXI 154
XXXII 159
XXXIII... 162
XXXIV 168
À propos de cette édition électronique 179

I

Lorsque, devenue comtesse d'Adembrode, Clara Mortsel s'éprit de la nature campinoise, parfois le décor oublié de sa première enfance, écoulée dans une autre région rurale, revenait à sa pensée.

La famille de Clara était originaire du canton de Boom, de ces polders gras et argileux qu'alluvionnent le Rupel et l'Escaut. Sa mère, orpheline élevée par charité, sortit de l'ouvroir vers les dix-huit ans, avec quelques connaissances manuelles, outre la lecture, l'écriture et les quatre règles, et se mit, sur la recommandation des religieuses, au service d'une dame de qualité retirée à la campagne près d'Hemixem, après que, ravies de l'intelligence et de la gentillesse de la petite, les sœurs eussent vainement essayé de la coiffer du béguin. Une piquante brunette, la caméristе de la douairière de Dhose ! On vantait surtout ses yeux qu'elle avait très noirs et régulièrement fendus et sa chevelure indisciplinée. Elle savait ses avantages, aimait à se les entendre énumérer. Aucun ne les lui détaillait aussi complaisamment que Nikkel Mortsel, le briquetier, un courtaud membru, âgé de vingt ans. Il avait la joue plutôt cotonneuse que barbue, la parole facile et l'œil polisson. Nikkel Mortsel, s'était bientôt accointé de cette éventée de Rikka, toujours à la rue, du côté des briqueteries, le panier au bras par contenance. Ses tabliers et ses bonnets très blancs alléchaient, dès qu'elle se montrait, le manœuvre le plus absorbé. La coquette résista aux cajoleries de Nikkel, crut le maintenir parmi ses soupirants ordinaires ; le luron ne l'entendait pas ainsi. Il commença par l'amuser, il finit par l'émouvoir. Ce falot mal nippé, à la dégaine de casseur, trouva pour la séduire d'irrésistibles suppliques de gestes et de

regards. Un soir de kermesse qu'il l'avait énervée et pétrie à point aux spirales érotiques de la valse, il l'entraîna dans les fours à briques, en partie éteints et déserts les dimanches, et posséda goulûment cette femme déjà rendue et pâmée.

Cinq mois après, Mme de Dhose, prude et rigoriste, pas mal prévenue contre les airs évaporés et les toilettes claires de la pupille des bonnes sœurs, constatait son embonpoint anormal et la chassait ignominieusement. La maladroite ne songea pas un instant à retourner chez ses premières protectrices. Par bonheur Nikkel Mortsel restait absolument féru de sa conquête. Le coureur de guilledou se doublait chez lui d'un esprit pratique, il devinait en Rikka des qualités de ménagère qui le déterminèrent à l'épouser. La pauvresse ne s'estima que trop heureuse de s'unir chrétiennement à ce gaillard dégourdi qu'elle avait cru leurrer sans jamais faire la culbute.

Elle le suivit à Niel où naquît la petite Clara.

II

L’enfant poussa, sans raccroc, musclée et sanguine comme son père, avec la taille élancée, l’impressionnabilité nerveuse, les traits réguliers et les insondables yeux noirs de sa mère. De bonne heure elle se montra timide et concentrée. Elle écoutait beaucoup, mais le sens des mots la préoccupait moins que la musique des voix.

Des parents plus désœuvrés que les siens eussent certainement remarqué sa sensibilité extrême à l’action de la couleur, du parfum et du son ; ils auraient même été alarmés plus d’une fois par la bizarrerie de ses affinités et de ses répugnances sensorielles. Le claquement d’un fouet de charretier, la corne d’un garde-barrière, la ritournelle mélopique des haleurs, le glouglоutement des gouttières, le bruit de la pluie sur les feuilles, toutes les rumeurs de l’eau, les moisissures de l’automne les odeurs de brasseries, voire l’âcre puanteur du ton, la plongeaient dans des extases et provoquaient ses délectations ; en revanche, elle dédaignait le parfum des roses, bâillait devant les murs fraîchement peints, tachait ou déchirait ses vêtements neufs et pleurait à chaudes larmes lorsqu’on jetait au rebut ses hardes usées. Toutes ses prédilections allèrent aux choses maussades, farouches, incomprises.

Ses plus grandes félicités lui venaient de la rivière. Boudant la villette aux rues basses et bien lavées, avec des façades luisantes, elle s’isolait des heures au bord du Rupel huileux se traînant péniblement, enflé et inerte dans son lit de limon. Elle courait sur la jetée à la rencontre des bateliers et s’accrochait, avec des avidités caressantes de jeune chienne en mal de dentition, à

leurs bottes ruisselantes. Le bleu marin de leurs tricots et de leurs grègues devint une de ses couleurs préférées, celle qu'elle choisit plus tard pour ses jerseys. Ce fut même, avec l'indigo foncé et luisant du sarrau des rustres, le seul bleu qu'elle affectionnât.

Des chalands chargeaient au pied des bermes où s'entassaient des blocs de briques et de tuiles. L'enfant amorcée assistait à la manœuvre, admirait ces ouvriers poudreux ou gâcheux suivant le temps. Qu'elle se désagrégeât en boue ou en poussière, la marchandise de ces tâcherons les passait toujours à la même teinte rougeâtre. Les talus et les chantiers en étaient enduits. Rouges aussi les fours et les hangars au fil de l'eau en contrebas de la digue, rouges encore les cheminées cylindriques dépassant les bâtiments qui s'agglomèrent alentour. Des façons de vallées creusées par le travail des hommes pour l'extraction de l'argile s'élargissaient, pénétrant toujours plus avant dans l'intérieur des terres et disputant la glèbe aux cultures. La végétation était reléguée aux confins, constamment reculés, de cette zone industrielle. Briqueteries et tuileries brunâtres par les temps gris, rutilaient sous le ciel bleu. Une chaleur délétère ; des vapeurs azotées, âpres, lourdes et violâtres, montaient des fournaises répandant une fade odeur de terre cuite et renchérissaient sur la radiation d'un implacable soleil. Dans cette géhenne, les hommes travaillaient nus jusqu'à la ceinture. Et l'on ne savait, par moments, ce qui fumait et grésillait le plus de leur encolure tannée ou de leurs pains de briques.

Clara bayait à ces labeurs ; terrifiée mais vaguement chatouillée dans ses transes. Impressions à la fois rudes et émollientes comme un massage de la pensée.

L'hiver, régnaient l'humidité et la fièvre. Des miasmes paludéens planaient au-dessus, des prairies lointaines, converties en baissières par les eaux extravasées du Rupel.

Le paysage gris s'alourdissait, s'embrumait davantage. Les flots glauques et flaves reflétaient les nuages de sépia au ventre violacé. Les brouillards s'accrochaient aux drèves dépouillées, dans les arrière-plans. Et les bâtiments industriels saignaient sur ce fond sombre, un sang brunâtre, coagulé, alors que sur l'azur estival ils paraissaient flamber. Ce glorieux rouge pourrissant jusqu'à ne plus représenter que du brun, jetait comme des, rappels tragiques dans la trame de l'atmosphère endeuillie.

Et Clara se sentait plus touchée, le cœur plus gros, devant ces dégradations morbides que devant des couleurs franches.

III

Vers les 186…, Nikkel Mortsel apprit que la main-d'œuvre manquait à Anvers. On entreprenait la démolition des anciens remparts de la ville. Des fossés se comblaient, des quartiers neufs s'élevaient sur les forts de l'enceinte depuis longtemps débordés par la cité comme une jaque d'enfant que fait craquer le torse d'une fille nubile. Le génie militaire prenait mesure à la forte pucelle d'une nouvelle ceinture crénelée.

Alléchés par un salaire plus sérieux, nombre de journaliers des campagnes s'embauchaient chez les entrepreneurs urbains. Le ménage des Mortsel émigra des premiers sous les toits d'une bicoque du quartier Saint-André, dans la ruelle du Sureau. Maintenant, au lieu de cuire les briques, Nikkel dut se familiariser avec leur emploi. Apprentissage probablement onéreux, car Nikkel n'avait plus douze ans. La chance intervint en faveur de l'aspirant plâtrier. Débarqué d'un jour dans la grande ville, il rencontra un de ses pays, devenu compagnon maçon, qui se l'attacha d'emblée, comme manœuvre. Cette protection et aussi l'âge et la bonne volonté du postulant, lui épargnèrent les vexatoires épreuves de l'initiation. On l'accueillit même en camarade dès son apparition.

Au début un seul l'asticotait et rôdait autour de lui pour l'essayer, mais au premier attouchement Nikkel prit à bras le corps l'expérimentateur, un échalas olivâtre et noueux, le démolit d'un maître coup de rein et le vautra dans la boue, prouvant sans esbroufe à toute la coterie qu'il en cuirait aux malveillants.

Intelligent, d'humeur amène, madré au fond il conquit rapidement ses grades. Après un an, il n'aidait plus ses anciens, mais chargeait ses propres outils et s'essayait à la construction. Il apprenait à lever des murs entre deux lignes, plantait ses broches, prenait ses aplombs. L'œil juste, il recourait à peine au *chas* et il n'eut bientôt pas son pareil pour hourder, plâtrer, gobeter, et enfin pour tailler la pierre.

Le matin, il emportait du café dans une gourde de fer blanc et deux grosses tartines roulées dans une gazette. À midi, si la distance du chantier au logis empêchait son homme de rentrer, Rikka, accompagnée de la petite Clara, trimbalait jusqu'à la bâtisse la gamelle de fricot enveloppée d'une serviette appétissante. Et toutes deux s'amusaient, assises sur une pierre ou sur une brouette, à lui voir engouler la portion fumante, le plein air et le turbin aiguisant ses fringales.

Plus grande, Clara apporta seule le dîner au maçon.

L'enfant écarquillait les yeux, prenait plaisir, après le travail des terrassiers, à voir sortir les fondations du sol, puis s'élever chaque jour au-dessus du rez-de-chaussée. Elle reconnaissait tous ces hommes bistres qui la saluaient rondement, la hélaient dès son approche et, après la bâfrée, jonglaient avec la mioche comme avec une poupée. Clara souriait d'un petit air sérieux à leurs tours ; juchée sur leur épaule ou sur leur poing tendu, frileusement accrochée à leur cou, criait : « Encore ! Encore ! » lorsqu'on la remettait à terre, et son ravissement se marquait par une rougeur presque fébrile à ses pommettes.

Il lui arriva d'oublier l'heure et d'être oubliée par son père ; alors elle assistait à la reprise du travail. Les tombereaux cahotants charriaient les matériaux ; le conducteur enlevait la planche de l'arrière-train, dételait à moitié le cheval, la charrette trébuchait, la charge de briques chavirait et s'écroulait avec fra-

cas, soulevant cette poussière rouilleuse des quais de Niel et de Boom.

Le charretier, aux tons de terre-cuite friandement modelée, rajustait la planche à l'arrière-train du tombereau, sautait à la place des briques, démarrait et s'éloignait à hue, à dia, la longe à la main, sifflant et claquant du fouet…

Cependant reprenait l'argentine musique des truelles raclant la pierre et étendant le mortier, le grincement des ripes, le floc-floc des rabots dans le bassin de sable, le pschitt de l'eau noyant la chaux vive.

La requéraient à présent l'installation des échafaudages, la manœuvre des poulies, des moufles et des chèvres. Il s'agissait de guinder un de ces énormes monolythes en pierre de taille, et ce n'était par trop d'une équipe de huit hommes pour desservir l'appareil.

Des compagnons, les uns espacés, fixaient les haubans à des points voisins, puis les autres, ahanant, faisaient virer le treuil. Cordages et poulies grinçaient. Suspendus, un pied sur l'échelon, les rudes gars s'exhortaient et s'interpellaient, pesaient sur les leviers, dans des poses de génies de la force ; leurs biceps aussi tendus que les cordes ; clamant, avant de donner à la fois, le coup de collier, de traînantes onomatopées : Otayo ! ha-li-hue ! Hi-ma-ho !

Et à chaque effort de leurs musculatures réunies, la pierre ne s'élevait que de très peu. Oscillant avec lenteur au bout du câble, contrariant de toute son inertie sournoise l'impulsion intelligente de ces turbineurs, elle tirait sur la poulie comme pour la briser et les réduire en bouillie. Mais la lourde pierre est calée, et Clara s'absorbe à présent dans la contemplation, des gâcheurs et goujats en train de préparer le mortier : ils ont creusé le bassin pour l'éteignage de la chaux, épierré le plâtre en le pas-

sant à travers le sas, et maintenant ils arrosent graduellement le mélange du contenu de leurs seaux d'eau. À chaque aspersion, une vapeur monte de l'aire et enveloppe de gaze les manœuvres déjà blancs comme des pierrots.

Lorsque se dissipe cette vapeur sifflante, Clara les voit corroyer la mixture en se balançant sur un pied, et ces mouvements cadencés d'apprentis imberbes, poupards et râblus, la bercent, la fascinent, la grisent presque et suspendent les battements de son cœur.

Il est temps que s'effectue la combinaison de la chaux et du sable. Les maîtres accroupis sur les massifs attendent leur augée, et, en grommelant, talonnent les gamins.

Gâcheurs de se hâter, mais il faut que les parcelles de chaux laiteuse et le sable de la Campine, jaune comme les fleurs des genêts, se soient totalement amalgamés.

Alors le goujat gave son « oiseau » de ce mortier gras, monte à l'échelle et va ravitailler son compagnon.

D'autres adolescents tassent des briques dans un panier ou les dressent sur une planchette horizontale fixée, à hauteur de l'épaule, sur deux montants. Le faix étant complet, le jeune atlante se place entre les deux poteaux, s'arc-boute, se cambre, et l'assied sur l'épaule.

Vaguement angoissée, Clara accompagnait dans leur ascension ces petits hommes, courageux enfants, à peine plus âgés qu'elle. Équilibristes irréprochables, presque coquets, ils traversaient des appontements dont leurs pieds déchaussés couvraient la largeur, narguant les vertiges ils passaient entre les gîtages du même pas sûr et mesuré, escaladaient des rangées de poutres, séparées par de larges vides. Et tous, sous leur apparence de mastoc, sous leur apathie d'oursons mal dégrossis,

malgré leur dégaine un tantinet balourde, possédaient une adresse et un sang-froid de matelots et de funambules.

La fillette s'inquiétait lorsqu'un trumeau lui masquait durant quelques secondes le hardi grimpeur ; mais ses nerfs se détendaient lorsqu'il réapparaissait toujours d'aplomb, toujours sauf, aussi ferme qu'un somnambule, dans la baie d'une fenêtre ou sur le faîte d'un pignon.

IV

Le métier battant, Nikkel passait maître-compagnon et gagnait de fortes semaines. La femme ramait dur de son côté, réalisait des économies sans apparente lésine. Tout dans leur logement révélait une propreté de ferme hollandaise. Rikka entretenait ses nippes et celles de son enfant au point de les faire paraître neuves et bourgeoises. Leur nid formait oasis dans l'affreuse maisonnée au milieu des prolifiques tribus de logeurs rongés de vermine et de crasse. Dans le galetas de huit mètres sur quatre, avec ses deux lits de bois peint jouant l'acajou, sa huche, son poêle, sa batterie sommaire, une table et deux chaises, il leur fallait cuisiner et dormir, repaître et s'astiquer. Tous les efforts de Rikka, tendaient à expulser de leur logis cette odeur d'échauffé, de graillon, de loques imprégnées de sueur, ces miasmes de buanderie, s'impatronisant par le trou de la serrure et les joints de la porte.

Clara se remémora toujours ce fumet du pauvre, mais plutôt comme une chose mélancolique sollicitant la commisération. Elle garda pour jamais dans les oreilles, avec plus de complaisance que de rancune, les disputes des voisins de carreau, les dégringolades au petit jour des chambrelans ensabotés, dans l'escalier noir, auquel servait de rampe une corde poisseuse comme le ligneul, et surtout les titubements des ivrognes les soirs de la Sainte-Touche et de la Saint-Lundi, ruineuses féries ; les expectorations de jurons lardées de gravelures, le fracas des portes, les criailleries des femmes, le fausset des enfants, les carambolages des masses humaines contre les parois et la trépidation des planchers.

Le soir, couchée avant le retour du père, ces hourvaris empêchaient la fillette de s'endormir. Silencieuse elle dissimulait son insomnie, et scrutait sa mère qui ravaudait devant le pâle quinquet ou qui surveillait le miroton de Nikkel. La figure avenante et apaisée de Rikka, la décence de sa toilette, la symétrie du mobilier, au lieu de flatter Clara, l'irritaient presque par leur implacable régularité, leur égoïste quiétude.

Rikka, la folle soubrette, se ressentait aujourd'hui de l'éducation du couvent. Depuis longtemps elle avait rajusté son bonnet ; sa robe présentait des cassures de soutane et la ménagère avait des sourires vagues, en coulisse de fille repentie. Clara suspectait chez sa mère un désintéressement raisonné du prochain, une étroite conscience de dévote, des mépris de bonne ménagère pour les irréguliers ; et Clara l'en aimait moins, instinctivement. Un jour que Rikka l'embrassait : « Tu sens trop le savon et pas assez la viande ! » faisait la petite en se dégageant. Ces soirs-là, que le pas de Nikkel résonnât sur le palier, vite la mâtine de simuler le sommeil et de fermer les yeux. Et ce petit corps potelé frissonnait d'aise lorsque le plâtrier, humide et poudreux, oint de glaise ou tavelé de gravats, la dénichait un moment, la palpait de ses mains calleuses, appliquait son visage râpeux à ces joues en fleur et l'égratignait pour la caresser.

V

Clara avait pris tout particulièrement en sympathie un manœuvre arrivant chaque jour du village de Duffel par ces matineux trains de banlieue qui drainent la main-d'œuvre rurale.

Il avait quatorze ans, soit cinq ans de plus que la petite Mortsel, un teint rosé de contadin, légèrement briqueté par places, des cheveux de filasse, de bonnes joues pleines, de grosses lèvres, de grands yeux bleuâtres, humides, ahuris et comme douillets, la physionomie débonnaire, des membres potelés, une carre robuste, l'encolure et les reins d'un goussaut, la démarche passive d'un athlète embarrassé de sa force.

C'était l'aîné de petits cultivateurs, mieux partagés sous le rapport de la progéniture que sous celui des écus. Ses parents le tenaient pour « innocent » ou « faible d'esprit » mais comme il était le plus grand, en attendant la croissance de ses frères ils l'envoyaient à la ville, malgré sa fêlure, gagner quelques centimes par jour.

Si la cervelle lui manquait pour devenir jamais un ouvrier passable, du moins serait-il apte au charriage des matériaux et rendrait-il les services mécaniques d'une chèvre et d'un ascenseur.

Maîtres et compagnons l'eurent bientôt jaugé et se mirent à exploiter à outrance cette force brute et candide incapable de rancune, de colère ou même de volonté.

Flup Barend, Flupi comme ils l'appelaient, servit de bardot non seulement aux ouvriers, mais encore aux apprentis de son âge. Taillé en lutteur, il se laissait berner comme le plus malingre des enfants de peine.

À six heures du matin, été comme hiver, par le froid, la pluie et les ténèbres, les tapées de travailleurs ruraux guettent le passage du train en battant de leurs sabots les dalles du quai. Un coup de sifflet prolongé annonce le convoi. Le fanal blanc, au ventre de la locomotive, grandit, s'écarquillé comme une prunelle de cyclope. Le frein grince ; las de se morfondre, le contingent de Duffel saute sur le marchepied avant que le train n'ait stoppé ; s'accroche par grappes aux portières et, les uns poussant les autres, s'enfourne dans les wagons de troisième classe déjà occupés par des cohortes plus lointaines.

Flup Barend a toujours peine à se caser. Ses compagnons, après l'avoir appelé dans leur caisse se serrent de mauvaise grâce, souvent les rudes espiègles le contraignent à rester debout et le repoussent à tour de rôle. Les plus avisés des gars, désireux de prolonger jusqu'à la ville leur somme interrompu, se sont emparés des bons coins, et s'allongent genou à genou. Les turlupins envoient malicieusement Flup Barend s'empêtrer dans les jambes des dormeurs. Alors empêchés de fermer l'œil, ceux-ci sortent de leur torpeur pour dauber furieusement le manœuvre. Ou si, par exception, il parvient à s'asseoir et qu'il essaie aussi de rabattre les paupières, ses voisins lui broient les côtes, le tirent par le nez et les cheveux, pincent ses cuisses, et ses vis-à-vis lui insufflent dans les narines l'âcre bouffée de leur première bouffarde. Ces voyages fournissent le plus fréquent sujet des conversations entre Clara et Flup, à la trêve de midi, lorsqu'elle entraîne le bénin garçon loin de ses persécuteurs et se réfugie avec lui sur le pas d'une porte. Car elle s'est éprise du souffre-douleur attiré, de son côté, par les mines apitoyées de la fillette. Pour savoir les tribulations du trop placide Flup, son amie doit l'interroger ; il ne se plaindrait pas du moment qu'elle

l'a rejoint ; sa large face rayonne et il la mange de ses yeux de chien fidèle. Clara pochette toujours, pour ce tête à tête du midi, une pomme, un sucre d'orge, un caramel au sirop ou une autre de ces friandises du pauvre qu'elle partage avec Flup en se servant de ses doigts et même, ce qu'il préfère, de ses dents. Au jeu d'osselets succédant à ces amoureuses dînettes, elle le bat sans vergogne. Mais être vaincu par elle c'est de la jouissance. « Bon Flup, pauvre Flupi ! » ces mots reviennent sans cesse sur les lèvres de la petite, le bras passé autour de l'encolure de cette excellente pâte de garçon. D'autres fois indignée de sa mansuétude elle le pousse à la révolte : « Fi le polton ! Pâtir avec des bras pareils ! »

Flup promet de regimber, mais la première taloche le trouve aussi passif qu'auparavant.

Cependant Clara prend tellement à cœur la cause de son protégé qu'elle se brouille avec plusieurs maçons de ses amis, et refuse désormais de jouer avec eux. Son enfantine toquade pour le Mouton (c'est un des surnoms de Flup) amuse beaucoup l'équipe, rien moins que sentimentale, et ils punissent la gamine de ses bouderies et de ses infidélités en exerçant de nouvelles brimades sur son favori.

À présent, elle passe la plus grande partie du jour au pied de la bâtisse où s'éreinte le bonasse apprenti. Trompant à tout instant la surveillance de Rikka, elle s'esquive par un entrebâillement de la porte. Elle halète après la présence de son ami, elle n'a plus d'attention que pour Flup et les gestes de Flup : Elle l'attend dès le matin sur le chantier, à l'heure du débarquement des coteries rurales.

Le soir, au moment ou celles-ci détalent pour regagner leurs clochers, son cœur gonfle en voyant le blondin passer la blouse bleue, par-dessus sa cotte de velours fauve et mettre en bandoulière la gourde de fer blanc.

Ces enfants prolongeaient leurs adieux comme s'ils ne devaient plus se revoir ! Flup s'attardait, les yeux rivés aux prunelles humides de sa mie et ses mains calleuses froissaient les menottes moins gercées de la bambine.

Les journaliers de Duffel réclamaient Flupi, l'arrachaient même à ces caressantes étreintes, car ils n'entendaient point se priver de leur principale amusoire : « Allez hop le Mouton ! Assez de tendresse. Il en faut pour demain, Marche ! »

Clara brûlait de lui baiser ces bonnes grosses lèvres de bigarreau, mais elle se retenait sous les regards narquois des autres, de crainte que cette caresse balsamique ne rapportât de nouvelles bourrades au bien-aimé, et elle se contentait de le tâter le long du corps et de s'enfiévrer à la tiédeur particulière que sa jeunesse entretenait dans ses grossiers vêtements de velours côtelé.

Il se dérobait à grand'peine à ces douces privautés, puis se mettait à courir pour rattraper les compagnons et s'insinuait dans leur rang, emboîtait leur pas accéléré.

Une fois deux plâtriers décoiffèrent Flup et jetant et rattrapant sa casquette sur leurs spatules, ils finirent par plonger celle-ci dans la chaux vive.

En repêchant sa coiffure, le bardot faillit piquer une tête dans la matière corrosive, pour le plus grand déduit des regardants.

Clara, que cette scène exaspérait depuis des minutes, n'y tenant plus, vola comme une guêpe sur l'un de ces tourmenteurs, précisément ce grand échalas de Bastyns que son père avait si bien châtié autrefois, et l'agrippant aux jambes, se mit à le griffer, à le mordre, menaçant de lui crever les yeux.

L'autre paraît ces attaques en ricanant, n'osant molester la gamine de ce vigoureux Nikkel Mortsel. Celui-ci accourut et fit lâcher prise à l'enfant. Mais pour éviter le retour de ces accès et mettre fin à cette ridicule amourette, Rikka conduisit dès le lendemain la fantasque petiote à l'école gardienne.

Ce fut le plus dur des châtiments. Clara supplia, promit d'être très sage : « Je serai gentille avec tous les compagnons ; je ne parlerai plus jamais à Flupi, surtout qu'ils sont devenus mauvais pour lui à cause de moi ; je resterai tranquillement assise sur le trottoir et regarderai sans bouger. »

Les parents se montrèrent inexorables. Tous les jours Clara fut écrouée dans la classe des mioches où, pour empêcher toute école buissonnière, Rikka la conduisait et venait la prendre.

Des mois passèrent.

L'enfant dolente n'entretenait qu'une préoccupation : « À quoi pense mon Flupi ? Ne m'a-t-il pas oubliée ? Souffre-t-il autant que moi ? »

VI

Le souper fumait sur la nappe proprette. Nikkel venait de rentrer, l'air soucieux, l'œil se dérobant aux muettes interrogations de sa femme. Contre son habitude, il n'embrassa pas même sa fillette, profondément endormie et s'attabla sans un mot.

Comme Rikka le questionnait directement :

– Oui, fit-il en repoussant son assiettée, je me sens tout drôle et les morceaux ne passent pas. Je bus un coup puis un autre, pour remettre le cœur à sa place. Genièvre perdu. C'est qu'on transporta cette après-midi un des nôtres à l'hôpital où les carabins sont sans doute en train d'étriper et de charcuter sa carcasse. Voilà le quatrième accident depuis mon embauchage. Pas gaies ces culbutes. Elles finiraient par vous dégoûter du métier… La bâtisse du boulevard Léopold était sous toit. Suivant la coutume, on la pavoise du haut en bas, on plante un mai à chaque étage. Arrivent l'entrepreneur et le propriétaire qui, inspection faite, finissent par se déclarer satisfaits et nous remettent de quoi baptiser largement la cambuse. Le « vitriol » de couler par litres. On soiffe ferme, les manœuvres aussi bien que les compagnons et, ceux-ci excitant ceux-là, par bravade les gamins en sifflent bientôt plus qu'ils ne peuvent cuver.

Il fallait encore une fois cette arsouille de Bastyns, ce grand lendore à la figure de pain d'épice, pour s'amuser à soûler les petits hommes si bien qu'à la reprise du travail plusieurs de ces galopins flageolaient sur leurs quilles.

Le premier gamin qui nous apporte des briques, a failli dégringoler de l'échelle. Bastyns se tient les côtes de rire. Le goujat lui, se met à braire et déclare qu'il ne regrimpera plus. Les autres manœuvres se défient également du jeu. Les plus raisonnables des nôtres écoutent ma proposition de suspendre le travail. On ne fera pourtant plus rien qui vaille. Le Bastyns et deux ou trois massacres de sa tremps s'acharnent à la besogne, pour la première fois de leur vie ; ils entendent ne pas perdre une heure de salaire et réclament, en sacrant de plus en plus fort, le mortier et les briques. Tous les petits, nonobstant, refusent le service. Il y a jusqu'à cet innocent de Duffel, le gars à tout faire, tu sais le grand camarade de notre petite, qui rechigne à la dangereuse corvée. Cette grève ne fait pas le compte des mauvais farceurs, Bastyns à leur tête. « Mouton, vocifère ce braillard, holà vilain boudeur, vas-tu bientôt te décider à faire ton service ou me faut-il descendre pour te montrer le chemin à coups de sabots ? » Les autres aides pour gagner du temps et détourner d'eux-mêmes l'attention des tourmenteurs, harcèlent et aiguillonnent, de leur côté, le pauvre diable. « Rien qu'une montée ! Plus qu'une charge de briques ! La dernière ! » Le voilà qui se dévoue, qui se laisse faire et qui, riant déjà – ah l'ingénu ! – entre ses larmes d'effroi, épaule le panier abandonné par son camarade prudent. « Non, non ! intervenons-nous, assez de bêtises, n'y vas pas Flupi ! » Il était déjà parti. Il se guinde tant bien que mal jusqu'au deuxième étage. Il va monter aux combles où nous achevons les souches de la cheminée. Nous ne le voyons pas, mais nous l'entendons souffler. « Haâruh fainéant ! » hurle ce vilain Bastyns.

Ah misère ! Comment le pauvre garçon s'y est-il pris ? On ne nous le dira jamais. Tout ce que je sais, c'est qu'au moment où il approchait du toit, j'entends un fracas, comme un craquement, patatras ; puis un autre plus sourd... pardouf ! Tous nous jetons là nos outils et nous nous portons au bord de l'échafaudage, interrogeant le sol, là, sous nous. Ah ! quelle bordée de jurons s'échappe de nos gorges ! Ah oui il est temps de

jurer et de s'arracher les cheveux à présent ! Tâchez de le rattraper, le Mouton ! Il ne traîne plus, hé Bastyns ? Fini ! Capot ! Il y a longtemps qu'il est en bas. Des passants l'ont vu cogner d'abord l'arrête du toit de l'écurie voisine. Ç'a été le premier coup. Il a été touché dans le dos, sous la nuque, et il a dû se briser la colonne comme je casserais cette latte sur mon genou. Puis il dévala la pente et s'abattit sur le pavé à côté de l'aire à chaux. Quand je fus en bas – je me jetais de l'échelle plutôt que je n'en descendais – Flupi remuait encore les bras et les jambes. Ainsi, les moineaux lapidés battent une dernière fois des ailes. Ses yeux roulaient déplorablement ; peu à peu ils se sont éteints. Il a ouvert et fermé la bouche comme un poisson retiré de l'eau. Puis cette bouche est restée béante, tout à fait la gueule du crapaud des dix-mille au jeu de tonneau… Un médecin s'est approché – ils ne sont jamais loin des morgues, ces corbeaux. – La main sur le cœur du pauvret, il comptait les battements. Il a hoché la tête : on comprenait. Nous n'avions plus qu'à charger la trop bonne pièce sur la civière. En aidant à le ramasser, le camarade, – ah quelle bouillie rose et blanche, de la brique pilée dans du mortier ! – j'ai cru qu'il m'en resterait des morceaux dans les mains : c'étaient ses vêtements qui maintenaient encore ensemble la carcasse et les membres ! – La tête ballottait comme celle d'une poupée mal bourrée de son ; elle montrait, vers la nuque, un trou assez large pour y loger mon poing, par où s'échappait la cervelle. Qui lui en refusait de la cervelle, à ce simple ? Nous plongions dans le sang et la moelle. Ah ! chienne de vie ! Canailles de vivants ! C'est égal, je ne voudrais pas avoir cette mort sur la conscience comme ce lâche Bastyns. Ils étaient aussi blêmes, les farceurs, que la cendre de leur pipe. À qui le tour à présent ? Pauvre Flupi, pauvre Mouton ! Une fichue commission que ceux de Duffel portèrent ce soir aux parents ! »

Les époux sursautèrent. Rikka empoignait son époux par le bras et lui montrait Clara réveillée, assise dans son lit, un indicible martyre tiraillant son visage de petite exaltée sanguine ! De grosses larmes lui coulaient des joues.

« Flupi ! mon Flupi ! »

Et tout à coup, elle fit un long cri et tomba dans des convulsions si violentes que les Mortsel pensèrent, toute la nuit, la voir passer entre leurs bras.

VII

Après trois ans de labeur, et en vivant de ménage, les Mortsel possédaient un millier de francs placés en lots de ville. Une de leurs obligations sortit avec une prime de vingt-cinq mille francs. Pour des gens de leur trempe, pleins de bonne volonté et d'adresse, c'était l'avenir assuré. Rikka, la plus ambitieuse des deux, engagea son homme à s'établir. D'abord, il eut peur. Excellent maçon, outil de choix, il redoutait les côtés théoriques du métier, les calculs, les écritures. La partie lui semblait risquée. Mais l'industrieuse élève des Bonnes-Sœurs serait là pour lui servir de comptable. Il finit par entendre raison.

En gens prudents ils avaient eu le soin de taire leur aubaine. Leur établissement fut diplomatique : ils exprimèrent des craintes, feignirent des hésitations, invoquèrent les risques et aux plus discrets ils donnaient seulement à deviner qu'un capitaliste leur avançait juste les premiers fonds pour attaquer l'entreprise.

Ils réussirent au delà des espérances de Rikka.

C'était l'époque des grandes constructions, des assainissements, du luxe extérieur, de la toilette et de l'apparat des rues. Les patriciens agrandissaient leurs hôtels, les nouveaux riches se faisaient construire des demeures plus somptueuses encore ; les pignons et les jardins du négociant en denrées coloniales empêchaient le moindre épicier de dormir. Rikka, douée d'un flair israéliste, doublait, quadruplait, décuplait leur avoir. Des spéculations en terrains portaient leur fortune à un demimillion.

Nikkel, gros bourgeois, président du Conseil de prud'hommes, s'était bâti une prétentieuse maison sur une des avenues couvrant les anciens fossés de la forteresse. La façade, où s'enchevêtraient les styles renaissance, gothique, jésuite et rococo, superposait deux étages à quatre fenêtres encorbellées, garnies de balustres. Les poignées de cuivre de la porte de chêne sculpté sortaient de la bouche de mascarons joufflus. À l'angle des deux façades, celui du boulevard et d'une rue nouvellement tracée, une rotonde s'élevait, à quelques mètres au-dessus du toit, en une tourelle à poivrière surmontée de l'immanquable girouette dorée. Il y avait aux fenêtres des rideaux rouges et sur les consoles des cache-pots plantés de jacinthes et de tulipes : une des passions de Rikka.

Au fond de l'allée cochère s'ouvrait une échappée spacieuse bornée à droite par les écuries et les remises, à gauche par les ateliers et les magasins. Derrière verdoyaient, encloses de quatre murs chaperonnés de tuiles rouges, les pelouses d'un jardin anglais qu'une grille à claire-voie protégeait contre les incursions des ouvriers.

L'intérieur accumulait la dose de faste et de confort qu'un millionnaire s'improvise. Plafonds, et lambris, portaient la signature d'un décorateur venu de Bruxelles. Les poufs, les causeuses, les cabinets de laque, les guéridons de Boule, les chinoiseries, les bronzes, les tapis et les tentures d'Orient, les glaces biseautées, les dressoirs chargés d'émaux et de nielles, de cristaux et de vaisselle aveuglante : aucun des accessoires obligés d'un mobilier de nabab ne manquait à ces salons sans cachet et sans plus d'intimité que les cabines de première classe des grands steamers.

VIII

Dès leur montée à la fortune, les Mortsel avaient mis leur fille en pension. Elle y resta trois ans, subissant cette vie de prisonnière avec de sourdes révoltes ; camarade farouche, pupille quinteuse, au demeurant bonne écolière. La maîtresse de littérature lisait comme des modèles ses devoirs révélant une imagination riche mais un peu excentrique, une sensibilité que les sentiments ordinaires semblaient émousser et que piquaient les causes les plus inattendues. Elle avait des intermittences de belle humeur et de mutisme. Elle s'attachait difficilement. « Son grand cœur *en* demandait trop », écrivaient naïvement les bonnes institutrices dans leur bulletin mensuel. Elles remarquèrent que, lorsque Clara se prit d'amitié sérieuse, ce qui ne lui arriva que deux ou trois fois, durant cette période d'études, ce fut pour une compagne peu jolie, peu coquette, une inférieure sous le rapport de la fortune, un souffre-douleur comme avait été le « Mouton ». Ces amitiés étaient violentes, concentrées, avec de brusques expansions ; elles rappelaient l'idylle de son enfance ouvrière : « Voyez cette maniaque de Clara, chuchotaient les pensionnaires, est-elle assez jalouse de ses laiderons ? Qui songe cependant à les lui disputer ? » Pour les laiderons elle aurait arraché les yeux et les cheveux aux plus grandes. Plus d'une de celles-ci fut traitée comme ce lâche Bastyns. En revanche, elle ne pardonnait pas la moindre trahison à ses favorites. Elle aurait plutôt souffert à se briser le cœur de désespoir et de regret que de rendre apparemment son affection à une ingrate.

Elle se brouilla avec toutes.

Gamine, elle était intéressante. Sa beauté ne s'annonça qu'à dix-huit ans, au sortir de l'internat ; mais alors Clara Mortsel représenta un de ces types de jeunes filles qui perpétuent à travers les siècles la réputation du sang d'une ville. Portrait avivé et mieux en chair de Rikka, elle ajoutait aux attaches fines, à la physionomie régulière de l'ex-caméristе, la robustesse sanguine, la belle santé animale de l'ancien briquetier.

Les parents s'extasièrent devant cette transfiguration. Nul n'aurait suspecté dans cette florissante créature la bassesse de son origine. Eux avaient beau s'observer ; chez l'entrepreneur et sa compagne, tout trahissait la plus infime roture. Clara s'épanouissait, au contraire, avec la grâce d'une héritière : son geste, son port, sa mise, sa parole, revêtaient ce naturel suprême que confère seule la longue habitude d'alentours policés. Ces glorieux dehors donnèrent aux Mortsel tout apaisement sur la nature de leur enfant.

Les bizarreries de la fillette à Boom, sa passion de gamine pour le goujat de Duffel ne les avaient jamais inquiétés ; les réticences et les observations formulées dans les bulletins de la directrice de pension ne les préoccupèrent pas davantage ; et aujourd'hui ils ne songèrent pas plus qu'auparavant à contrôler les rouages de cette nature et à lire dans le tempérament derrière ses aspects. Ils subirent avec une humilité naïve et touchante la supériorité de « leur Clara ». Loin de songer à la diriger, ils se laissèrent conduire par elle, sans jamais la contrarier, heureux de se prêter à ses fantaisies. Ils la trouvèrent accomplie, irréprochable. Elle flattait leur orgueil de parvenus, elle démentait leurs commencements plébéiens. C'était la justification de leur fortune, la raison d'être de leurs millions, leurs vivants titres de noblesse.

À la vérité, Clara méritait leur affection ; seulement, s'ils avaient été des analystes capables de se rendre compte des res-

sorts secrets d'un être, leur amour fut parti d'une profonde pitié plutôt que d'une admiration idolâtre.

Chez cette adolescente de formes si nobles, en qui, sauf les vertigineux yeux noirs, rien n'évoquait la petite sauvagesse de jadis, se développaient les anciens instincts. La société n'eut pas plus raison de ses penchants que l'internat. Son caractère impressionnable ne se trempa point et continua de se refuser aux impressions communes ; ses imaginations excessives ne se tempérèrent pas au frottement de la vie ; ses affinités et ses antipathies s'accentuèrent de part et d'autre et se repoussèrent davantage au lieu de s'équilibrer.

La mansuétude de l'enfant, sa partialité pour les ouvriers, loin d'avoir été corrigée par l'éducation, croissaient, gonflaient avec l'ardeur d'une suggestion rare, d'un sentiment incompris. Du jour où, fille de millionnaire, les convenances adoptées par ses nouveaux pairs la forcèrent de rougir de son extraction et de mépriser ses anciens égaux, sa tendresse pour le peuple ne se manifesta plus, mais la dévora d'une passion intense et inextinguible comme un feu souterrain. Peut-être eût-elle proclamé ses prédilections malgré le monde et les lois sociales, si ce besoin de se dévouer, de se ravaler, d'être complaisante à des gens au-dessous d'elle, de consoler les gueux de leur abjection en partageant celle-ci, si ces élans de sœur de charité ne s'étaient compliqués de curiosités physiques, d'aspirations à des voluptés exceptionnelles, de désirs d'anges épris de simples hommes et anxieux de choir à n'importe quelle profondeur pour retrouver ces êtres faits d'argile et d'ouvrir des trésors de caresses et de douceurs aux victimes de nos conventions, souvent les élus de la Nature, souvent les plus beaux et les meilleurs d'entre nous.

Elle était attaquée de la nostalgie de la déchéance. Elle construisait son roman à rebours de celui que rêvaient pour elle ses parents éblouis : son prince charmant serait un fruste enfant du peuple.

Elle portait à l'humanité laborieuse une sorte de culte panthéiste. Une plèbe énorme, rousse et farouche comme les fauves, hantait ses rêves.

De bonne heure elle se prêta à l'attirance des foules. En temps de réjouissances populaires elle entraînait Rikka vers les champs de kermesses, rien n'étant comparable à la douceur de se perdre dans ce grouillement.

Pâmée comme un baigneur langoureux qui s'abandonne à l'action des vagues gaillardes, elle se laissait porter par le remous des flâneurs forains, dans la tourmente des cymbales et des gongs accompagnant les parades. Soldats, ouvriers, rôdeurs, badauds de tout poil, entretenaient autour d'elle un moutonnement de têtes animées. Elle goûtait la pression chaude des corps, le serrement des poitrines contre les poitrines, l'écrasement des gorges contre les dos, les jambes entrant l'une dans l'autre, les jupons des femmes s'ériflant aux pantalons des hommes, les poussées des drilles facétieux.

Elle n'oublia jamais la cohue d'un soir de feu d'artifice, où sa mère avait failli la perdre et où elle était restée, sans répondre aux cris de Rikka, enivrée par la bousculade, pleine d'un vague désir de mourir sous les souffles de toute cette humanité bruissant au-dessus d'elle. Et sa mère l'avait ramassée comme elle allait tomber sous les pieds d'une bande de gars éméchés fendant la cohue à coups de coude et de genoux.

En même temps, surtout depuis sa puberté, s'intensifiaient ses préférences sensorielles.

Certain timbre de voix lui rendait un personnage à jamais bien voulu ; elle n'eût jamais distingué ce passant sans la nuance et les plis du vêtement qu'il portait, sans tel débraillé crâne ou cet autre sans telle façon de se caler sur ses hanches.

Ses narines palpitaient devant un ton fané comme si elles subodoraient une capiteuse essence.

Elle devait garder toute la vie, de sa première idylle, une prédilection maladive pour les manœuvres et particulièrement pour les maçons. Et comme dans le rappel des êtres et des choses elle ne séparait jamais leur forme de leur couleur et de leur entourage, les teintes vagues des hardes des goujats la captivèrent entre toutes.

Elle en tint toujours pour le rouge brique tirant sur le brun, les blancs fatigués et blafards, les indigos brouillés, les amadous bavochés, les roux éteints.

Aucun ragoût ne lui était comparable aux cassures et à la patine de ces vestes et de ces grègues de velours, luisantes par places, usées aux angles et aux protubérances des tâcherons.

Elle savourait les subtiles dégradations de ces frusques rapetassées qu'on dirait composées de feuilles mortes poudrées à blanc par le givre et qu'elle s'imaginait, au souvenir tragique et lancinant du doux manœuvre, son pitoyable ami, éclaboussées d'une pourpre plus aveuglante que celle des frondaisons septembrales…

IX

Il y avait dans Clara un être raisonnable et normal qui répudiait les goûts exceptionnels de sa seconde nature. Tantôt elle souffrait de ne pas ressembler aux autres jeunes filles, tantôt elle se trouvait presque heureuse de l'inédit de ses impressions.

Elle devint forcément dissimulée et cacha ses appétences comme on tient cachées ses pudeurs. Jamais un mot ne la trahit. Pour mieux dérouter ses auteurs elle fit taire ses répugnances et parut supporter, sinon rechercher, tout ce que la société invente d'agréments et de distractions. Elle feignit de sourire dans les sauteries bourgeoises à de jeunes fats dont la peau satinée et parfumée refluait le fluide sympathique sous son épiderme ; elle écouta en minaudant à propos leurs uniformes madrigaux.

Ah ! combien se fût-elle rendue plus promptement à l'éloquence d'un rauque juron et d'un geste de barbare !

Elle joua cette comédie à la perfection, trouvant moyen d'éconduire, sans trop les étonner, les prétendants les plus opiniâtres et les mieux vus de ses parents. Le père Mortsel, doublement aveuglé par sa gloriole de parvenu et par son culte pour son enfant, attribuait à des visées plus hautes que les siennes les dédains et les refus de sa fille. Loin de s'en délier, il inclinait à trouver cette morgue digne de leur nouvelle condition. Tant que ne se présenterait pas un gentilhomme d'authentique lignage, au moins baron, il était bien résolu à ne recommander personne à sa fille.

La nécessité de donner le change à ses parents et au monde sur ses réquisitions, prêtait souvent aux allures de Mlle Mortsel quelque chose de timide, d'effaré ou de distrait dont les physiologistes les plus clairvoyants n'auraient jamais pu suspecter l'origine et qui l'embellissait encore aux yeux de ses poursuivants. Ils prenaient pour de l'ingénuité et de la pudeur aux abois les effets de la contrainte.

Dans la crainte de se trahir, Clara affectait également de traiter avec plus de superbe que ses parents, les ouvriers de l'entrepreneur qu'elle rencontrait sur le chantier en descendant au jardin ou qu'elle croisait sous la porte.

Le digne Nikkel qui se reprochait souvent comme un crime ses rechutes de familiarité avec ses salariés, se réjouissait des façons altières de sa Clara vis-à-vis de ces peinards et se la proposait en exemple.

Qui aurait pu détromper l'heureux père et l'édifier sur la vraie nature de sa fille en lui racontant ce qui se passa souvent dans la chambre virginale dont les fenêtres s'ouvraient sur les magasins ?

Une main fébrile écartait légèrement le rideau de reps bleu, – ah ! si peu que Nikkel, Rikka ou personne ne l'aurait remarqué – et longtemps Clara épiait le va-et-vient de cette gent infime.

Elle se délectait comme à l'époque de la ruelle du Sureau et plus passionnément qu'alors aux mouvements brusques de ces francs travailleurs, à leurs coups de rein et de jarret, à leurs postures de gymnasiarques. Elle s'immisçait, en esprit, dans leurs chamaillis et, acceptant comme un soulas la part de gourmades et de taloches que l'un ou l'autre de ces mâles se vantait de distribuer à sa femelle, elle éprouvait des rages de se jeter à leur cou, d'être mordue et broyée, mais finalement possédée.

X

Toujours d’aguets, à proximité des colloques populaires, elle avait souvent entendu parler d’un quartier où couraient polissonner les Anversois et se soulager les marins.

Dans ses courses inquisitoriales à travers la ville, elle fut longtemps sans rencontrer ces parages réputés que son imagination se représentait sous des couleurs aveuglantes : des rouges exaspérés correspondant, pour l’ouïe, aux fanfares les plus stridentes et, pour l’odorat, à des bouquets outrageusement vireux. Flâneuse émancipée dont aucun chaperon ne contrôlait les pas, libre de ses mouvements comme les jeunes Anglaises – le père Mortsel ne jurait plus que par les Anglais – Clara n’osa jamais pourtant s’enquérir de la topographie de ces antres où les femmes honnêtes ne s’aventurent que durant le carnaval, pilotées par leurs maris et à la faveur du domino et du loup.

Clara savait le nom bisyllabique, Rit-Dyk, de ces maisons de joie, et ce nom lui venait machinalement aux lèvres durant ses heures malconseillères. Elle apprit aussi que cet élysée s’agglomérait avec le quartier maritime et les vestiges de l’ancienne ville.

Longtemps elle rôda par les rues de la région batelière et faillit prendre pour ces lupanars les sordides auberges où logent, s’embauchent et se débauchent les simples matelots. Elle épelait les enseignes : Alla cita di Genoa – Posada Espanol – In der Stadt Hamburg – In the city of London – avec des envies de suivre dans un de ces bouges les gaillards de belle encolure qui y turbulaient.

D'abord elle ne parcourait qu'avec répugnance ces rues étroites et puantes où grouillait une population cosmopolite, mangeuse de carrelets et de harengs, les hardes goudronnées comme la carène d'un vieux navire ; mais engagée dans ces parages elle ne les quittait qu'après en avoir longé tous les méandres. Elle entrait dans la rue Chapelle des Bateliers par la plaine Falcon, se faufilait entre les camions lèges encombrant les abords de la Maison Hanséatique. Le matin, les voituriers des « nations »[1] venaient atteler à ces chars leurs chevaux énormes et les « bacs »[2] raccoler, au Coin des Paresseux, des compagnons aussi indolents que robustes. La manutention du port commençait à sept heures, les lourds véhicules s'ébranlaient avec fracas au milieu d'un concert de jurons et d'anguillades. Et à midi, les débardeurs fatigués s'allongeaient sur les montagnes de marchandises ou sur leurs haquets. Souverainement plastiques les poses de ces forts de corporations. Charpentés à grands coups, le torse épais, croupés comme leurs chevaux, ils allaient lentement, en gens sûrs de leur force, avec majesté, ces coltineurs, aussi décoratifs que les grands navires noirs dont les mâts quadrillaient l'horizon à perte de vue des Bassins.

Souvent Clara rougissait sous sa voilette lorsque l'œil scrutateur d'un gabelou ou la prunelle expressive d'un matelot la dévisageait ; elle redoutait de passer devant le Coin des Paresseux, mais la fascination physique l'emportait sur la répugnance morale.

Là, demeuraient tout le jour les lazzaroni incorrigibles, la racaille des pilotins, les travailleurs honoraires, aussi admirablement bâtis que les bons bouleux, les lions éternellement au repos, se contentant de représenter, pipant, mains en poches, éborgnés par la visière de leur casquette raffalée et de travers,

---

[1] *Nations*, les corporations ouvrières du port d'Anvers.

[2] *Bacs*, patrons des nations.

adossés à la façade du cabaret, clignant des yeux, bâillant, se querellant et n'exerçant leurs biceps que pour se prendre au collet, sous l'influence du genièvre. Ils invectivaient les passants, raillaient ceux des leurs en train d'ouvrer, intimidaient les femmes par leurs gravelures.

Après de longues circonvolutions de barque qui louvoie, Clara revenait invariablement s'exposer à ce rassemblement picaresque. Le cœur lui battait, son pas se ralentissait et elle côtoyait avec une terreur délicieuse l'alignement de ces bayeurs. Quel que fût leur cynisme, ces bougres n'osaient pas interpeller aussi grassement cette dame que les guenipes de leur caste. La toilette décente de Clara ne rappelait guère la mise excentrique des gourgandines dont plus d'un de ces copieux gaillards apaisait les fringales. Elle les intriguait ; ils se touchaient le coude et se la désignaient sans parler ; se contentant de braquer sur la « madame » leurs yeux de félin qui se ramasse prêt à bondir. Mais à peine avait-elle atteint le bout de la rangée que déjà les turlupins échangeaient leurs réflexions sur la flâneuse ; celle-ci s'éloignait plus rapidement avec des envies de s'arrêter et d'écouter les hommages de ses admirateurs mal embouchés.

Elle reprenait sa course, s'arrêtait sans but, machinale, devant des étalages de victuailliers, d'opticiens, de marchands de casquettes, étourdie par le roulement du trafic et le bruit des disputes des mégères que vomissait, par intervalles, comme une gueule béante, l'ouverture noire d'une impasse. Elle relisait les mêmes noms aux coins des rues, noms rogues ou croustillants, surtout évocatifs en langue flamande : Klapdorp, rue de la Culotte Bleue, Leguit, Kraaiwyk, Pensgat, Pont-Cisterne, Canal des Vieux Lions, rue du Coude Tortu, Schelleken, Coin-Riche. Nulle part ne luisaient ces syllabes troublantes : Rit Dyk.

Gabariers, « commis de rivières », « capons » des canaux, tenanciers clandestins, fripiers, rôdeurs de quais, aide-bateliers,

mousses en rupture d'engagement, arrimeurs en ribote, proxénètes des deux sexes, c'était là le monde qu'elle coudoyait.

Sur les trottoirs se colletait une marmaille de bâtards ; des fils de ribaude blonde comme la blonde Germanie héritaient du teint citronneux et des sourcils noirs de leur père, le timonier italien échoué une nuit chez le logeur allemand. Une fillette grasse et potelée descendait du croisement furtif d'un lamaneur hollandais et de la servante d'un coupe-gorge espagnol. Enchevêtrés comme des nœuds de vipérions, les polissons se dégageaient au passage de la jeune bourgeoise, éblouis par ce bout de jupon blanc qu'elle montrait en se troussant. Elle fixait dans sa mémoire, pour l'évoquer souvent, comme de taquins fantômes, l'apparence des plus grands de ces gueusillons : tignasses bretaudées ou crépues, frimousses jolies mais déveloutées qui l'avisaient avec plus d'effronterie encore que leurs aînés de tout à l'heure et riaient, et grimaçaient, et se tortillaient, en dardant sensuellement vers elle, leurs langues rouges de louveteaux.

Elle prisait fort l'élégance pleine de langueur et de sensualité de certains adolescents de profession vague, immobiles durant des heures en face des grandes nappes d'eau fluviales sur lesquelles planent des vapeurs que le soleil convertit en pulvérin d'argent. La casquette à large visière plate et à liseré d'or coiffe fièrement les visages de ces pseudo-aspirants de marine. Se sachant regardés ces éphèbes recouraient à des postures avantageuses : ils s'étiraient, ployaient et écartaient les jambes, esquissaient lentement et comme à regret des feintes de lutteurs, quittes à retomber dans leur cagnardise quand s'éloignait la belle passante. Et à force de les emplir de la vision lubrifiante de la rivière et des nuages, il semblait à Clara que l'aimant pervers de l'eau se fût communiqué aux prunelles de ces contemplatifs.

Puis elle gagnait les canaux ou bassins remplis de bâtiments mouillés contre à contre. Un pont tournant s'ouvrait pour laisser entrer ou sortir quelque navire remorqué, et elle faisait

halte parmi les piétons affairés, dans un embarras de voitures et de binards. En attendant que les bateaux eussent défilé et que le pont fût rendu à la circulation, un passeur godillait dans son bac les personnes les plus pressées.

Clara, elle, avait toujours le temps et s'oubliait longuement sous les arbres ombreux le long des quais du fleuve. Avec leurs bâches goudronnées, les amas de marchandises semblaient d'immenses catafalques autour desquels on aurait dit que les débardeurs, le coltin drapé comme une cagoule de pénitent, sûrs et solennels dans leurs manœuvres, accomplissaient les rites d'un culte redoutable.

Les brises de l'Escaut rafraîchissaient ses tempes trop battues. Les chaînes des grues grinçaient, des ballots s'engloutissaient avec un bruit sourd à fond de cale des transatlantiques ; on entendait tinter les cloches des paquebots et battre les pics des calfats radoubant les carènes avariées. Les chevaux géants continuaient d'émouvoir les longs chariots. D'un côté à l'autre des bassins, les navires crachant la vapeur avaient l'air de vieillards bougons, grommelant quelque invective à l'adresse du voisin. Au loin, des voiles gonflées figuraient le jabot d'énormes pigeons blancs et le panache de fumée d'un steamer gagnant la mer s'élevait là-bas, au-dessus des campagnes, visibles plus longtemps que le fleuve, qu'une courbe cachait à un quart de lieue de la rade derrière les polders de Waes. Et des mouettes sautillaient avec de petits cris aigus sur l'eau blonde frangée d'écume.

Cependant le carillon de la cathédrale égrenait ses notes comme édulcorées au voisinage de la grande rivière.

Clara songeait à l'heure et, attardée, regagnait l'avenue du Commerce, en tournant une dernière fois les édifices babyloniens des docks et entrepôts.

XI

Un soir d'automne qu'elle avait prétexté des emplettes à faire avec une amie, mais qu'elle cédait surtout à la fantaisie de contempler, sous leur aspect nocturne, les champs de ses pérégrinations, elle se trouva derrière le marché au poisson, dans une cour étroite bordée de hautes murailles d'apparence féodale.

Une sorte de tunnel s'enfonçait sous une manière de pont que surplombait un grand crucifix paraissant blanc tant les maisons avoisinantes condensaient de ténèbres dans leurs pignons de bois vermoulu. Où aboutissait ce tunnel ? L'idée du quartier mystérieux que Clara désirait connaître fit qu'au lieu de tourner les talons elle s'engagea courageusement sous cette voûte obscure.

Après quelques pas elle déboucha dans une ruelle ressemblant à un étroit et profond boyau. Des toits en dents de scie et des pignons en escalier tailladaient le ciel opaque.

Il était à peine huit heures et cependant tout dormait dans ces habitacles de bois remontant aux Espagnols et dont aujourd'hui les mareyeurs, les marchands de moules et d'anguilles imprégnaient les parois des iodures de leurs marchandises. À un tournant de cette ruelle le passage lui fut barré par un immense édifice, un vieux « steen »[3] flanqué de tours et de clochetons à chaque angle de ses façades et soubassé de contreforts comme un manoir féodal.

---

[3] *Steen*, maison-forte, burg.

En approchant, Clara constata qu'au bas de ce monument s'ouvrait une arche analogue à celle qu'elle venait de franchir.

Cependant elle commençait à se repentir de son escapade et allait rebrousser chemin, lorsqu'elle perçut, dans le silence claustral de cette région, une musique entraînante, une symphonie de harpes, d'accordéons et d'archets.

Les sons partaient de l'autre côté de ce nouveau tunnel. Ces accords précipités, rythmés comme des cinglements de fouet et des coups d'éperon, vainquirent la peur de la noctambule et elle enfila en courant ce corridor louche.

À la sortie la voie s'élargissait brusquement et dévalait en pente douce. Le bruit partait du bas de la rue. Clara continua de marcher à sa rencontre.

À mesure qu'elle avançait, la rue d'abord morne et noire comme le quartier qu'elle laissait après elle, se réveillait et se peuplait. Des groupes de rôdeurs longeaient les hautes maisons aux rez-de-chaussée illuminés et aux portes ouvertes. Des ombres des deux sexes passaient et repassaient devant les carreaux mats garnis de rideaux rouges.

Sur presque chaque seuil une femme en toilette blanche, penchée, tête à l'affût, épiait des deux côtés de la rue l'approche des clients et leur adressait de pressantes invites.

Matelots ou soldats déambulaient par coteries, bras dessus bras dessous, déjà éméchés. Parfois ils s'arrêtaient pour se concerter et se cotiser. Fallait-il entrer ? Ils retournaient leurs poches, hésitaient encore jusqu'à ce que, affriandé par un dernier boniment de la marchande d'amour, souvent l'un souvent l'autre donnât l'exemple. Le gros de la bande suivait à la file, les hardis poussant les timorés. Ceux-ci, les recrues, miliciens de la

dernière levée, conscrits campagnards, fiancés novices et croyants, que le curé avait mis en garde contre les sirènes de la ville, courbaient l'échine, riaient faux, un peu anxieux, rouges jusque derrière les oreilles. Ceux-là, esbrouffeurs, durs à cuire, remplaçants déniaisés, galants assidus de ces belles de nuit, poussaient résolument la porte du bouge. Et l'escouade s'engloutissait dans le salon violemment éclairé, retentissant de baisers, de claques et d'algarades, de graillements, de bourrées de matelots et de refrains de caserne.

D'autres, courts de quibus sinon de désirs, baguenaudaient et pour se venger de la dèche se gaussaient des appareilleuses et leur faisaient des propositions saugrenues.

Clara savait maintenant où était le Rit-Dyk.

Elle se proposait de ne pas en voir davantage, chaque pas en avant serait le dernier ; puis elle se ravisait et poursuivait encore.

La circulation devint plus difficile. Les escouades de drilles se multipliaient en même temps que se renforçaient les théories des prêtresses. Outrageusement fardées, vêtues de la liliale tunique des vierges, les filles complaisantes se balançaient au bras de leurs seigneurs de hasard. Les sanctuaires d'amour, à droite et à gauche, se succédaient de plus en plus vastes et luxueux, de mieux en mieux achalandés ; de chapelles ils se faisaient temples. Au fronton de l'entrée de deux bâtiments sans étage, Clara lut en lettres de feu, « Waux-Hall » et « Frascati ». C'étaient des salles de bal. Des couples qui s'y rendaient, impatients, fringuaient dès la rue.

Une bouffée de vent frais chassa dans cet air chargé d'effluves érotiques et souleva la voilette de la promeneuse. Inquiète, elle la rabattit sur son visage. Le fleuve, à marée haute,

se lamentait, les vagues battaient les pilotis des débarcadères et on entendait aussi glouglouter l'eau envahissant la cale.

À présent, au lieu de longer les quais et de s'éloigner de ces rues mal famées, Clara fit volte-face, rappelée par une venelle qui débouchait dans l'artère principale et où l'animation semblait plus furieuse encore. Elle détourna à gauche et quittant le Fossé-du-Bourg, se trouva cette fois dans le Rit-Dyk même, au cœur de la paroisse de joie.

Ici, des façades hautes comme des casernes croisaient les feux de leurs fenêtres. Les vestibules pompéïens dallés de mosaïques, ornés de fontaines et de canéphores, renommaient les merveilles de l'intérieur. Et derrière les hautes glaces incrustées de symboles et d'emblèmes, sous les plafonds polychromes à l'égal des oratoires byzantins où dominaient les cinabres et les ors affolants, Clara devinait la débauche échevelée, les longues pâmoisons sur les divans de velours rouge et dans les larges lits de Boule.

La rue se saturait d'un composé d'odeurs indéfinissables où l'on retrouvait, à travers les exhalaisons du varech, de la sauvagine et du goudron, les senteurs du musc et des pommades. Les fenêtres des étages ouvertes mais grillées comme celles d'un couvent, épanchaient sur la foule les relents capiteux de l'alcôve.

Et ici, les femmes plus provoquantes que dans la grand'rue entraînaient presque de force les récalcitrants et les baguenaudiers. Et toujours le raclement des guitares, les pizzicati des harpes, les bourrées des musicos et les refrains des bouïs-bouïs, les cliquetis des verres et la détonation du champagne dominaient la pédale sourde de la foule.

Aux intervalles d'accalmie on entendait pleurer l'Escaut contre ses berges, et parfois, la sirène d'un grand steamer accoté sifflait rageusement la saturnale.

La parure sombre, l’allure dépaysée, la réserve de Clara avaient été remarqués par ce monde attentif, aux sens très aiguisés. Une sarabande de viveurs mondains qui venaient continuer dans ces régions gaies l’orgie commencée au restaurant, faillit l’enlever dans ses rets.

Les matrones se hélaient de porte en porte pour se dénoncer cette intruse. D’horribles reproches la souffletèrent. Des hommes avinés la regardaient sous le nez et s’acharnaient à ses trousses. Elle gagna peur et, n’osant plus reculer ou avancer, elle eut envie de se mettre sous la protection des argousins préposés à la surveillance de ces dédales, en prétextant d’avoir perdu son chemin.

En ce moment une lourde main s’abattit sur son épaule, un souffle moite et brûlant courut dans son cou, et une voix rude mais jeune prononça à son oreille quelques mots d’une langue inconnue. Elle se retourna. Un mousse anglais, de belle encolure, emplissant bien sa culotte boucanée et son tricot bleu, la regardait de ses yeux d’enfant, des yeux qui avaient douze ans comme le corps en avait vingt ; et la bouche, non moins fraîche et enfantine, répéta les mêmes mots d’un ton suppliant et mouillé. Du bord de son béret, campé en arrière, s’échappaient des frisons de cheveux blonds qui offusquaient son front.

Comme Clara ne bougeait pas et se taisait, le jeune marin la prit par le bras et de l’autre main, pour mieux se faire comprendre, il puisait rageusement dans son gousset, et lui montrait de l’or, tout le salaire d’une traversée de plusieurs mois. Elle s’avoua la beauté de cet adolescent et son admiration grandissait si impérieuse, la sympathie la gagnait à tel point que toute lueur de raison allait s’éteindre. Mais un dernier éclair traversa sa pensée endormie, hypnotisée par le désir ; au moment où il l’entraînait, elle se vit perdue, salie, maudite par son père, la risée de la ville hypocrite et méchante, friande de scandales ; et

d'un mouvement brusque, elle échappa à l'étreinte de l'entreprenant blondin, se perdit dans la cohue, et courut comme une dératée sans se retourner, poursuivie – lui semblait-il – par des rires et des huées, le sang affluant à ses oreilles, jusqu'à ce qu'elle arriva à la porte du logis Mortsel.

Là, avant de sonner, elle s'arrêta, comprima les battements de son cœur, ses genoux se dérobant sous elle, et, moins pressée, elle se retourna vers les quartiers d'où elle venait de s'enfuir ; presque repentante, à présent, de sa panique, tâchant de scruter les ténèbres, espérant qu'il l'avait poursuivie, le hardi camarade, qu'il allait la rejoindre, que la main du dompteur s'abattrait sur son épaule, qu'il reviendrait s'emparer d'elle et l'emporter quelque part dans un coin où ils ne seraient qu'à deux.

XII

Les Mortsel achevaient de déjeuner. Après un coup de timbre, le domestique annonça qu'une voiture de maître venait d'arrêter à la porte, et qu'un monsieur mince et pâle demandait l'entrepreneur. Nikkel prit à peine le temps de s'essuyer la bouche et se précipita à la rencontre du visiteur. En ce moment, celui-ci poussait la porte de la salle à manger :

– Monsieur le comte… Quel honneur ! Excusez-nous… Vous me voyez tout confus… Ma femme… Clara, ma fille unique, Monsieur le comte… Monsieur le comte d'Adembrode dont je vous entretiens tous les jours… Clara avancez un fauteuil à Monsieur le comte… Il daignera s'asseoir un instant à notre table… Oh ! ne nous refuser pas cette faveur… Un verre de vin d'Espagne ?… Rikka voilà les clefs de la cave… Vrai, votre présence nous comble de bonheur… Et plus je vous regarde, plus vous me représentez le portrait vivant de feu votre très noble mère…

Au flux de ces inepties, le compère jouait l'affairement, convaincu que rien ne flatte autant la vanité des grands que le trouble causé par leur simple apparition. Le comte, souriant, avait touché la main du parvenu, et salué la mère et la fille, sans accorder d'attention à l'ameublement de la pièce. Il était jeune encore, disgracieux, long et blême ; vêtu de noir. Des traits anguleux, le nez trop aquilin, l'exagération de ce qu'on appelle un profil de race. Après avoir formulé quelques excuses que ne voulurent point entendre les Mortsel, ses prunelles grises comme l'acier amati s'arrêtèrent sur Clara et c'est à elle qu'il semblait

dire l'objet de sa visite : quelques réparations à faire à son château d'Alava près de Santhoven.

Cette grande jeune fille aux saines couleurs, aux yeux expressifs, à la bouche sensuellement rouge, avait produit sur le gentilhomme une impression qui n'échappa ni à Nikkel ni à sa compagne. Il s'embrouillait dans ses explications, comme si le donjon trois fois séculaire que l'art du père Mortsel devait empêcher de s'écrouler, avait été à autant de lieues de ses préoccupations que de la chaise, où s'asseyait, en face de lui, la fille de l'entrepreneur. L'air d'apparente réserve de Clara renforçait le charme de son appétissante physionomie. Le comte n'avait cru s'arrêter que quelques instants chez son maçon. Il n'eut pas la force de refuser le verre de sherry offert par la jeune fille. Il chercha un compliment, ne trouva qu'une banalité. Nikkel Mortsel et sa femme jabotaient à l'envi, sans prendre haleine, sans doute pour mettre leur interlocuteur à l'aise, et se récriaient à l'évocation des moindres objets touchant de près ou de loin au noble visiteur. Clara parlait aussi peu que le comte ; mais ce n'était pas l'enthousiasme qui lui embarrassait la langue devant le premier comte vivant, le premier noble en chair et en os, qu'elle avait l'occasion d'approcher et d'entendre. Elle comparaît, à part elle, ce godelureau transi à ces preux du moyen-âge, à ces hommes de fer, figurés sur les tombeaux gothiques, ou portraicturés dans les vitraux des cathédrales.

Les quelques mots qu'elle prononça achevèrent de griser le jeune homme moins par leur signification que par leur musique. La voix de Clara, descendant vers le contralto, présentait un timbre chaud, voilé par instants, qui s'harmonisait avec le velours de ses noires prunelles, le moelleux de sa chevelure sombre, la moiteur de ses lèvres vivaces, la langueur caressante de son geste, les sculpturales ondulations de son corps, sa riche carnation imperceptiblement duveteuse comme celle d'un noble fruit septembral.

Warner d'Adembrode se surprit à détailler cette plébéienne avec une obstination inéprouvée devant les femmes les plus vantées de son monde. Il remarqua le nez court, plutôt retroussé que busqué, charnu au bout, les narines très dilatées ; le menton grassouillet, rond, marqué d'une fossette comme d'un coup de pouce, le col fort, cerclé de deux lignes parallèles fixes comme des fils de soie entre lesquels la chair capitonne, la pomme d'Adam assez accentuée et un débordement de la nuque à l'attache du cou.

Elle portait ce jour-là une toilette de soie lie de vin garnie de velours mordoré, et comme unique bijou un collier de cornalines dont les reflets pelure d'oignon épandaient un hâle sur sa pulpe savoureuse. Ainsi, dans certains tableaux de Jordaens, les flammes d'un vin doré rehaussent en la métallisant la nudité des bacchantes. Une demi-heure s'écoula. Le comte, cloué sur sa chaise, l'air à la fois distrait et charmé, oubliait de s'en aller et ne trouvait d'autre moyen pour prolonger sa visite que de reparler du pignon et de la toiture du manoir d'Alava, endommagés par le dernier ouragan, seulement, cette fois, dans l'intention transparente d'être agréable au père de Clara, il résolut d'ajouter une aile à cette demeure ; l'architecte arrêterait aussitôt un plan que Mortsel exécuterait.

Sur le seuil de la porte, où la famille le reconduisait avec force révérences, Warner s'attardait et s'obstinait à rester découvert malgré les protestations de l'entrepreneur.

– Faites mieux que ce que nous avons décidé, finit par dire le comte ; lorsque vous viendrez à Santhoven, emmenez donc ces dames. Je leur montrerai le château que les notices des archéologues exaltent comme une des choses les plus curieuses de la contrée… Chaque salle a sa légende, souvent une terrible légende… D'ailleurs si ces vieilleries ne vous intéressaient pas, je crois que la promenade vous plaira. Tout autour du parc, des bois magnifiques s'étendent jusqu'à Zœrsel et Magerhalle… Ain-

si, c'est convenu ; ce jour-là je vous retiens à dîner… Ne me remerciez pas ; je serai votre obligé…

Et craignant un refus, que les parents n'avaient aucune envie et Clara aucun courage de formuler, il s'élança dans son coupé, qui détala à fond de train.

XIII

Warner d'Adembrode de Rohingue sortait d'une ancienne et illustre maison de cette partie du marquisat d'Anvers connue sous le nom de pays de Ryen. Sa généalogie remontait même à Rohingus, premier seigneur de cette contrée, régnant en 725.

Grands batailleurs, dès l'origine des d'Adembrode figuraient parmi les paladins cités dans les vieilles chansons de geste. On trouvait plus tard des d'Adembrode mêlés aux guerres engagées par leurs suzerains, les ducs de Brabant, contre les comtes de Flandre.

Un autre d'Adembrode, sire Rombaut dit le Martyr, accompagnait en 1398 Jean de Bourgogne, alors comte de Nevers, dans sa croisade contre Bajazet. Prisonnier après le désastre de Nicopolis, l'intercession du comte de Nevers lui valait d'être compris avec celui-ci parmi les vingt-cinq hauts barons français que le sultan consentait à épargner moyennant rançon. Mais sire Rombaut déclina cette grâce, il entendait partager le sort du commun de ses compagnons, et pendant que les janissaires massacraient ces chevaliers désarmés, il courut se jeter sous les cimeterres des égorgeurs et il ajouta son cadavre à cette hécatombe de chrétiens. C'est après cette guerre funeste qu'on appela Jean, le Sans Peur. Mais sire Rombaut avait mérité un surnom plus glorieux encore.

À la bataille de Gravelines, le comte François d'Adembrode chevauchait à côté de Lamoral d'Egmont ; une arquebusade, destinée au général, l'abattait et, emporté sous sa tente, il expi-

rait pieusement, consolé d'apprendre la victoire des siens sur les Français.

À l'encontre de la généralité des autres nobles flamands, sous le régime de la Terreur, le représentant de cette maison historique ne voulut pas s'exiler en Angleterre ou en Allemagne et, dans un beau mouvement de solidarité patriale, se mit à la tête des simples porteblaudes révoltés contre les démagogues.

Le 21 octobre 1798, accompagné de quelques gars résolus, Jean d'Adembrode, arrière-grand-père de Warner, s'était présenté sur le marché de Massenhoven, où se tenait ce jour-là une foire aux chevaux, assemblant les blousiers du pays. Là il avait arraché aux sans-culottes et jeté dans le feu la cocarde tricolore, puis, monté sur l'estrade d'un marchand de complaintes, tandis que ses compagnons, déjà renforcés par la bouillante jeunesse de l'endroit, faisaient bonne garde autour de lui, il avait excité avec une éloquence de capitaine et de poète les habitants du canton à secouer le joug des envahisseurs. À sa voix, Massenhoven et toutes les communes limitrophes, Viersel, Santhoven, Ranst, Broechem, Emblehem, Halle, Wommelghem, Grobbendonck, Schilde se soulevèrent en masse. Ceux de ces paroisses qui avaient entendu le comte Jean, allaient donner, enthousiasmés, chez eux le signal de la résistance aux Jacobins. Le soir même de l'appel aux armes à Santhoven, les soulevés, pour la plupart des conscrits réfractaires, brisaient à deux reprises les carreaux de vitres de l'agent municipal. Partout on arrachait des parvis le fallacieux arbre de la liberté planté par les oppresseurs. Le mouvement rayonna à des lieues comme une conflagration ; un tocsin furieux volait de clocher en clocher et la nuit des feux s'allumaient dans la bruyère ; bivouacs et signaux de partisans ou fermes incendiées par les républicains. Ceux-ci, d'abord surpris par cette explosion de chouannerie flamande, lancèrent sur elle leurs troupes disciplinées et nombreuses. Le comte Jean d'Adembrode tint quelque temps ces forces en échec dans son canton de Santhoven, puis il dut s'enfoncer plus avant dans les

landes campinoises ; les troupes du Directoire l'y poursuivirent. Avec sa guérilla traquée, acculée, décimée, le comte rallia à grand'peine à Diest le gros des patriotes. Il prit part aux suprêmes et héroïques efforts de l'insurrection et périt comme ses féaux dans le massacre de Hasselt.

Sa femme et ses tout jeunes enfants, passés à l'étranger dès l'invasion, prolongèrent leur exil jusqu'à l'avènement de l'empire. Napoléon, voulant se concilier cette influente famille, leur restitua les biens confisqués par la Terreur.

Vers les 185… la dernière comtesse d'Adembrode resta veuve avec ses deux fils, Ferrand et Warner. Ses préférences allèrent à l'aîné, physiquement bâti en digne descendant des preux. Ce rejeton semblait avoir épuisé la dernière sève du vieil arbre de Rohingus. Le second était né aussi chétif qu'un poussin éclos avant terme. La comtesse accueillit comme une calamité la venue de cet héritier et ne pardonna jamais à cet avorton de nécessiter la division d'une fortune ébréchée à la fois par les tentatives libératrices du comte Jean et les spoliations jacobines.

Warner, souffreteux, rachitique, toujours un pied dans la tombe, entretint longtemps chez l'orgueilleuse douairière le vague espoir que son fils de prédilection demeurerait bientôt unique descendant de Rohingus. Cependant la frêle complexion du cadet se trouva d'une ténacité imprévue ; le bambin, malingre, cramponné à la vie, poussa, devint un garçon blême, déjeté, sec comme un échalas. Repoussé par sa mère, que semblait narguer son être piteux mais viable, les heures où il ne servait pas de jouet à son frère on le reléguait parmi la domesticité.

Warner réunissait, à défaut des avantages physiques de ses ancêtres, leur intelligence éveillée et leur grand cœur chevaleresque jusqu'au sacrifice ; aussi devina-t-il l'aversion des siens et flattant les spéculations de la comtesse, manifesta-t-il de bonne heure un entraînement pour l'état ecclésiastique. Une

fois dans les ordres, il se contenterait d'une simple rente servie par son aîné. La comtesse se garda bien de le contrarier dans cette vocation. Si elle devina à son tour l'abnégation de son enfant, elle ne l'en aima pas davantage. Elle lui en voulut même de l'humiliation qu'il y avait pour elle dans cette générosité.

Sortis d'un collège de jésuites spécialement réservé aux nobles, Ferrand entrait à l'École militaire de Bruxelles et Warner au séminaire de Malines.

Depuis ce jour, le cadet des d'Adembrode, celui que l'on appelait le chevalier ou le jonker, ne parut plus qu'à de rares intervalles à Santhoven ou à l'hôtel de la rue Kipdorp, à Anvers, depuis des siècles la résidence urbaine des d'Adembrode.

Servi par ses protections, le comte Ferrand, le cancre le plus encrassé, subit pour la forme un examen d'admission. Après les deux ans réglementaires à Bruxelles et son stage à l'école de cavalerie d'Ypres, il passa avec la même facilité sous-lieutenant des guides.

Il se lança, tête en avant, dans la vie turbulente de la plupart des fils de famille. La roulette et le tir au pigeon, l'écarté et le turf, le cheval et la lorette se partagèrent son temps et sa bourse. Il se fit une réputation de casse-cou et d'homme à bonnes fortunes. Une orpheline pauvre, d'excellente maison, rencontrée à la Cour où l'appelait son service de fille d'honneur de la reine, crut aux déclarations du fêtard se compromit pour lui, et renvoyée à sa famille, devint folle d'amour et de honte. C'en fut assez avec un duel où il eut l'avantage pour poser définitivement Ferrand en lion de son régiment. Entre temps il s'endettait jusqu'au cou. La douairière dut intervenir plusieurs fois, mais c'était avec la part de Warner, et du consentement de ce stoïque enfant, qu'elle « arrosait » les créanciers du dissipateur.

Mère aveugle, elle se résignait aux extravagances du bourreau d'argent, l'amour-propre peut-être chatouillé par ce tapage et cet éclat entourant le nom des d'Adembrode. Ces frasques cadraient dans son optique maternelle avec la belle mine, la superbe prestance, le sang vivace du bretailleur. Pour Mme d'Adembrode, ce piaffeur, sentant l'écurie et le cigare, valait tous les d'Adembrode du passé ; elle assimilait les ruineuses victoires du sportsman sur le turf aux batailles où se distinguaient les ancêtres, à la fin sublime de sire Rombaut le Martyr, à la vaillance de François d'Adembrode dont le portrait en pied figurait au-dessus de la cheminée dans la salle d'honneur du château, et même à l'héroïsme du bisaïeul Jean, ce La Rochejacquelin campinois, oublié de ses pairs, mais dont les campagnards du pays ne prononçaient le nom qu'en se découvrant.

Elle réservait à ce traîneur de sabre bravache une alliance magnifique ; sa bru serait une de Mérode, une d'Arenberg, pour le moins ; elle se prenait à chérir d'avance les petits enfants de son Ferrand.

À l'époque où la douairière caressait ces radieuses perspectives, on ramenait un soir, à l'hôtel de la rue Kipdorp, le jeune comte, le crâne escarbouillé par un coup de sabot d'un étalon vicieux qu'il s'était promis de dompter à la suite d'une gageure et après un déjeuner trop copieusement arrosé.

La comtesse survécut à cette épreuve épouvantable, mais en fut pour jamais ébranlée.

Elle ne quitta plus ses larges vêtements de deuil, et s'enferma dans son oratoire converti en une perpétuelle chambre ardente ; affaissée devant une manière de cénotaphe recouvert du dernier uniforme, du sabre, des éperons et de la cravache que portait le défunt cette fatale après-midi. Elle se complaisait dans l'obscurité que piquaient seulement les langues des cierges jaunes et ses heures se passaient dans les prières et dans

les larmes. Trois jours suffirent pour vieillir de vingt ans, pour voûter cette femme hautaine, droite comme le donjon d'Alava.

On avait averti Warner en toute hâte ; le lendemain de cette tragédie, il eût été voué au Seigneur. Maintenant il lui faudrait vivre pour le monde, renoncer à la tonsure, empêcher l'extinction du nom.

XIV

La première entrevue de la châtelaine et du fils unique à présent, fut crispante. La comtesse, non encore corrigée par ce malheur ressemblant à un châtiment du ciel, comparait ce gringalet gauche, au mince et osseux profil, à la voix mal assurée, avec le cavalier fringant dont les éperons sonnaient si joyeusement dans les grands corridors et dont les jurons partaient avec tant de belle humeur que les saints devaient en sourire au lieu de s'en offenser.

Non, la répulsion vainquait sa conscience et sa volonté. Jamais elle ne s'habituerait à cette face exsangue et glabre, tout l'opposé du visage épanoui de son aîné. Elle n'essaya pas plus qu'auparavant de cacher son aversion à Warner. Elle oublia que cet enfant honni s'était sacrifié une première fois en entrant au séminaire ; elle ne voulut pas s'arrêter davantage à la pensée qu'il s'immolait peut-être plus cruellement aujourd'hui en rentrant dans le monde au simple appel de la mère qui voulait d'abord l'en étranger.

Au milieu d'une crise d'égoïstes larmes, elle ne cessait de répéter : « Mon pauvre Ferrand ! Et vous Warner, vous, pour lui succéder ! » Et toujours un vœu impie lui montait aux lèvres : « Pourquoi la mort n'avait-elle pas enlevé celui-ci qui ne prétendait à rien ici-bas, au lieu de l'autre, à qui tout réussissait ; cet avorton probablement impuissant, contrefait et déjeté dès le berceau, en place de ce vigoureux garçon digne de faire souche ? »

Warner respecta la désolation outrée de sa mère. Nature évangélique, il ne se rebuta pas devant l'humeur, les califourchons et les injustices de la monomane ; il essaya, par son stoïcisme, de se faire pardonner le crime de survivre à Ferrand.

Il passait à Santhoven, qu'elle ne quittait plus, la plus grande partie de l'année. Leurs rapports journaliers devenaient un supplice pour le jeune homme, et cependant elle seule s'en plaignait. Lui, serait demeuré continuellement auprès d'elle, par déférence filiale, quoique en butte à ses tracasseries, mais elle l'éloignait en invoquant malignement les devoirs imposés à quiconque représentait le grand nom d'Adembrode. C'était une soirée dans laquelle il devait paraître ; un mariage ou un enterrement auquel on le priait ; une félicitation à recevoir au jour de l'an. Tantôt le réclamait un office religieux, tantôt le convoquait un comité de politiques, ou, sur l'ordre capricieux de la douairière, il donnait un grand dîner d'apparat dans leur hôtel de la rue Kipdorp.

Elle se désintéressait des convenances sociales, mais n'entendait pas que son fils partageât son renoncement et s'abstînt de se rendre aux nobles assises. Elle ne recevait Warner qu'une fois par jour et cela dans cette pièce lugubre où elle vivait comme une chouette, s'obstinant à s'y faire servir ses repas afin de ne plus rencontrer l'ex-séminariste à table. Elle n'avait pas même consenti à présenter au monde patricien d'Anvers le nouveau comte d'Adembrode, car elle redoutait de lire, sous la physionomie obséquieuse et sous les compliments obligés, la piètre impression que produisait le frère du brillant officier.

Chez elle, la femme de qualité souffrait peut-être autant que la mère en songeant que le nom des uniques descendants de Rohingus et des princes de Ryen allait s'éteindre. Elle affectait parfois de parler mariage au dernier comte et s'informait de ses

succès dans le monde sur un ton rappelant les plaisanteries « braques » et soldatesques de Ferrand.

Trompé dans ses affections naturelles, habitué, dès l'enfance, à ne compter pour rien, Warner avait reporté toute son ardeur sur l'étude. Lorsque la comtesse mourut, deux ans après Ferrand, il put reprendre sa vie de bénédictin et se renfermer à l'envi dans sa bibliothèque et son laboratoire. Religieux jusqu'au fanatisme, mais convaincu de la solidité de sa foi, il affronta la lecture des historiens, des philosophes et des naturalistes de ce siècle. Ainsi, il s'initia aux travaux ou aux découvertes des Darwin, des Carl Vogt, des Claude Bernard et du docteur Lucas. Le savant trouvait dans les révélations désolantes que ces physiologistes lui apportaient sur son individu, une mortification nouvelle que le croyant offrait en pénitence à son Dieu.

Il éprouvait une joie amère et cuisante à rechercher lui-même les diagnostics de ses maux, les sources de ses infirmités, à se disséquer, à sonder toute l'insuffisance de son être corporel.

L'Église recommandant de tenir son corps en mépris, les pratiques du comte Warner demeuraient de la plus orthodoxe nature.

Pourtant des scrupules s'insinuèrent en lui. Si le chrétien absolvait le savant, ce fut au gentilhomme à regimber. Avait-il le droit de se réjouir avec un amer et poignant soulas de la dégénérescence du sang des d'Adembrode ? Avait-il quitté l'autel pour se livrer à ce lent suicide ? Dans la paix mélancolique goûtée depuis quelques mois surgirent brusquement les ombres irritées de Ferrand et de la comtesse douairière. Ces fantômes hantèrent ses rêves pour lui reprocher sa résignation à la déchéance. Non, il ne pouvait pas se prêter à l'extinction de la race des princes de Ryen ; il devait continuer l'illustre lignée. Même les intérêts de l'Église exigeaient qu'il y eût toujours en Flandre des représentants de cette très catholique famille.

Ces considérations auraient peut-être brouillé Warner avec la science, s'il n'avait pas envisagé celle-ci comme une aide pour remplir le devoir que lui rappelaient les voix impérieuses des aïeux. Une idée fixe se logeait maintenant dans sa cervelle : conjurer la fin de la race des d'Adembrode, ravifier cette branche antique. Sur ces entrefaites il lui tomba sous les yeux un passage de *Charles Demailly*, l'admirable roman des frères de Goncourt, celui où le médecin de Charles théorise à propos de l'anémie :

« L'anémie, disait le docteur, l'anémie nous gagne, voilà le fait positif. Il y a dégénérescence du type humain. C'est, étendu des familles à l'espèce, le dépérissement des races royales à la fin des dynasties… Vous avez vu au Louvre ces rois d'Espagne… Quelle fatigue d'un vieux sang ! Peut-être cela a-t-il été la maladie de l'empire romain dont certains empereurs nous montrent une face dont les traits même dans le bronze semblent avoir coulé… Mais alors, il y avait de la ressource, quand une société était perdue, épuisée, au point de vue physiologique, il lui arrivait une invasion de Barbares, qui lui transfusait le jeune sang d'Hercule. Qui sauvera le monde de l'anémie du dix-neuvième siècle ? Sera-ce dans quelques centaines d'années une invasion d'ouvriers dans la société ? »

Ce redoutable point d'interrogation se dressait constamment devant Warner. Au fait, tous les savants inclinaient à une réponse affirmative. Si l'orgueil de caste protestait chez le comte, ses études lui arrachaient la reconnaissance de l'inéluctable vérité.

Bourrelé par le désolant problème, lorsqu'il eut extrait la quintessence des ouvrages spéciaux des bibliothèques du pays, il voyagea, battit les cabinets de lecture et les collections universitaires de l'étranger, s'aboucha avec les lumières de la science.

À Londres, où il passa plus d'un hiver, il s'accostait au British Muséum d'un jeune médecin français et la communauté des études rapprochait les deux voyageurs du moins sur le terrain de la physiologie pure, car le docteur Girard était fortement imbu des théories philosophiques de Büchner et d'Auguste Comte.

Warner s'ouvrait à sa nouvelle connaissance sur le miracle espéré. – Aide-toi de la science, le Ciel t'aidera ! avait-il pris coutume de dire.

Le docteur Girard l'écoutait avec sollicitude ; il paraissait d'abord assez embarrassé de conseiller, dans une matière aussi délicate, un homme du caractère et des opinions de M. d'Adembrode, mais pressé, supplié par son ami, à la fin, il prononçait son arrêt définitif.

Pour assurer la survivance des d'Adembrode, il ne restait plus qu'un moyen, l'infusion d'un sang riche, de préférence un sang plébéien dans les veines appauvries de l'antique rameau ; une mésalliance qui deviendrait une sélection.

L'apparition de Clara Mortsel, de cette admirable fille que la Providence même semblait envoyer à Warner, vainquit les dernières hésitations du comte. L'énormité de la forfaiture prêchée par le docteur Girard diminuait en présence de la perfection plastique de cette enfant de marauds.

Clara Mortsel serait l'adjuvant du renouveau de la race d'Adembrode.

XV

Deux mois après la visite de Warner à l'entrepreneur, visite suivie d'une excursion de la famille Mortsel au château d'Alava, l'aristocratie anversoise criait au scandale à la nouvelle du mariage du comte d'Adembrode de Rohingue avec la fille d'un gâcheur de plâtre enrichi. En leur for intérieur, les indignés se réjouissaient de cette mésalliance, la plus monstrueuse qu'eût imaginée un conseil héraldique ; elle les vengeait des dédains et de la supériorité de ces d'Adembrode, se targuant d'un sang plus pur que celui des sept familles fondatrices du patriciat d'Anvers.

Ainsi, les plus acharnés à flétrir la fougasse du jeune misanthrope, étaient les nobles de fraîche date, des gentilshommes cosmopolites ajoutant une annexe étrangère et hybride à leur nom patronymique flamand : les van Pulderbosch de la Poulainerie, les van den Berg y Castelar ; c'étaient les armateurs ou banquiers anoblis par des princes du dehors, c'étaient des comtes du Saint-Empire, des acheteurs de titres de noblesse, précisément ceux que la hautaine douairière, ce fat de Ferrand et même ce timide Warner tenaient à distance.

Le mariage se célébra sans le moindre apparat, à l'aube, dans la chapelle du château d'Alava.

Aucun proche, aucun ami de l'un ou de l'autre des conjoints n'y assistait.

Après la bénédiction nuptiale et les formalités civiles, on congédia les témoins – de simples salariés comme ceux qu'utili-

sent les notaires pour leurs actes – et les portes du château se refermèrent sur les deux époux.

Les Mortsel, ces incorrigibles parvenus, parents très aimants et d'une abnégation touchante, n'avaient été que trop heureux de souscrire aux conditions humiliantes imposées par leur gendre ; ils ne pourraient voir leur enfant que sur l'invitation du comte, et Clara oublierait le chemin de l'hôtel de l'avenue du Commerce.

Clara essaya de se rebeller, sa réelle affection filiale répugnant à ce pacte, mais cette fois le père Mortsel s'était montré intraitable :

Jamais pareille alliance ne se retrouverait. On lui arrachait sa fille et on l'en séparait comme indigne. La belle affaire ! Du jour où Clara devenait comtesse, elle changeait d'essence et ses auteurs pouvaient être écartés comme des parents nourriciers ou des gouverneurs qu'on remercie après le sevrage du poupon et l'éducation du pupille.

Clara céda. Mais après quels combats et quels déchirements ! Dès le premier jour le comte lui avait inspiré une aversion indicible. Cet homme anguleux et séreux, aux allures trop correctes, portant dans sa longue redingote noire quelque chose du remeugle des sacristies et de l'ammoniaque des laboratoires, représentait l'antithèse la plus absolue de l'idéal de Clara. Ce n'était pas même ce prince charmant et troubadouresque des contes bleus et des romans parisiens. Le comte d'Adembrode était laid, d'une laideur minable.

Le bizarre, c'est que l'excès même de l'antipathie de Clara pour ce pâle gentilhomme, la décida à l'épouser. Elle avait couru d'inquiétantes aventures, des sollicitations répréhensibles continuaient de la chatouiller. Sa raison et sa volonté triomphaient jusqu'à présent, mais pourraient-elles la garantir tou-

jours contre les impulsions désordonnées de son tempérament ? Elle se dit que le mariage seul la détournerait de l'abîme où l'entraînait le vertige de ses sens.

Mais elle finit par se persuader, la naïve et passionnée Clara, que la laideur et la fragilité même du mari, autant que les obligations prévues, le commerce matrimonial régulier, émousseraient ses envies et ses curiosités illicites et disperseraient les vols de monstrueuses chimères qui la frôlaient de leurs ailes enflammées… Elle essayerait de chérir son époux, un galant homme et un homme instruit, certes digne d'amitié et de confiance, et lui demanderait protection contre elle-même.

Elle attendait, en outre, la guérison ou la défaite de ses sens, de la campagne, du plein air, des longues courses, des exercices du corps ; de tout un régime de saines fatigues qu'elle s'imposerait à Santhoven ; à Santhoven qu'ils ne quitteraient plus, car le comte mettait en location l'hôtel du Kipdorp, indiquant clairement, par là, l'intention de ne jamais reparaître dans la société de ses pairs.

La première nuit de noces suffit pour ébranler les fermes résolutions de Clara et montrer à l'effervescente créature l'inanité des efforts entrepris. Chez le comte, le mâle sortait diminué de cette première épreuve. Il y avait eu entre les deux époux un de ces malentendus de l'épiderme qui décident souvent de tout l'avenir d'une union. Le lendemain Clara n'était plus vierge et cependant elle n'avait pas frémi dans ses fibres intimes. Les instincts de la mariée lui révélaient des sensations furieuses par lesquelles tant d'hommes auraient pu la faire passer.

Elle dévora cette déception. Son visage revêtit un caractère plus calme, plus pudique que jamais. Elle cachait ses fièvres derrière une immuable sérénité. Elle se montra douce, aimable, complaisante ; à tel point que Warner, qui l'adorait maladroi-

tement mais qui l'adorait, put se croire payé de retour. Il fut d'autant plus facile à Clara de tromper son mari que celui-ci, n'ayant pas vécu, ne connaissant point de femme avant le mariage, ignorait les subtilités, les mirages et les félonies de l'amour.

XVI

Si Clara s'était fait illusion sur l'effet apaisant du mariage, elle se méprit encore davantage sur la campagne.

Elle n'avait appris de la vie aux champs que ce qu'en révélaient quelques livres fades de la bibliothèque de la pension : les pastorales de Mme Deshouillères, de Racan et le *Télémaque*.

Ce qu'elle en savait de plus tangible s'embrouillait dans les souvenirs de son berceau de Niel avec les exhalaisons de salpêtre et de chlore, les végétations et les cultures corrodées autour des fours à briques. Encore, ne se remémorait-elle pas la campagne proprement dite en se rappelant les rives industrielles et quasi-faubouriennes du Rupel.

Depuis leur installation à la ville, comme c'est généralement le cas chez les transfuges du village, ses parents avaient rompu pour jamais avec la banlieue, nourrissant même un mépris féroce à l'endroit des blouses, des hautes casquettes, des coiffes et des cottes villageoises, de l'éternel vert et bleu de la campagne ; et une des seules objections du père Mortsel au mariage de sa fille avec le comte d'Adembrode avait été cet exil à perpétuité dans une crétine bourgade – c'était son mot – de la Campine.

Clara boudait la campagne pour d'autres motifs. Elle se la représentait retentissant de bêlements d'agnelets à faveurs roses, pullulant de bergers classiques et mélomanes, d'Estelles et de Némorins, tapissée de myosotis, saturée de poésie laiteuse et édulcorée ; et parce qu'une campagne ainsi imaginée

l'ennuierait à mort, elle en avait attendu une sorte d'apaisement.

Or, voilà que cette atrophie de ses sens, les champs la lui refusaient. Elle ne dut pas séjourner longtemps à Santhoven pour revenir de son illusion et ranger la prétendue simplicité de mœurs du paysan et l'idyllique innocence des hameaux parmi les ingénieuses fictions destinées aux sentimentalistes et aux observateurs passagers.

Habituée dès l'enfance à tout pénétrer, à ne pas se fier aux apparences, Clara découvrit bientôt les oscillations et les courants sous la surface impassible.

Comme elle, la Nature n'était qu'une hypocrite, luttant en sourdine, secouée par des spasmes intérieurs. Les convulsions printanières, l'ascension des sèves, les rivalités des racines pompant aux mêmes sources, les papillonnements du pollen n'altéraient pas l'apparence majestueuse de la grande Matrice.

Une torpeur lascive s'emparait de la chair brune et veloutée de la glèbe aussi bien que de l'argile épaisse de ses laboureurs. Les pubertés accumulaient leurs trésors jusqu'au moment de les répandre copieusement. Continence spéculative ! Car plus la constriction est longue et taquine, plus, au jour de la rencontre d'appétences réciproques exaspérées par l'attente, la collision sera formidable et paroxyste la jouissance.

Oui, ce sont les passions latentes, les amours ajournées, les ruts tenus en bride, les humeurs accumulées qui oppressent les détenteurs perversement chastes, et donnent aux êtres et aux choses de la campagne une apparence rassise et émoussée.

Plus tard seulement, on découvre sous cette prétendue apathie la rage et la révolte. Ce n'est pas de l'impuissance mais de la pléthore.

Cybèle secrète trop de forces. De là son accablement et sa torpeur. Ces réplétions exigeraient des débondes prolifiques : on n'offre à la déesse que des soulagements dérisoires.

C'est surtout vers le Nord et en pays flamand qu'elle revêt des formes déroutantes pour le profane, mais prestigieuses pour ses vrais adorateurs.

Aussi la comtesse d'Adembrode, prédestinée, s'éprit de ces cieux plombés et pesants, de ces horizons presque toujours guillochés d'averses sous lesquels même les scènes du bonheur provoquent de l'angoisse et comme une appréhension de mirage.

XVII

Les d’Adembrode défrichaient depuis plusieurs siècles arpent sur arpent des sablons campinois et étaient parvenus, tout en arrondissant leur domaine, à doter le communal d’une centaine d’hectares d’excellente terre, en plein rapport, digne de rivaliser avec les alluvions des Polders. Mais ces prés et ces cultures se noyaient dans l’immensité des garigues et des bois d’alentour.

Clara Mortsel était arrivée à Santhoven, en août, lorsque les bruyères fleuries roulent à perte de vue les vagues d’une mer rose. De distance en distance des sapinières et des chênaies tranchent par leur feuillage sombre et velouté sur cette floraison adorable, et l’arome de ces arbres à essence forte se combine avec les parfums sauvages des brandes.

Quand approche l’automne, en septembre, par un temps pluvieux, lorsque le soleil s’efforce péniblement de sourire à la nature et que ses baisers la mouillent de larmes au moment de leur séparation, cette atmosphère vous grise et vous remue. Plus tard, vers le soir, des monceaux d’essarts, torchères pâles et fumeuses, cassolettes d’un farouche encens s’allument dans les landes aux mains hiératiques des bergers et ces brûlis auxquels ils réchauffent leurs doigts gourds, glacent, là-bas, le cœur du rare passant.

L’habitant de ces régions correspond au caractère grave du décor. La sève circule sous l’écorce des rouvres et affleure à la pulpe des hommes.

Ce peuple d'un terroir qui passe à juste titre pour celui où le sang anversois se sélectionne, impressionna plus profondément la comtesse, par ses mystérieux dessous et son feu intérieur, que l'ouvrier urbain par son débraillé et son vice bravache.

Ces Campinois sont aussi plus robustes, de chair mieux tassée, mieux pétrie, moins veules que les balourds des Polders riverains de l'Escaut.

Elle se complut à les observer de près, comme elle épiait autrefois les maçons et frôlait les lazzaroni du port d'Anvers :

Les soirs d'été, principalement les lundis, la besogne terminée, les gars de la paroisse se réunissent au carrefour près du cimetière.

Accroupis en rond, quelques-uns couchés à plat-ventre, d'autres adossés au mur, c'est à qui racontera ses aventures du dimanche, ses libations et ses amours. Ils s'expriment avec gravité, d'une voix cuivrée et traînarde. Empêtrés dans leur récit, ils suppléent à leur élocution pâteuse par des gestes coloriés et lents, illustrent leurs dires de postures évocatives jusqu'à la licence ; des postures qui griffaient pour des mois la rétine de Clara.

À mesure que la nuit tombe, leurs accès de rire brefs et saccadés comme des hennissements de poulains, se font rares. Par-dessus la clôture du champ des morts, les croix deviennent moins distinctes et, pour cette raison même, plus inquiétantes. Elles tracent un geste impératif. Le narrateur lance en pure perte ses dernières saillies.

Graduellement s'éteignent les pipes, se clairsème l'assemblée.

Au dernier coup de neuf heures il n’y a plus un vivant près de l’église. Le calme règne complet.

Obéies, les croix sont rentrées dans les ténèbres.

XVIII

À Santhoven, sans produire le même scandale qu'à Anvers, le mariage de Warner répandit d'abord une sourde consternation parmi les paysans. Presque tous fermiers du domaine d'Alava, ils s'enorgueillissaient de la race de leurs maîtres comme d'un patrimoine commun. Ce nom d'Adembrode couvrait le pays de son prestige. L'héroïsme belliqueux de cette famille dans le passé défrayait les longues veillées, et les cultivateurs ne savaient lesquels admirer davantage des soldats de jadis ou des agronomes d'à présent.

Dans la conviction de ces simples, Dieu ne permettait pas plus à un gentilhomme d'épouser une roturière qu'à ses anges de s'unir aux filles des hommes. Et dire que cette loi avait été violée par un d'Adembrode, leur seigneur à eux, le plus noble de tous les seigneurs ! Les braves gens en demeurèrent ébaubis. « Notre jeune comte a fauté ! se répétaient-ils, que Dieu *nous* ait en grâce ! » Le jour du mariage un grand nombre appréhendèrent un écroulement des tours d'Alava et, tremblants sous leurs chaumes, ils craignirent longtemps de s'aventurer au delà des sauts de loups qui bornaient le domaine. Plus tard, rassurés mais non point réconciliés, aux premières rencontres de la nouvelle comtesse au bras de Warner, un triste reproche perçait dans leur façon de saluer le comte et un accent légèrement rogue dans leur bonjour à sa femme. Mais la beauté de la jeune châtelaine, sa grâce et surtout sa bienfaisance dissipèrent ces derniers scrupules.

– Après tout, le Saint-Esprit épousa bien la Vierge Marie ! disaient-ils, pour justifier leur indulgence.

D’ailleurs, ces pacants ne pouvaient garder longtemps rancune à leur seigneur, leur favori de longue date. Feu la comtesse douairière, la Wallonne – comme l’appelaient ceux de Santhoven, parce qu’elle parlait à contre cœur le flamand, – n’était rien moins que leur idole ; ils affectionnèrent médiocrement aussi le comte Ferrand, ce hâbleur qui les scandalisait durant ses rares apparitions au château par ses allures de casseur d’assiettes, et surtout par une ostentation à n’entendre que le français.

Aussi avaient-ils à peine dissimulé leur joie de l’avènement inopiné de Warner. Ils nourrissaient pour le chevalier cette compassion que les paysans flamands prodiguent aux malades, aux innocents, aux infirmes, à tous les pauvres hères. La conduite dénaturée de la comtesse, de Ferrand, contribuait à leur impopularité. Warner grandissant, la pitié des villageois devint de l’admiration et de l’enthousiasme pour son caractère. « Si leur jeune seigneur était un peu maltraité au physique et rappelait sans les flatter les portraits de ses pères, des Goliaths sanguins et tout d’une pièce, au moins valait-il le meilleur de ces preux du côté du cœur et de la tête. » Le bouillant seigneur Jean d’Adembrode, lui-même, troué par les balles des bleus dans les fossés de Hasselt, n’aurait pas renié ce doux séminariste, fidèle à sa terre et à ses terriens.

Quelques mois après l’arrivée de Clara, les gens de Santhoven se seraient fait hacher comme paille pour leur nouvelle comtesse. Elle visitait non seulement les fermes du domaine, mais les burons des pauvres gens et s’occupait avec ses femmes de la vêture des petits. Le comte approuvait ces œuvres de piété, heureux de voir le populaire ratifier par des bénédictions le mariage que réprouvait le monde.

Cependant, spéculative et curieuse, Clara épelait et débrouillait l’âme complexe du Campinois, elle s’appliquait à la dépouiller de sa gangue ; lorsqu’elle se fut assimilée ces rus-

tauds, elle apprécia leur foi ardente et leur fond de merveillosité. Elle connut leurs affres de conscience aux approches de Pâques, leurs terreurs macabres durant l'Octave des âmes ; elle se fit raconter ou chanter avec une curiosité de catéchumène ces légendes composées par des pâtres rapsodes, mélancoliques poèmes de la garigue et du brouillard, suggestifs comme le pâle incarnat des bruyères, les regrets sonnés aux clochers lointains, la chute des feuilles et les derniers rayons du jour.

L'attachement des Campinois à leurs prêtres la toucha si intimement, qu'elle partagea leur ferveur. Pour l'amour des ouailles, elle se prit à vénérer le pasteur.

Peu à peu, elle répudia ses dernières attaches urbaines, épousa la haine instinctive de ces primitifs contre les raffinés des villes, et confondit dans cette réprobation les idées que la ville évoque : le progrès, le monde banal, les journaux, les modes, les bureaux, les prisons, les casernes, les écoles, les hospices, les rues rectilignes, les impostures de la civilisation.

La guerre des paysans dans la Campine et le Hageland, et surtout les gestes de Jean d'Adembrode, bisaïeul de son mari et chef de partisans, défrayèrent de fréquentes causeries entre Clara et Warner. Si le comte lui répugnait en tant qu'époux, elle l'aimait d'une amitié raisonnable, à peu près les sentiments d'estime d'un élève pour un professeur d'élite, elle se plaisait à sa conversation, un peu doctorale mais instructive, et ne pouvait s'empêcher de rendre hommage à sa générosité d'âme, à ses solides convictions patriales et chrétiennes.

Leur communion d'idées devint de plus en plus étroite. Mais ils se séparaient à partir de la manifestation de ces idées, car alors que Warner trouvait dans la foi une source de sérénité et de paix, Clara n'y puisait que de nouveaux aliments d'agitation.

Elle s’exalta jusqu’au fanatisme, regretta les temps abolis, les époques de Croisades et de Jacqueries, les villes prises d’assaut, les pacants efflanquant les bourgeoises et les auto-da-fé consumant les philosophes désillusionnistes.

Elle rêvait le retour des chouanneries, le triomphe des campagnes sur les villes. Les pastoureaux flamands broyaient sous leurs sabots et éventraient à coups de fourche les civilisés voltairiens maîtres des cités flamandes.

Ces rustres qu’elle aimait d’une passion fatalement inassouvie, elle aurait voulu les réunir sans cesse autour d’elle, en belliqueuses et puissantes coteries. Elle se prenait à envier la destinée des voyantes guerrières, la gloire archangélique d’une Jeanne d’Arc. Elles méritaient, ces amazones chrétiennes, de vivre en hommes avec les hommes, en les conduisant de victoire en victoire.

Elles au moins avaient pu s’étourdir et se fatiguer dans des besognes héroïques, jusqu’au jour où le bûcher anglais dévorait leur chair chaste et intrépide.

XIX

Les labeurs des champs et des fermes la requirent avec plus de séduction qu'anciennement les manœuvres des maçons. Pendant ses courses, à l'approche de l'hiver, elle s'attardait à l'intérieur des chaumes, feignait de s'intéresser aux confidences monotones et dolentes des femmes affenant le bétail ou tirant les vaches accroupies dans la litière. Clara s'extasiait devant les bêtes, faisait causer les vachères, mais était plus préoccupée de l'aire voisine que le rythme des fléaux mettait en trépidation.

La fermière lui offrait de se rendre de ce côté. Les larges mouvements des batteurs, la gymnastique des vanneurs à moitié nus, l'auraient tenue, haletante, sur place, durant des heures. Dans cette grange où des activités musculaires se dépensaient depuis le chant du coq, où une transpiration acharnée imbibait le sol de ses gouttelettes, dans cette grange toute imprégnée des effluves de la force, il sortait fumante, des poitrines charnues, des pieds déchaux, de tout ce cuir trempé de sueur, une fauve et excitante odeur de mâle.

Les travailleurs, un peu confus d'être observés, interrompaient leur corvée, saluaient, s'épongeaient en riant rouge, et cet embarras enfantin était exquis chez ces hommes râblés.

L'air de Clara, cet air affable n'ayant rien de protecteur, les modulations tendres de sa parole flamande, sa préoccupation de leur bien-être, son souci de leur personne et de leur famille, apprivoisaient et séduisaient ces tâcherons. Sans jamais soupçonner la violence de son penchant, à la longue ils se savaient bien voulus. Sa présence, sa voix, ses regards répandaient autour

d’eux une atmosphère à la fois douce et capiteuse. Telle, une de ces tièdes et longues pluies de printemps, que tamisent les lilas en fleur et dont les larges gouttes apportent aux fronts les plus rudes la sensation d’invisibles lèvres.

Souvent au milieu du jour, par un soleil torride, sous l’air pesant de juin, elle surprenait le travail des botteleurs. En arrêt, elle dévisageait un instant, avec une jalousie péniblement dissimulée, les femmes rieuses râtelant les brindilles d’herbe laissées à leurs pieds par les garçons. Toute son attention appartenait à la besogne compliquée de ceux-ci. Elle les voyait près des meules, étreignant de leurs genoux et de leurs bras la masse de foin qu’ils liaient en botte avec cet accent nerveux et volontaire inséparable d’un pareil labeur.

Un de ces ouvriers portait beau, plus que les autres :

C’était un grand brun de vingt-trois ans, membru, large d’épaules, ferme des reins, solide sur ses jarrets. Il avait la face ronde et pleine, le teint vif ; sous les sourcils droits et épais et les cils soyeux, des prunelles brunes passant de la limpidité des hépatites aux luisants sombres du bronze ; le nez droit, les ailes dégagées, de larges narines vibrantes ; la bouche bien meublée et bien fendue légèrement infléchie aux commissures ; la moustache naissante ; la mâchoire accusée ; le menton imberbe presque carré ; le cou large aux attaches charnues ; les oreilles moyennes, bien dessinées, un peu écartées de la tête ; un front énergique sous un cabasset de cheveux noirs et frisés, comme de l’astrakan, plantés drus et droits, taillés assez courts. Il travaillait en chantonnant et Clara se rapprochait assez pour entendre craquer à ses mouvements de jeune taureau ses bragues de coutil et sa chemise ouverte sur la poitrine.

Elle fixa pour jamais dans sa pensée la saison, l’heure et le décor, avec, au premier plan, le personnage principal.

Autour de ces botteleurs en action, la campagne s'étendait mornement belle et apaisée, comme elle l'est à cette époque des foins où les herbes des prés se décolorent, se fanent et montrent leurs têtes gonflées de gramen. Par intervalles le cri de la caille piquait à coups de bec la trame du lourd silence et, plus rare encore que le bruit, un souffle d'air mêlait au poivre persistant des foins le bouquet plus suave, plus calme des sureaux.

La comtesse, qui connaissait les habitants de Santhoven et des clochers voisins, voyait cette fière graine de paysan pour la première fois. Elle regrettait de ne pas avoir abordé le jeune travailleur pour s'informer de son nom et de son toit. Cette action et ce discours eussent semblé normaux au moissonneur et à ses compagnons ; mais l'impression produite avait été tellement forte que la comtesse redouta de trahir son trouble non par ses paroles, mais par leur son.

XX

Le dimanche suivant, au milieu du Salut, auquel assistaient les maîtres du château, le curé invita tous les hommes non mariés de l'assistance à rester dans l'église après la bénédiction. Le comte et la comtesse allaient sortir avec le gros des fidèles, mais le pasteur s'approcha du banc-d'œuvre et les pria de demeurer. Lorsque la masse se fut écoulée lentement aux derniers soupirs de l'orgue, le prêtre, entouré du bedeau, du sacristain et de ses acolytes, fit ranger les gars en demi-cercle, devant lui, face au tabernacle, toussa, se tamponna la bouche de son mouchoir, inclina quelques secondes sa tête blanche de septuagénaire pour se recueillir ; puis, se redressant abordant directement son sujet, il commença d'une voix claire :

« Mes chers garçons, en présence des temps difficiles que notre sainte religion traverse, j'ai résolu, de concert avec les seigneurs d'Adembrode, – ici, il se tourna en s'inclinant vers les châtelains d'Alava, et ceux-ci répondirent de leur stalle par un signe d'assentiment, – d'établir à Santhoven la « Société de Saint-François-Xavier. »

Un murmure favorable, un frémissement approbateur courut parmi le groupe des blouses bleues.

Le prédicant poursuivit son allocution dans une forme familière et imagée, en racontant quelques épisodes de la vie du grand saint, le courageux apôtre des Indes et du Japon. Puis il aborda l'éloge de l'œuvre : elle constituait une sorte de forteresse élevée contre l'invasion de l'hérésie dans les campagnes. Les « libéraux » – non plus calvinistes comme autrefois, mais

franchement athées, ce qui est pire – rôdaient, ainsi que des loups, autour des paroisses fidèles. Jusqu'à présent ils ne causaient pas de ravages dans les bergeries du Seigneur, mais un jour ils s'enhardiraient et arracheraient peut-être au bercail, à force de ruse et de mensonge, quelques ouailles trop peu défiantes ; les loups d'aujourd'hui ne recourant plus à la violence comme les anciens loups, mois rusant et caponnant à la façon des renards.

Le prêtre continua en semblant s'adresser aux deux nobles auditeurs :

– » Notre sainte milice ne guerroyera pas uniquement contre d'impies compatriotes, elle enrayera l'influence de l'étranger, celle des Français sans Dieu autant que celle des Allemands hérétiques. Voyez Anvers, la grande ville ; c'est à peine si elle appartient encore aux Anversois de race. Les Allemands y foisonnent. Débarqués sans sou ni maille sur les bords de l'Escaut, aujourd'hui ils tiennent le haut du pavé et affament les enfants de la ville. La néfaste influence wallonne, la « doctrine » comme on l'appelle, avait déjà préparé cette spoliation. Je vous le dis, la conquête de la grande ville, joyau de ce royaume, résulte de la coalition des marchands wallons et allemands, avec la complicité de quelques Anversois, traîtres ou dupes, ceux-ci inspirés par le mépris de l'autonomie patriale, le lucre égoïste, l'ambition d'une puissance illusoire, la haine de Dieu et de son Église ; ceux-là bernés par de grands mots libérâtres.

« Mes chers frères, mes amis – il reparlait à l'intention de ses auditeurs ruraux – si je m'occupe des Allemands et des Wallons à Anvers, c'est parce que, maîtres de cette place convoitée, ils traiteront aussi en pays conquis les campagnes environnantes. Que diriez-vous le jour où des Wallons et des Allemands achèteraient les terres de vos aïeux, deviendraient des propriétaires de vos fermes, et vous opprimeraient, vous autres libres garçons, vieux chrétiens et Flamands invétérés, comme ils pres-

surent déjà le peuple d'Anvers ? Que diriez-vous le jour où les protestants construiraient leur temple et logeraient leur dominé en face de votre église et du presbytère de votre pasteur ? Ne croyez pas que je veuille vous effrayer. Hérétiques de toutes sectes provignent à Anvers. Au sud de la ville, plusieurs maisons de plaisance ont déjà été achetées par des juifs allemands. Vous voyez-vous dominés par ces deïcides ? Imaginez-vous par exemple, un de ces messieurs maître du domaine d'Alava ?... »

Les écoutants dressaient l'oreille à ces inquiétantes hypothèses, s'agitaient, se regardaient l'un l'autre, se sentaient le coude ; déjà enrôlés, bouillants, prêts à marcher contre l'ennemi que leur indiquerait leur pasteur. Ses dernières phrases surtout avaient porté. De sourds grondements sortaient de leurs gorges et leurs yeux fulguraient, menaçants.

L'orateur calma du geste cette effervescence, intérieurement flatté de l'effet de sa parole, et reprit :

– » Si j'ai tardé à fonder ici la sainte milice, c'est parce que je la savais établie de fait par l'accord de tous mes paroissiens. Aujourd'hui que l'ennemi approche, il s'agit de nous compter, de nombrer nos forces, et de nous organiser régulièrement afin de nous rattacher au grand réseau des confréries Xavériennes qui couvrira bientôt le Polder, la Campine et la Flandre jusqu'à la Mer. Je le constate avec fierté ; ma confiance en votre concours ne se trompa point. Merci d'être venus en rangs aussi pressés. »

Et s'animant, avec une chaleur attendrie. – » Oui, je reconnais bien à cet empressement les petits-neveux de ces patriotes en sabots de nos cantons de Santhoven et Lierre, qui défendaient, sous la Furie Française, leurs églises, leurs clochers, leurs prêtres et leurs foyers contre les sans-culottes liberticides. Vous savez, Monsieur le comte, qu'un « doctrinaire » Gantois osa soutenir, il n'y a pas longtemps, en pleine Chambre, que

notre pays ignora toujours la liberté avant le régime républicain ? Oui, mes amis, vous vous refusez de croire à cette abomination, un Gantois, un Flamand semblait regretter ce régime-là ! Vos pères la connurent et l'apprécièrent mieux cette « liberté comme en France » ! Quelques anciens de ce clocher pourraient en parler. Ils la reçurent comme la peste, et ils firent bien. Inutile de vous rappeler la façon dont ceux d'ici se comportèrent. Ce sont des traditions impérissables dans notre village.

« Je termine. Jeunes gens, mes chers fils, vous vous ferez tous inscrire dans notre pieuse confrérie, prêts à vous révolter, comme les héroïques conscrits de 98 et 99, contre les ennemis de votre berceau, de vos gloires, de votre race et de votre Dieu. *Amen.* »

Si un mélange de fierté, d'ardeur belliqueuse, d'enthousiasme religieux, enflammait toute cette jeunesse sanguine à cette harangue, personne dans l'auditoire ne l'avait écoutée avec une volupté plus immense que la comtesse Clara d'Adembrode. Il est vrai qu'elle entrait pour moitié dans cette levée de boucliers. Consultée par son confesseur sur ce projet de confrérie, elle y adhéra avec passion et elle-même inspira au prêtre l'esprit et lui dicta les termes de cet appel aux armes, irrésistible comme un *sursum corda*.

On procéda sur le champ aux enrôlements. Le curé appelait les volontaires par leurs noms : Frans Pierlo, du charron, un dégourdi, nerveux et élancé, aux yeux bleus éveillés, aux cheveux blonds comme le chanvre ; Jakke Polvliet, dit le Rosse-Kop, la Tête-Rousse ; Tybaert, Nand Morgel, Gile Goulus, Willem Kartous, le fils du brasseur, appelé le Merle à cause de son talent de siffleur ; Jean Broks, le garçon meunier ; Sus Wellens, le maréchal-ferrant ; Stan Malcorpus, le colombophile, héritier d'un cultivateur renforcé ; Sander Basteni ; Warré Pensgat, le tueur de cochons, etc., etc.

Tous, gars de quinze à trente ans, de crânes compères, bras ballants, grimpaient d'un pas délibéré, mais rougissant sous leur hâle, les marches du chœur et s'approchaient du sacristain qui les inscrivait sur un registre neuf, relié en rouge, doré sur tranche, à la suite d'un règlement dont il leur donnait lecture pour la forme. Lorsque les miliciens repassaient, Warner assis dans son banc à côté de Clara, dévisageant avec complaisance ces francs gaillards, arrêtait ceux de sa connaissance, les félicitait et les exhortait cordialement. Il venait de taper sur les joues du petit Jef Malsec, un garçonnet de quatorze ans, le junior de la confrérie, lorsque le curé appela Sussel Waarloos.

Alors un grand brun, le plus fringant et le mieux bâti de ce défilé de solides cadets, escalada à son tour les degrés du chœur. Aucun ne portait avec plus de rondeur et d'aisance le sarrau bleu turquin fraîchement repassé et la culotte de drap noir. Clara reconnut aussitôt dans ce jeune paysan, malgré le harnois luisant des dimanches, son botteleur au travail de l'autre jour. Il ne pouvait y avoir à Santhoven une seconde paire de ces yeux expressifs et fidèles, radieux comme l'or, et graves comme le bronze. En regagnant le rassemblement de ses camarades, il salua respectueusement les châtelains d'Alava, mais Warner l'arrêta par la blouse :

– Un moment, Sussel, un moment, meilleur des camarades… Enchanté de vous revoir au pays… Et on s'est bien comporté au service, m'ont appris les échos… Pas une punition de tout le temps, et les galons de caporal après trois mois… C'est bien, ça ! On voulait vous retenir en vous nommant sergent, mais vous préfériez votre semoir de cultivateur à la giberne ou à la sabretache… Non seulement je comprends ce choix, mais je l'approuve… Et aussitôt que vous êtes revenu ici, muni de votre cartouche libératrice, vous vous êtes mis au travail sans vous croiser les bras et sans riboter… À la bonne heure ! De mieux en mieux… Je vois aussi à votre mine, mon cher garçon, que le régime de la garnison n'a pas atteint votre belle santé et conclus,

avec non moins de satisfaction, de votre édifiante présence à cette réunion, que la Ville n'a pas entamé davantage votre conscience de vrai Flamand… Une poignée de main, mon garçon ! Tope !… Madame, – fit encore le comte en s'adressant à Clara, qui feignait par moments de se retourner, redoutant cette confrontation inespérée, – voici le descendant des fermiers les plus dévoués à notre maison. Le bisaïeul de cette tignasse frisée accompagnait le mien, ce Jean d'Adembrode à qui vous vous intéressez tant, dans ses escarmouches contre les brigands à travers la Campine… À en croire la fermière actuelle des Trembles, la vieille Kathelyne, Bout Waarloos avait l'âge de Sussel que voici, et lui ressemblait comme un jumeau, le jour où il tomba mortellement près des glacis de Hasselt et en même temps que notre ancêtre. Lorsque ceux de Santhoven, qui faisaient partie de l'armée du brave général Elen, ramassèrent les deux cadavres, ils se tenaient enlacés et c'était comme si, dans la mort, Bout eût voulu faire au comte Jean une barrière de son corps… Ne soyez donc pas étonnée du cousinage des d'Adembrode et des Waarloos… Nos deux sangs ont mieux fait que se lier par des alliances ordinaires, ils ont coulé ensemble, et se sont confondus dans un même holocauste patrial ! Quelle proximité du sang vaut celle-là ? »

Comme Sussel se retirait un peu gêné par ces éloges, mais ému et radieux au fond, fier surtout de la poignée de main que, sur l'invitation de son mari, Clara, plus émue encore, avait donnée au descendant de Bout Waarloos, le comte ajouta : « La ferme des Trembles qu'ils occupent fut cédée par mon père aux parents de Sussel lorsqu'ils se marièrent… Nous nous chargerons aussi, si vous voulez, de l'établissement de ce vaillant garçon. C'est presque mon frère de lait, nous avons germé côte à côte. »

Durant cette présentation, tous les assistants s'étaient fait inscrire.

Il restait à élire les chefs de la nouvelle société. À cet effet les nouveaux Xavériens se rendirent dans la sacristie où ils pouvaient délibérer sans troubler la majesté du sanctuaire. À l'unanimité, sans débat, ils désignèrent le comte pour président. Warner refusa en alléguant sa santé précaire et leur proposa d'appeler au fauteuil Sussel Waarloos, en accompagnant sa motion des souvenirs qu'il venait de rappeler à sa femme. « En tant que milice, proclamait-il entre autres, il faut pour vous conduire un véritable soldat. Or voici un militaire irréprochable, un caporal que son amour du pays a rappelé parmi nous, capable mieux que personne d'enseigner la discipline, la marche et la manœuvre. » Mais Sussel et les autres protestèrent. Force fut au comte d'assumer la présidence, car à cette condition seulement le jeune Waarloos accepta le grade de porte-drapeau ; Pierlo fut nommé secrétaire et Malcorpus trésorier. Après cette élection les gars allaient se séparer, quand le curé, qui avait échangé quelques mots avec Clara, les arrêta :

« Une communication encore. Certains d'avance que vous prendriez à cœur de composer la milice Xavérienne la plus zélée et la plus nombreuse de ces cantons, le comte d'Adembrode et sa noble épouse en ont accepté le haut patronage, et pour payer leur bienvenue, ils désirent vous traiter tous ce soir au château. La noble comtesse prend également l'engagement de broder de ses mains vos insignes et vos scapulaires, l'écharpe de vos commissaires, le brassard de votre porte-drapeau et aussi le médaillon à l'effigie de votre saint patron qui doit figurer au centre d'un superbe drapeau offert encore, faut-il le dire, à votre confrérie d'élite par nos très hauts et très aimés seigneurs d'Adembrode. »

Le voisinage du tabernacle empêcha les paysans d'applaudir et de crier vivat, mais au sortir du cimetière, ils attendirent au passage le comte et la comtesse et, massés sur le parvis, ils leur firent une ovation en agitant leurs casquettes.

Le soir, au souper servi dans la grande salle du château, l'enthousiasme des convives se donna libre carrière. La comtesse resta jusqu'à la fin.

Elle avait placé le curé à sa droite et Sussel à sa gauche. Elle causa beaucoup avec le prêtre, mais son autre voisin la requérait autrement, quoiqu'elle ne s'en occupât ostensiblement que pour l'engager à reprendre d'un plat. Seulement, quelle caresse il y avait dans cette voix et quel velours dans ce regard ! Sussel en oubliait l'appétit et s'il continuait de jouer des mâchoires, c'était de peur de contrarier la « bonne dame ».

Les fumées du vin généreux provoquaient chez ce petit parleur des expansions extraordinaires. Il n'aurait su quelle extravagance, quel coup de tête, quelle prouesse de casse-cou, entreprendre sur-le-champ, afin de prouver son dévouement aux d'Adembrode. Et lorsque son lyrisme exceptionnel prenait en défaut son vocabulaire, suspendu aux lèvres et aux yeux de la comtesse d'Adembrode, de cette femme si supérieure aux autres mortelles, il éprouvait des envies furieuses de l'assimiler à la Madone et d'entonner en son honneur les cantiques du mois de mai.

XXI

Huit jours après, la comtesse se présentait à la ferme des Trembles :

– J'apporte à votre fils son brassard de porte-drapeau des Xavériens ! dit-elle à la vieille fermière Kathelyne.

– Depuis midi le garçon charge le regain du côté de Ter Broeck, fit la paysanne, mais il ne tardera pas à rentrer. Vous plairait-il de vous asseoir quelques instants ?... Oh ! que c'est beau ! se récria-t-elle, lorsque Clara, exhibant, déployé, le brassard de velours rouge frangé d'or où des lettres gothiques retraçaient l'anagramme de la confrérie... L'étole de Monsieur le curé pour la messe d'un saint martyr n'est pas plus éclatante. Jésus ! J'en suis toute aveuglée... Vous le rendrez fier comme un dindon, notre Sussel... Heureusement, c'est un trésor d'enfant...

Lorsqu'elle abordait le chapitre des qualités de son fils, la bonne pièce ne déparlait plus. Rien ne pouvait intéresser autant Clara et elle se garda d'interrompre le bavardage de Kathelyne. Tout en jabotant de ce ton monotone et dolent des rustres, la paysanne trottait par la grande pièce, entrait et sortait, épluchait des légumes, pelait des pommes de terre, courait puiser de l'eau au puits, accrochait la marmite à la crémaillère sous le profond manteau de la cheminée. Voûtée, ratatinée comme une pomme blette, presque sexagénaire, encore alerte, et ingambe, ses yeux injectés pétillaient d'alacrité. Mariée sur le tard, elle avait eu six enfants dont quatre survivaient :

– Quels gros gaillards lorsqu'ils étaient petits ! Arrondis comme des blaireaux. Sussel montrait à trois ans des jambes comme ça, ma bonne dame et pesait dix kilos. Je n'exagère pas. Et il n'a pas maigri depuis lors... C'est encore ce que nous appelons un garçon du plus riche modèle... Et brave ! Chose curieuse, Madame, il court sa vingt-quatrième année et nous n'avons jamais eu à nous plaindre de lui... Souvent je le trouvais trop tranquille pour son âge, trop accroché à mes jupes... Et il m'arrive même aujourd'hui de devoir le mettre dehors par les épaules, le dimanche, pour qu'il prenne un peu de bon temps avec les camarades...

Il m'est revenu de l'armée aussi honnête, aussi affectueux, que lors de son départ... Jamais il ne boit une pinte de plus que ses jambes et sa tête ne supportent... et je ne sache pas qu'il ait dansé quatre fois aux kermesses, ou soit rentré après dix heures. Quant aux filles je donnerais ma main à couper qu'avant son départ pour la troupe il ignorait encore comme c'est fait... et – n'allez pas vous moquer de lui – je ne suis pas éloignée de croire qu'il n'en sait pas davantage aujourd'hui. De toutes les jupes ce sont les vieilles cottes de sa mère qu'il chiffonne le plus volontiers... Oui, il y a de quoi être fière de ce cadet-là : j'attends que le premier blasphème sorte de sa bouche et il paraît cependant qu'à la caserne le diable en récolte des jurons. Et des saletés donc ! Nous ne nous plaindrons certes pas de l'innocence et de la timidité de Sussel, mon homme et moi... Les gars en savent vite plus long qu'on ne le souhaiterait... et dès qu'ils ont mordu aux bêtises, ils y prennent goût... tâchez ensuite de leur tenir la bride courte. Un matin ils s'envolent sans retour, et mariés ils nous oublient pour leur nouveau nid. N'est-ce pas vrai, Madame !... Sussel ne menace pas de nous quitter. Et s'il entretient une amourette, ce dont je doute, pour sûr elle ne l'assote pas... Il trouverait plus d'un sabot à son pied, s'il voulait de cette chaussure... Il me revient d'un coin et de l'autre que les filles de la paroisse le recherchent particulièrement.

… J’en sais même de jolies, de fort honnêtes et de bien loties, que je lui recommanderai lorsqu’il sera temps, avec votre consentement Madame et celui de Monsieur le comte, notre maître… Celles-là affectent de la discrétion. Mais les mères voient si loin lorsqu’il s’agit de leur fils… D’autres, des folles, ne se contentent pas de se déclarer ; elles s’imposent… Il y a même longtemps que les provocations partirent de ce côté… Et ceci me rappelle une histoire plaisante… Mais je ne sais vraiment pas si je puis vous la raconter… Me voilà en train de jacasser comme une pie et de débiter à Madame des contes dont elle n’a que faire… Mon garçon serait le premier à me gronder, s’il m’entendait…

– Et en cela il aurait bien tort, ma brave Kathelyne. Je prends plaisir, au contraire, à vous entendre : tout ce qui vous concerne vous et les vôtres, ne saurait être indifférent à la femme du comte d’Adembrode, crut devoir protester la comtesse, très heureuse d’entendre parler du gars vers qui l’entraînaient d’impérieuses prédilections. Et elle insista, vaguement intriguée, pour connaître cette aventure extraordinaire où Sussel jouait le principal rôle.

– Vous saurez donc, reprit la commère, qu’il y a des saisons écoulées, – Sussel pouvait avoir quatorze ans – mon homme s’avisa d’envoyer ce gamin surveiller les ouvriers moissonnant là-bas dans notre pièce de Ter-Broeck, à l’autre bout du village… Nous avions hésité longtemps à le laisser seul avec cette espèce ; des mercenaires et des vagabonds, rien de mieux ; il ne s’en approchait jamais qu’accompagné de son père… Non, vous ne vous figurez pas quelle mauvaise race s’embauche parmi ces aoûterons !… Plus d’un a sa conscience aussi brune que son cuir… Dans ces équipes nomades, qui passent comme les sauterelles d’un champ à l’autre après l’avoir fauché ras, aujourd’hui en pleine Bruyère, demain de l’autre côté de l’Escaut, les femmes sont, sauf respect, encore pires que les hommes. Elles se querellent, criaillent, et provoquent leurs compagnons en plein jour ;

si turbulentes qu'elles en ressemblent par moments à des possédées… Encore une fois, pardonnez-moi mes dires peu chrétiens, mais ce sont de véritables chiennes en folie !… Toujours à railler, jamais un mot de raison, pas plus de pudeur et de retenue que la bête ! Ce sont elles qui se déclarent à leurs voisins de travail, et il est arrivé que l'ouvrier, encore novice et non fait à ces manières, trop peu inflammable aux appas de l'une d'elles, fut assailli pendant son sommeil par toute la bande femelle, déshabillé et forcé de se rendre… Nous connaissions ces mœurs, et vous comprendrez mes répugnances de mère… Pourtant ce matin-là, Waarloos, appelé d'un autre côté, se décida à se faire remplacer par le gamin… J'ai dit que Sussel avait quatorze ans cet été, mais il en paraissait vingt. Il était imberbe comme aujourd'hui, mais déjà aussi étoffé qu'à présent. – Bah ! Ses dehors tiendront ces chiennes en respect, me dit mon homme pour me rassurer. – À moins qu'ils ne les excitent ! répondis-je, peu crédule… On ne négligea rien cependant pour se concilier la bande. D'après la coutume, la première fois que le fils du fermier se présente seul aux tâcherons pour faire œuvre de maître, il paye, en guise de bien venue, quelques litres de boisson aux journaliers qui le félicitent et lui font hommage de la prime gerbe d'épis fauchée en sa présence sur le clos paternel.

Mais vous devez connaître cet usage ou en avoir entendu parler. Je le répète : on ne lésina pas… À midi je leur portai même à manger d'excellente soupe au lard et au jambon. Moissonneurs et moissonneuses se moquaient bien entre eux de ce brunet crépu comme le petit Saint-Jean de la procession de la Fête-Dieu, mais en retournant le soir, notre Sussel ne nous raconta aucun accident désagréable. Les moissonneurs le ramenèrent même en triomphe juché sur la dernière charretée d'ablais et il n'avait pas été invité, comme cela se pratique, à choisir une reine entre les gaillardes de l'équipe et de l'asseoir près de lui sur son char… Nous augurâmes de cette sagesse que certaines de ces gens valaient mieux que leur renommée. En tout cas, ma bonne soupe avait acheté leurs égards. C'était la rançon du petit.

Aussi laissâmes-nous Sussel retourner en toute confiance au champ, le lendemain et les deux jours suivants. Rien d'alarmant ne se passa encore. Le gamin nous raconta plus tard que les gerbeuses le hélaient par moments pour railler sa tignasse de taupe, ses prunelles noisette et son maintien sérieux ; que d'autres, se plaignant de la chaleur, élargissaient, au moment où il passait, l'ouverture de leur corsage de cotonnade rose ; mais qu'aucune n'osa l'attaquer avec moins de modestie... Or, le cinquième jour, mon homme s'avise de se promener du côté de Ter Broeck ; aux approches de midi, à l'heure ou le soleil piquait comme une milliasse de guêpes. En approchant il trouve, ce qui ne l'étonne pas outre mesure, vautrés dans le chaume parmi les javelles, à côté des serpes et des piquets, derrière les meules, ici, un garçon, là, une fille, là, un couple, plus loin, une véritable grappe, plus ou moins vêtus, plus ou moins rapprochés, mais pas de Sussel dans cette traînée... Il secoue assez rudement et réveille deux ou trois de ces dormeurs... Aucun ne sait, ou mieux, chacun feint d'ignorer ce que devient le jeune maître. À la fin pourtant une des lieuses, une rivale sans doute, pouffe de rire et sans déplacer la tête du botteleur, qui ronfle le nez plongé dans son poitrail de taure, comme sur un oreiller, elle indique de la main le bois du Winkbosch.

« Je crois, dit la rôdeuse, lorsque sa gaîté est un peu passée, que la grande Jô Vitesse, – vous savez, cette sorte qui perdit quatre dents et gagna un bec de lièvre en sautant bas du train exprès dans la station de Lierre – en tient pour votre petit et l'a entraîné sous les arbres pour lui prouver cette tendresse ! » Mon mari ne prit pas le temps de fermer la bouche à cette effrontée, et malgré l'asthme dont il souffre, courut vers le Winkbosch. L'herbe haute et drue empêchait qu'on l'entendît approcher.

À peine s'engage-t-il dans les taillis qu'il aperçoit, derrière un buisson, cette abominable Jô Vitesse, dont les trente ans avaient sonné depuis longtemps, en train de becqueter cet inno-

cent de Sussel… Oui, Madame, il était temps que mon homme intervînt, car l'enfant allait passer par les pratiques de cette vache…

Mais voilà que Waarloos débuche des ronces qui le cachaient, klits ! klats ! baille une maîtresse paire de claques à la mauvaise guenipe, relève par le collet de sa blouse notre benêt d'héritier et lui allonge deux fois du pied dans le derrière ; si bien que le morveux escampe en geignant jusqu'à la ferme et me crie, à travers ses sanglots dès qu'il m'aperçoit sur le pas de la porte et avant de me raconter ces nouvelles : « Je n'ai rien fait ! » – Parbleu ! me dit plus tard mon homme, je le crois fichtre ! bien, qu'il n'a rien fait ! Cette contrariété coupa court pour cette année et pour les deux et trois suivantes à l'initiation de notre gamin comme maître ouvrier… Mais lorsque le petit homme, ayant atteint ses seize ans, put compter pour un vrai gars, son père lui rappela en riant l'apprentissage si brusquement interrompu l'autre fois et lui donna la volée avec cette simple et dernière recommandation : « Garçon, lorsqu'on se mouche, il faut toujours vérifier la propreté du mouchoir. »

La comtesse écoutait cette histoire grasse avec un sourire forcé, indifférente, au côté comique de l'aventure, rassurée sur les rapports de Sussel avec la repoussante Jô Vitesse, mais jalouse des initiatrices plus jeunes et plus séduisantes que, soldat émancipé, il avait dû rencontrer à la ville.

Elle ne songeait plus que rarement à l'entreprenant pilotin rencontré un soir dans les rues amoureuses d'Anvers, mais en ce moment elle se rappela les tapées de recrues amenées le même soir dans ces antres par les anciens et jetées, peureuses et novices, entre les bras des prêtresses blanches, avides grugeuses d'hommes à moelle, entreprenantes faneuses d'amour.

XXII

– Tiens, voilà notre Sussel ! dit la vieille femme en regardant par la porte charretière, comme la comtesse se levait pour partir.

Le gars, pipe aux dents, la veste et la fourche sur l'épaule, venait de la grand'route et enfilait le sentier de desserte, menant à la ferme des Trembles. À côté de lui cahotait un chariot chargé de regain. De temps en temps il faisait « hiuë ! » ou claquait de la langue pour exciter la bête que contrariait l'ornière. Dans la lumière jaune et aux rayons horizontaux du couchant, le paysan et le véhicule paraissaient agrandis. Aux approches du soir, une pulvérulence de moucherons faisait vibrer l'air, et les tilleuls autour de l'église agitaient doucement leurs dômes.

Clara d'Adembrode, suivie de la vieille, se rendit dans la cour au moment où Sussel, aidé d'un valet, se mettait en devoir de déchevêtrer ses chevaux, et de garer la charrette dans le fenil. Absorbé par cette besogne, il n'avait pas encore aperçu l'importante visiteuse et sa mère dut l'appeler. Il vida sa pipe, essuya du revers de sa manche son front en sueur, et accourut, la casquette à la main. Clara lui montra le brassard qui l'éblouit et devant lequel il s'extasia avec une envie de le palper, mais retenu par la crainte de le tacher à ses mains terreuses qu'il essayait d'un geste gourd et naïf de décrasser au velours culottant ses cuisses.

– L'occasion se présentera plus tôt que nous le croyions d'inaugurer ce beau brassard en le trempant dans un rouge plus vif encore ! prononça-t-il ensuite avec une certaine solennité.

– Que voulez-vous dire ? firent les deux femmes frappées par l'accent de résolution farouche qu'il mettait dans cette affirmation.

– Voici. Les libéraux de la ville comptent donner dimanche en quinze à Zœrsel, au *Pigeon-Blanc*, chez Piet Verhulst, un concert et une conférence. Ne serait-ce pas le moment de leur faire expier notre déroute du 8 octobre ?

Le jeune Xavérien faisait allusion à des émeutes et à un commencement de guerre civile, qui avaient bouleversé Anvers, quelques années auparavant. À la suite d'une élection législative, favorable à leur parti, les « catholiques » de toute la province, s'étaient donné rendez-vous à la ville pour fêter leur victoire par un défilé monstre de leurs partisans. Or si l'arrondissement d'Anvers assurait une majorité aux catholiques, la ville même demeurait acquise aux libéraux. Ceux-ci considérèrent la manifestation de leurs adversaires comme un défi, et, lorsque ce 8 octobre 188… le cortège triomphal se fut déroulé à travers les rues comme un immense serpent, des groupes de jeunes libéraux, embusqués de distance en distance, fondirent, canne levée, sur les paysans, – non seulement désarmés, mais encore embarrassés de leurs vêtements de dimanche, de leurs riches bannières de confréries, et de leurs instruments de musique ; firent un épouvantable carnage de grosses caisses, de cuivres, de cartels et d'étendards chamarrés, bâtonnèrent d'importance, musiciens, porte-drapeaux et figurants en blouse, tandis que de la foule des spectateurs massés sur les trottoirs et aux fenêtres partaient, pour achever de terroriser les cohortes rurales, d'incessantes et féroces bordées de coups de sifflet. Le serpent qui allongeait si majestueusement ses anneaux le matin, coupé et recoupé en cent endroits, ne parvint plus à renouer ses tronçons et à parcourir son itinéraire. La panique s'était mise d'emblée dans les bandes de ces villageois, dont beaucoup n'avaient jamais quitté les bruyères natales, et qu'intimidaient, dès leur ar-

rivée, ces maisons plus hautes que les clochers de leurs paroisses. Pris à l'improviste, harcelés avant d'avoir eu seulement le temps de se retourner et de voir d'où partait l'attaque, ils s'exagéraient le nombre de leurs ennemis. Grâce aussi à une adroite tactique, quelques centaines d'étudiants, voire d'écoliers, rossèrent comme plâtre et mirent en fuite une armée de plus de dix mille campagnards. On guettait les manifestants aux carrefours où la voie suivie par leurs troupes se rétrécissait, s'engorgeait et les forçait de doubler leurs rangs. Alors ils passaient trois ou quatre de front entre une double haie d'ennemis, dont les casse-tête s'abattaient sur leurs nuques sans qu'il leur fût possible de riposter ou sans que leurs amis pussent arriver à leur rescousse et les dégager.

Sussel qui venait d'évoquer cette journée, s'anima à ce souvenir et narra ses impressions personnelles à la comtesse : – J'avais dix-neuf ans alors et, bombardon dans notre fanfare Cœcilia, je précédais avec la société le contingent de Santhoven. Nous nous avancions, confiants et résolus, comme de vrais gaillards, embouchant nos cuivres de toute la force de nos poumons pour étouffer le vacarme du sifflet des *bleus*[4].

Au milieu du morceau, – c'était, je crois, le numéro cinq du petit cahier vert, – voilà qu'une bousculade nous fait perdre d'abord la mesure, puis le reste ; mon bombardon cogne le tuba de Polvliet mon voisin ; collés l'un contre l'autre, nous ne parvenons plus à remuer les bras. Nous sommes serrés comme des dizeaux dans une meule. Aussitôt qu'ils nous savent matés, incapables de bouger, les lâches abattent leurs gourdins sur nos têtes et nos épaules. Un coup de trique crève la grosse caisse. O le bruit désolé et sourd ! Le porte-drapeau, attaqué par les meneurs postés sur le trottoir de droite, incline la bannière à gauche ; dix polissons, lestes comme des singes, l'ont déjà empoignée par le bout, tirent et pèsent de tous leurs efforts sur la

[4] Les *bleus*, les libéraux.

hampe, s'accrochent à l'étoffe, la mettent en lambeaux, brisent le bois, tordent et rompent le médaillier, se disputent les médailles qui s'en détachent – tzing ! vlink ! – nos médailles de festivals et de jubilés, nos prix, presque cent ans de souvenirs ! culbutent la statuette de sainte Cécile, qu'ils lancent ironiquement vers un premier étage d'où les excitent et les applaudissent des femmes grimaçantes. Rien ne reste plus de ce beau drapeau de velours vert, don du comte d'Adembrode, père de votre mari ! mon cœur en saigne encore ! J'écumais, je rugissais ; paralysé des bras, j'essayais de mordre ; un de ces diables me frotte la bouche d'un hareng pourri suspendu par une corde à sa canne, et me crie : « Mords donc, si tu as faim ! Mors donc, tête de pipe ! » J'étais si furieux, que je ne sentais plus les coups de canne pleuvant sur ma tête… Cela dura jusqu'au sortir de ce boyau, peut-être deux, peut-être dix minutes… La rue s'est élargie, je me précipite pour rattraper les orphéons de Santvliet et de Stabroek qui nous précédaient. Il n'y a plus trace de cortège devant nous. C'est folie de vouloir rallier nos hommes. Une nouvelle muraille d'assommeurs nous barre le passage. Éperdu, j'avise une étroite rue de traverse. Au fond de cette ruelle fuient les débris des sociétés que nous voulions rejoindre. Nous nous engouffrons, au pas de charge à la suite de ceux du Polder. Nous courons, bâtonnés ici, hués plus loin, lapidés à tel coin, arrosés à tel autre, sans regarder derrière nous, sans nous arrêter, comme des moutons affolés par l'orage. La terreur finissait par nous enlever tout sentiment. Chacun songeait à soi seul. Nous nous bousculions pour nous dégager. On piétinait, on foulait aux pieds ceux qui tombaient par terre. Ployant l'échine, rentrant la tête entre leurs épaules les plus braves cherchaient à se préserver derrière le dos du voisin. Il y en avait de pâles comme des veaux saignés ; j'entendais de crânes gaillards glousser à la façon des poules ; d'autres claquaient des dents, d'autres pleuraient de longues larmes qui lavaient le sang de leurs joues ; les plus jeunes criaient : « Grâce ! » et le petit Jef Malsec, notre vacher, un enfant de dix ans, ne cessait d'appeler sa mère ! Mais les bâtonneurs n'entendaient rien, s'amusaient à taper dans le

tas, et tous riaient, riaient à en grimacer comme des diables. Et après avoir traité ainsi les garçons de Santhoven, ils se livrèrent aux mêmes exercices sur les bonnes gens de Halle et de Viersel qui nous suivaient. Je ne sais comment j'arrivai au fond de Borgerhout, à la *Ville de Tirlemont*, où l'omnibus amenant notre troupe avait dételé le matin. Lorsque je me tâtai pour me reconnaître, j'avais une éraflure à la joue, l'œil droit poché ; quatre bosses au front – deux de moins que mon bombardon – et les mains contuses, car, convoitant mon instrument, ils voulaient me faire lâcher prise... Les camarades me rejoignirent l'un après l'autre, après de longs intervalles. Mais au milieu de la nuit, quand nous nous remîmes en route, la moitié des nôtres manquait encore... Quelques-uns ne rentrèrent au village que le surlendemain ! Et dans quel état ! Éreintés, affamés, blessés, couverts de boue et de sang ! Ah ! kermesse de Satan !... Je verrai toujours notre doyen, le vieux sonneur de cloches, un octogénaire, frappé au visage par un marmot à peine plus haut qu'une borne. Dire que des cadets comme Broeks du meunier, comme Kartouss du brasseur, comme mon camarade Pierlo du charron, comme Wellens du maréchal, et comme moi-même, des paroissiens solides à déraciner des chênes, cédèrent le terrain à des morveux ! On assommait nos anciens, on tapait même sur les femmes qui nous accompagnaient ; des marmousets cueillaient en jouant nos pieuses cocardes rouges à notre boutonnière et les y remplaçaient par les bleuets libéraux ; alors que je n'aurais demandé à Dieu que de me rendre l'usage d'un doigt, d'un seul, pour abattre d'une chiquenaude ces gueusillons ! De leurs balcons, les gueuses nous saupoudraient d'indigo ! Ah ! pour sûr les suppôts de l'Enfer nous tenaient ensorcelés. »

Et il baissa la voix : « Polvliet n'a-t-il pas raconté que des lutins le pourchassèrent jusqu'à Wommelghem, et qu'après l'avoir taquiné et maltraité de toutes façons, ils le jetèrent dans un marais où, sous forme de feux-follets, ils dansèrent une ronde de sabbat jusqu'à l'aube autour de sa tête qui sortait seule de la vase. J'appris plus tard que quelques « rouges » attaqués

en des endroits où ils avaient les coudées franches, rendirent loyalement les coups jusqu'au moment où la police des « bleus » les arrêta pour les loger à l'amigo sous prétexte qu'ils avaient commencé… Et quelle honte, quelle humiliation ! lorsqu'il nous fallut raconter cette déroute aux vieux, qui avaient assisté dispos et guillerets, le matin, à notre départ ! Ah çà, les Anversois s'imaginent que quatre ans suffisent pour nous faire oublier des offenses de cette sorte… Et ils se permettront de venir narguer au cœur de nos paroisses les « têtes de pipe » les « charrues bien pensantes » ! Qu'ils se présentent et, aussi vrai qu'il y a un Dieu, je déviderai comme une fourche stupide leurs entrailles intelligentes !…

– Chut, Sussel ! dit la vieille Kathelyne en se signant, ne mêlez pas le nom de la divinité à des engagements de haine.

– Laissez ! fit la comtesse que grisait et qu'enfiévrait cette histoire de carnage racontée avec une exaltation contagieuse par le jeune fanatique… « Sussel a raison et cette haine est légitime ! »

Jamais il n'avait parlé si longtemps et lorsqu'il se tut, interrompu par sa mère, il parut embarrassé de cette débauche de discours. Mais si quelque chose pouvait le rendre plus sympathique à Clara, c'était cette belle indignation, cette rancune, cette soif de représailles !

Elle aussi, qui avait pâti dans la chair de ses bien-aimés paysans, aspirait au jour de la revanche, seulement elle la rêvait complète et c'est pourquoi elle combattit l'idée de Sussel de s'en prendre à la poignée de braillards annoncés à Zœrsel. Cette maigre vengeance mettrait les citadins en défiance et écarterait l'occasion d'une campagne plus sérieuse et plus efficace.

Sussel parut se rendre aux considérations de Mme d'Adembrode.

– C’est égal, dit-il, je ne sais pas comment les bleus oseront se rendre à Zœrsel. Je comprends encore moins que le patron du *Pigeon-Blanc* prête son local à leurs manœuvres. Ce Verhulst, que je tenais pour un vieux chrétien de Campine, serait donc un Judas ! Allons, demain je pousserai jusque-là et j’en aurai le cœur net… Malheur à lui si le piéton m’a dit vrai, à lui comme à tous ceux qui appelleront dans nos campagnes les massacreurs des campagnards… – *Amen* ! murmurèrent la comtesse et Kathelyne.

XXIII

Le lendemain, à jour ouvrant, la main nouée dans la lanière de son gourdin de néflier, son bâton de marchand de bétail, Sussel longeait d'un bon pas la chaussée de Lierre à Oostmalle, qui traverse Santhoven et Zœrsel. Bon marcheur, il brûla tout d'une trotte, en moins d'une heure, les quelques kilomètres séparant ces deux villages et entra au *Pigeon-Blanc*, l'estaminet principal de Zœrsel. La femme de Verhulst se présenta pour prendre sa commande et comme Sussel demandait le patron, elle cria : « Hé, mon homme ! il y a un garçon de Santhoven qui voudrait vous parler. »

Piet Verhulst, un paysan d'âge, voûté, l'œil clignant, comme une veilleuse prête à s'éteindre, dans une large face citrouillante, la lippe narquoise, le menton en galoche, rappelant celui de Jan Klaes, le guignol flamand, arriva en sautillant du fond du jardin.

Il trouva Sussel en train d'examiner la grande affiche du concert accrochée parmi les annonces notarielles.

– Tiens, qui voilà ? Bonjour Sussel, mon garçon… Quel bon vent vous amène ? Un mauvais, devrais-je dire pour ma part, car je sens à mon pied tricoté par la goutte, qu'il va pleuvoir demain. Aïe ! Aïe ! Mais les jeunes gens se moquent bien de la goutte. Vous tout le premier avec votre mine de pomme mûre. Ma parole, la santé risque de faire crever votre peau rose. Et comment se portent les autres âmes sous le toit de vos parents ?… Vous avez eu bon temps pour la dernière récolte… Ah ! vous regardez l'affiche… Comme on le sait déjà sans doute à

Santhoven, ce sont des bleus qui nous régalent d'un petit spectacle…

Sussel se tourna sans répondre du côté du cabaretier et ne prit pas la main que celui-ci lui tendait.

– Là là ! Il ne faut pas me regarder d'un si drôle d'air Sussel Waarloos… Chaque homme est libre dans son commerce, n'est-ce pas ! Puis les temps sont durs. J'ai du liquide à transvaser de mes tonnes dans le goulot de la gent soiffarde. Cette race de bleus attirera beaucoup de monde dans mon estaminet. Voilà ce que je me suis dit… Et si le jeu se gâtait, si on se crossait, où serait le mal ?… Je vous promets de ne pas réclamer la moindre indemnité pour les demi-litres qu'on leur casserait sur la tête !… Tenez, au lieu de rouler vos grands yeux de café noir, vous devriez plutôt me remercier d'avoir attiré ces tapageurs dans ces parages… Vous êtes un garçon que j'estime et comme votre mine d'enterrement me peine, je vous dirai tout… Sans moi, ces beaux messieurs se rendaient à Turnhout et d'autres que nous auraient eu le plaisir de les étriller… Comprenez-vous à présent ?

Sussel commençait à se dérider :

– Vrai, tel a été votre plan ! Dans ce cas, vous êtes un frère, na ! Donnez-moi la main, tope-là ! Et trinquons comme deux bons chrétiens…

Les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre et Sussel s'attarda, les coudes appuyés sur la table, pipe en bouche, et le menton dans les mains, à écouter le malin aubergiste qui parlait à voix basse et que faisait sursauter le grincement des chaînettes de la vieille horloge au moment de sonner l'heure.

Parti de Santhoven dans l'intention de chercher querelle au vieux Verhulst ou du moins à un répondant digne de se mesurer

avec un gaillard comme lui, le rude Sussel, le jeune Xavérien s'émerveillait à présent devant le génie de ce cabaretier, comme un louveteau naïf initié à la malice du renard.

– À votre place, disait Verhulst, loin de bouder la fête, je manderais ici mes compagnons de Santhoven… Il en viendra d'ailleurs de tout le canton… Moi, j'attire les souris dans la trappe ; le reste vous regarde… Le soir on dansera, nous aurons du plaisir comme à la kermesse, surtout si nous cassons la gueule à quelques citadins.

– Je me charge de les accommoder à la paysanne. Laissez-nous, comme vous dites, ce soin, à moi et à mes hommes. Il tarde aux Xavériens de Santhoven de faire leurs preuves. Tâchez qu'il n'y en ait point d'autres de la partie que les nôtres et, comme de juste, ceux de Zœrsel. Ce sont nos seigneurs qui se réjouiront ! Je crois la comtesse d'Adembrode capable de se mettre à notre tête… Il aurait fallu la voir et l'entendre hier, quand je lui annonçai la visite de ces réprouvés…

– Chut ! Gardez-vous de parler de vos projets au comte ou à la comtesse. Nous les savons de cœur avec nous ; cela suffit. Inutile de les découvrir et de les signaler aux vengeances des bleus. Croyez-moi, ne consultons même pas nos pasteurs. Ceux de la ville prétendraient que nous avions été soudoyés par les curés et les nobles, et ils commenceraient par s'en prendre à nos chefs.

Or, c'est ce qu'il faut éviter à tout prix, n'est-ce pas ? Entre nous soit dit, pour dérouter jusqu'aux gens du village, le curé de Zœrsel affecte de m'en vouloir à cause de l'hospitalité que j'ai offerte aux citadins. Au fond nous sommes d'accord et il n'a pas de paroissien plus fidèle que moi. Comprenez-vous ? Nous cousinons fort bien ensemble, mais il faut, pour la bonne marche des affaires, que le village nous croie brouillés… Je vous avouerai que je comptais beaucoup sur l'appoint de Santhoven. Ici, le

curé prêche le calme, et engage nos gens à ne pas se montrer à la fête… Beaucoup de nos gars pourraient prendre ces conseils à la lettre et s'en tenir à protester par l'abstention contre la visite des bleus. Ceux-ci échapperaient à trop bon compte…

– Soyez tranquille, ceux de Santhoven suffiraient au besoin ; Je les trierai comme du bon grain sur le van… Il est entendu, ajouta Sussel en riant et en allongeant une amicale bourrade au rusé cabaretier, qu'on ne démolira rien chez vous…

XXIV

Quand arriva le fameux dimanche du métingue, Zœrsel déborda de monde.

Tous les blousiers du canton accoururent pour s'assurer par les yeux et les oreilles de la possibilité d'une chose aussi anormale que cette conférence athée en pleine glèbe de croyants.

Le matin, l'église fut trop petite pour contenir la cohue des fidèles. Après la messe, entendue avec plus de ferveur que jamais par ces ouailles inquiètes, les hommes se répandirent dans les cabarets. Là on discuta s'il fallait garder l'attitude calme recommandée encore une fois par le curé du haut de la chaire. Les têtes les plus chaudes parlaient de tout casser chez ce renégat de Verhulst. Mais les quelques chefs, que le trigaud avait mis comme Sussel dans sa confidence, calmaient ces zélateurs. En général il régnait dans cette multitude plus de consternation que de fureur. Çà et là, on s'échauffa aux coups du genièvre et l'on faillit, en discutant l'avis du curé, s'empoigner entre amis, histoire de se faire la main pour l'après-midi, mais la plupart des porte-sarrau étaient taciturnes, expectants ; si bien que l'agitation causée par cet afflux inusité de garçons de ferme et de vachers dans un village perdu et peu vaste, ne se manifestait que par un bourdonnement sourd.

Ce fourmillement de sarraux et de casquettes récelait le calme fallacieux des approches de l'orage, le malaise et la sournoiserie des fulminantes et formidables colères accumulées dans les poitrines.

Ils bouffaient, mais se tenaient cois.

La majorité des Campinois, ruminants de longues pensées, ne connaissent pas les entretiens animés ; en conversant ils se recueillent et entrecoupent le dialogue de fréquents intervalles de rêverie. Ce jour-là, ces grands taiseux paraissaient encore plus renfermés que jamais et, sur les visages roses ou hâlés, au fond des prunelles appelantes comme le miroir des mares immobiles, au fond de ces grands yeux contemplatifs, mouillés comme le velours des mousses à l'aube, s'accumulait encore plus d'énigme et d'ombre que de coutume.

Il en était venu de tous les coins de la région, de tous ces villages aux noms sonores et farouches que des lieues séparent et que ne relient pas toujours des routes.

Les paroissiens des villages de la chaussée d'Anvers avaient accourci par la Grande-Bruyère des Vanneaux, les riverains du chemin d'Herenthals par les landes de Vorsselær et le bois du Seigneur.

Ils arrivaient des quatre côtés du vent : d'Eysterlé, de Gierlé, de Pouderlé, de Drengel, de Wyneghem, voire de Grobbendonck. On remarquait, venus de Pulle, des scieurs de long aux fortes carrures, crépus et basanés comme des moricauds ; des pandours de Wechelderzande, nerveux et bien découplés, les plus habiles tireurs à la perche de la province ; des bûcherons de Pulderbosch qu'aveuglent les larges visières de leurs casquettes mais qui manœuvrent du gourdin aussi bien que les farauds de Plink jouent de leur eustache d'un sou ; les compagnons des deux Malle, l'Oost et la West, toujours en rivalité dans les bals de kermesses, dressés sur leurs ergots comme des coqs de combat et à qui la présence des gendarmes impose à peine plus de réserve que celle des Trappistes de l'abbaye voisine. Ranst avait envoyé ses sabotiers solides comme leurs encoches ; Gravenwe-

zel, ses lieurs de balais, aussi futés que des mulots ; Viersel, ses vachers amènes et décoratifs, portant beau comme des princes déguisés et parlant le flamand le plus musical de toute la contrée, citée cependant pour son langage harmonieux ; Ranst ses voituriers au service des marchands de bois de sapin, de lestes compères, le mollet guêtré de cuir, experts dans les luttes corps à corps.

On se montrait encore une coterie venue de Broechem, renommé par ses filles sapides comme Santhoven vante ses fermes garçons, si bien qu'on dit proverbialement dans le canton : « Avec taurelet de Santhoven il faut apparier taure de Broechem. »

Si pour la circonstance, les batailleurs d'Oost et de Westmalle se coudoyaient amicalement, les cadets de Halle se rencontraient sans hostilité avec les drilles de Saint-Antoine. Le sol est si pauvre à Halle qu'on a surnommé ce village Magerhalle ou Halle-la-Maigre. Ceux de Saint-Antoine, des gausseurs impitoyables, prétendent qu'il n'y existe sur toute l'étendue du territoire de leurs voisins qu'un seul ver de terre. Encore celui-ci serait-il enchaîné dans le jardin du presbytère de crainte qu'il ne s'échappe et n'émigre vers une glèbe moins aride. Aux marchés annuels des deux paroisses, les joyeux bougres de Saint-Antoine attachent un ver de terre au bout de leurs triques et passent cet ironique symbole sous le nez des Hallois faméliques, jusqu'à ce que ceux-ci voient rouge et que des batteries s'ensuivent entre gras et maigres.

Le contingent le plus nombreux était celui des Xavériens de Santhoven, menés par le jeune Waarloos, descendant du réfractaire de 1798.

Ils s'étaient dispersés et, mêlés aux compagnons des autres bourgades, ils déambulaient par les rues, les mains dans les poches de leurs culottes, lorgnant les filles curieuses, la casquette

glorieusement échafaudée, et lorsqu'ils se rencontraient ils croisaient un regard d'intelligence et se saluaient d'un mystérieux sourire.

De temps en temps on voyait Sussel se faufiler dans un rassemblement, aborder le péroreur qui excitait les écoutants ; quelques paroles coulées à l'oreille de l'exalté le faisaient taire, soumis et radieux ; les deux initiés se séparaient en se tapant dans la main, et le groupe se dispersait. Les Xavériens de Santhoven tenaient entre les lèvres une fleur rouge : rose trémière ou brindille de bruyère. On sut plus tard que celle-ci était un signe de ralliement.

Le bourgmestre avait requis les gendarmes de Santhoven et d'Oostmalle, qui se promenaient dans la foule, la carabine en bandoulière.

Vers les midi un landau traversa la commune ; les paysans reconnurent le comte et la comtesse d'Adembrode revenant d'une promenade à la Trappe de Westmalle. Il n'y eut pas un cri, mais tous se découvrirent.

Clara avait entrevu Sussel Waarloos, dans un attroupement. Elle eut depuis ce moment l'intuition que quelque complot se tramait. Pour cela il lui avait suffi de traverser ce fourmillement expirant des effluves d'ozone. Le fluide de ces marauds se communiqua du coup à la femme nerveuse. Elle en fut comme suffoquée, interdite, et elle se mit à chercher un prétexte pour retenir le comte à Zœrsel, un moyen de déconcerter le complot. Mais déjà les chevaux, bons trotteurs, stimulés par l'heure du picotin, laissaient loin derrière eux le foyer de cette effervescence.

La façon dont l'avait regardée le porte-drapeau des Xavériens, ce sourire faraud et de fausse bonhomie lui rappelait l'air de jactance des batailleurs retroussant leurs manches pour une

rixe et Clara, qui souhaitait le massacre des bleus, eut peur à présent et se reprocha de ne pas avoir repoussé avec assez d'énergie les projets belliqueux de Waarloos.

À mesure que la journée avançait, la foule des blousiers s'écrasait aux abords du *Pigeon-Blanc*. Un grand drapeau tricolore, loué à la ville pour la circonstance, claquait au-dessus de l'enseigne. Le spectacle était gratuit, à condition que l'amateur retirât sa carte d'entrée au comptoir de l'estaminet. Verhulst, la mine paterne, distribuait ces billets à tous les consommateurs, et ceux-ci de défiler sans cesse, leur curiosité égalant pour le moins leur haine. Beaucoup en oublièrent le manger, mais se rattrapèrent sur le boire.

XXV

La conférence commencerait à trois heures, moment des vêpres.

À deux heures, le petit Malsec et d'autres gamins éparpillés en éclaireurs le long du chemin de Zœrsel jusqu'à la chaussée de Turnhout, se rabattirent essoufflés sur le cœur de la paroisse, un nuage de poussière du côté de Saint-Antoine leur ayant révélé l'approche des Anversois.

Quelques minutes après, un omnibus de grand modèle tournait le cimetière et le luxuriant tilleul faisant face à l'église, et arrêtait devant le *Pigeon-Blanc*.

Il en sortit d'abord un grand gaillard blond, rappelant, avec sa barbiche en virgule, sa moustache en crocs, son gros nez busqué, sa mine fleurie, son œil d'émerillon, certains portraits de bourgeois de Franz Hals et de Rembrandt.

Pour compléter la ressemblance il portait un de ces tapabors de feutre mou, dont le Van Ryn coiffe ses arquebusiers et ses syndics bons vivants. C'était M. Vlamodder, un des plus zélés commis-voyageurs de la libre pensée, un Gambetta flamand ainsi que le saluaient les gazettes, orateur de métingues houleux, grande voix, le favori des masses séduites par son beau creux, sa prestance, ses allures à la bonne franquette, et son vocabulaire local. Il présidait la *Société Marnix de Sainte-Aldegonde*, fondée pour « émanciper les campagnes ».

Vlamodder aida galamment Mme Blommært, la cantatrice, et Mlle Dejans, la pianiste, annoncées sur l'affiche de la « solennité », à s'élancer du marche-pied. La première, une brune majestueuse, au masque de lionne, en robe de soie noire rehaussée d'agréments ponceau, très opulente dans les régions du corsage ; la seconde une petite pensionnaire, blonde, bistrée, fade et gracile, minaudante, les cheveux nattés, enrubannés de bleu, jouant les ingénues dans sa robe blanche à la ceinture myosotis.

Puis dévala M. Lindeblom, l'apôtre ordinaire des campagnes, car l'éloquence de son ami Vlamodder était trop pétroleuse pour ces populations timorées. Vlamodder ne gardait aucun ménagement, mangeait du prêtre à tout propos, s'empiffrait d' « ultramontains » au point d'en devenir apoplectique. L'autre présentait le thème de l'opportunisme, du catholique-libéral ; citait des exemples de prêtres modèles, inventait des Jocelyns campinois ; établissait une distinction entre la politique et la religion, les « devoirs civiques » et les « devoirs du chrétien » ; plus fin, moins hâbleur, moins tonitruant, il élevait à peine la voix, pesait ses mots, procédait par insinuation. Au physique, un maigrichon bilieux, sucre et citron, poisseux, les cheveux collant sur les tempes, portant lunettes, engainé comme un hermès dans sa défroque noire ; l'air aussi cafard que l'autre avait l'air fracasse.

Derrière venait un personnage hirsute et flambant comme un archange, noir de chevelure et de prunelles, basané comme Zampa, fatal, romantique. Ce Manfred s'appelait Van Cuytard et on le citait parmi les cinq ou six poètes officiels d'Anvers ; il devait sa popularité et, mieux encore, une grasse sinécure – la direction d'un hospice de sourds-muets – à une chanson politique dans laquelle il comparait les capucins à des stercoraires ; une chanson beuglée par la ville les soirs de scrutin électoral.

Après ce trio de célébrités dégringolèrent de l'échelette une quinzaine de personnages de moindre importance, figurants et

gardes du corps ; le mari de Mme Blommært, le père de Mlle Dejans et même M. Mestback, un reporter de journal, à qui la campagne arrachait depuis les fortifications ce mot : « Épatant ! Épatant ! » rapporté, avec la manière de s'en servir et de le moduler, d'un séjour à Paris et surtout d'une soirée aux Folies-Bergère.

Les gendarmes écartaient à grand'peine la cohue pour ménager le passage aux excursionnistes. Tous les ruraux prétendaient pénétrer dans la salle. Pas un cri de bienvenue, pas un bonjour. L'omnibus s'était vidé à peu près de la façon dont se déballent des accessoires de théâtre renfermés dans une caisse.

Le populaire Vlamodder avait essayé de séduire les rustres par la rondeur et la familiarité ; en vain les appela-t-il ses meilleurs amis, ses frères préférés, les villageois ne lui en surent aucun gré. « Épatantes ces têtes ! » avait déclaré le journaleux, un peu inquiet devant ces mines renfermées de sphinx. Van Cuytard remarquant Sussel, le compara au *Conscrit* d'Henri Conscience, un roman qui se passe à Zœrsel.

Les paysans se piétaient, écarquillaient les yeux, impénétrables et équivoques.

Au passage de la belle Mme Blommært, le visage de quelques pitauds exprima avec une certaine convoitise une vague moquerie. Ils se remémoraient la façon dont le curé avait qualifié le matin les émancipées et les femmes fortes de la ville. Ils ricanèrent, mais, malgré eux, des bouffées chaudes leur coulaient de la nuque jusqu'au fond des reins, et leurs prunelles dilatées s'allumaient d'un feu canaille. Pierlo claqua de la langue, donna un revers de sa main à sa casquette, qu'il poussa par là sur son oreille, et cogna du coude son voisin Kartouss.

D'autres Xavériens, comme Malcorpus et Maris Valk, mornes, impassibles en apparence, le gosier subitement sec, un

tremblement dans les doigts gourds, les jambes lâches, songeaient, sans trop savoir pourquoi, à la complainte du ménétrier Jak Corepain, racontant le viol et l'assassinat de Malines, et rêvaient, rien qu'une seconde, d'une flaque de sang où les baisers râleraient comme le coassement des grenouilles.

Deux ou trois remarques grasses partirent d'un groupe de valets de charrue, campés au premier rang. Vlamodder, le paladin, ayant entendu et avisé les coupables, eut un mouvement pour les châtier. Une bagarre s'en serait suivie. Mais il ne fit que se cabrer ; l'attitude résolue des maroufles lui imposait et il supputait les chances d'un conflit ; le sourire protecteur et vaniteux, l'air de bêtise importante et satisfaite, se restéréotypa sur son masque d'orateur faubourien, et il entraîna au plus vite, à l'intérieur, l'affriolante cantatrice.

Un éclat de rire énorme, sinistre comme une huée, rompait le grand silence des badauds. Piqués au jeu, les loustics, pipe aux dents, casquette renversée, la main à l'enfourchure, allaient en lâcher de plus fortes à la vue de la Dejans, sautillant au bras de Mestback, vêtu comme un calicot endimanché, mais Sussel Waarloos s'approcha du groupe facétieux et son intervention sympathique réussit encore à mater la verve des plaisantins.

Sur le seuil de l'auberge, Piet Verhulst, obséquieux, recevait les citadins et les conduisait dans une pièce mal éclairée et sentant le remeugle, où les attendait la collation commandée.

Pendant qu'avec un entrain affecté ils se rassasiaient de l'invariable omelette au jambon, le brouhaha des spectateurs accumulés depuis des heures dans la salle de concert, une salle où l'on sabotait en temps de kermesse, leur arrivait, à travers la cloison, comme le fracas d'une marée montante et les vagissements de la bise dans les cheminées.

Le reporter commençait à regretter d'être venu ; il ne mangeait que du bout des dents et les morceaux ne passaient pas. Van Cuytard lui allongeait de grandes tapes dans le dos, à la paysanne, pour flatter l'atmosphère ambiante, et lui parlait virilité, apostolat et éternels principes.

Les paysans s'étaient casés pêle-mêle sur des bancs disposés en gradins ainsi que dans les cirques forains. Le gros de l'auditoire se composait de ruraux étrangers à Zœrsel ; la plupart de ceux de ce village ayant tiré leurs verrous et bâclé leurs fenêtres afin de se conformer aux instructions du curé.

Quelques fanatiques s'étaient concertés le matin pour écharper Verhulst et faire chanter le coq rouge sur son toit, c'est-à-dire bouter le feu à sa maison, mais Waarloos les avait pris à part et édifiés sur la tactique du cabaretier. Certains que les bleus ne perdraient rien à attendre, les conjurés se mêlaient aux simples spectateurs et patientaient, narquois, avec une apparente belle humeur.

Enfin la séance commença. Mlle Dejans, la fillette blanche, conduite par le superbe Vlamodder, parut, un rouleau de musique à la main, avec des minauderies de perruche chiffonnée, toussota et s'assit devant le piano de louage envoyé la veille. Elle joua « comme une fée », – disait le surlendemain Mestback dans son compte rendu – un de ces pots-pourris lamentables sur des opéras prédestinés à ce traitement.

Les paysans s'extasiaient à voir ses doigts osseux torturer le clavier de la discorde guimbarde ; le bruit macabre que produisait cette gymnastique digitale, les ébaubissait beaucoup moins. Warrè Pensgat, le tueur de cochons, indiquait à sa promise les pédales piétinées avec rage.

Cependant les variations ne discontinuaient pas ; les mains couraient toujours, agrémentant les accorda de l'instrument du

cliquetis de leurs ongles, les pieds s'obstinaient dans leur jeu de bascule ; la blanchette devenait importune ; lorsqu'elle se décida à se lever on applaudit mollement.

À présent au tour de la grosse dondon ! proclama Jef Malsec, le petit vacher des Waarloos, juché au fond de la salle, sur les épaules d'un polisson de son âge et de son emploi, en voyant s'avancer Mme Blommært, menée par « notre illustre barde » Van Cuytard. Et toute la chambrée de s'ébaudir, de se trémousser au point de faire craquer les coutures des sarraux empesés et des culottes de drap bridant les cuisses.

Pour cacher sa confusion, l'opulente matrone affecta de donner quelques indications à la Dejans, chargée de l'accompagnement.

Après le prélude et la ritournelle, Mme Blommært entonna à pleins poumons une romance flamande sur des paroles de « notre illustre barde ».

La voix belle, étoffée, savante sans artifice, subjuguait ces simples. Ils auraient oublié, sous l'impression de cette musique et pour l'amour de la cantatrice, leur animosité et leur rancune contre les citadins. Ils ne comprenaient même pas les paroles de Van Cuytard, trop didactiques et trop ampoulées pour ces esprits primitifs. Mais la musique trahissait un accent de sincérité primesautière et Mme Blommært, l'interprétait en artiste. Non seulement elle donnait la note, mais elle la passionnait.

Les rustres écoutaient bouche bée, le front apaisé. Une influence émolliente agissait sur leur cœur, d'aucuns riaient de peur de pleurer, et les mains calleuses ne tourmentaient plus si rageusement la paume des lourds gourdins. Les drilles grivois de tout à l'heure subissaient eux-mêmes le charme de la bonne femme et mettaient une sourdine à leurs gravelures.

Pourquoi les citadins ne se retirèrent-ils pas après ce succès ?

L'apparition du déplaisant conférencier réveilla le mauvais gré, passagèrement engourdi. Malgré ses réticences, ses finesses, son onction, ses cajoleries à l'adresse des ruraux, sa profession de foi catholique, M. Lindeblom ne trompa aucun de ses auditeurs. Ce bloc enfariné répugnait d'instinct à ces croyants. Plusieurs fois, furieux de l'insuccès de ces précautions oratoires, il se démasqua ; aussitôt des murmures menaçants montaient et, vite, le faux apôtre de se replonger dans sa farine.

À la fin d'un discours pénible, étayé de tous les lieux communs de la polémique de journaux, il se fit huer pour avoir dit que les curés ne devaient pas sortir de leur église.

– Et que les bleus restent à la ville ! clama le petit Jef Malsec.

– Seriez-vous des chiens qui léchez les pieds de ceux qui vous chargent d'entraves ? tonitrua Vlamodder, écœuré par les feintes de son compagnon. Mais alors se déchaîna un si formidable hourvari, que Vlamodder renonça à « repêcher » le Lindeblom, et crut urgent, lui-même, de lever la séance.

XXVI

Le chemin qui part de Zœrsel pour déboucher au village de Saint-Antoine sur la chaussée d'Anvers à Turhout, passe d'abord entre des tênements de maisonnettes et des fermes de plus en plus éparpillées, puis traverse des sapinières, alternant avec des rouvraies bordées de ronces. Dans ces bois, à hauteur d'un petit viaduc jeté sur un maigre ruisseau irriguant ces bruyères désertes, mais ne représentant en cette saison qu'un ravin desséché, attendaient, depuis la brume, une vingtaine de gars déterminés. Selon le vœu de Sussel Waarloos, les Xavériens de Santhoven figuraient dans cette guérilla avec le plus fort appoint, et leur porte-drapeau commandait en chef.

C'était aussi Waarloos qui leur avait donné rendez-vous en cet endroit, par où devait repasser la voiture des bleus.

Le lieu était sinistre et mal famé. Les halliers dont les ramifications venaient se perdre de ce côté, avaient servi, au commencement de ce siècle, de quartier général à des bandits d'une espèce particulière, connus sous le nom de grille-pieds. Disséminés dans toutes les paroisses de la région, rien ne les distinguait ostensiblement des autres villageois. Mariés, pères de famille, ils travaillaient aux champs ou exerçaient un métier. Certaines nuits, ces chauffeurs, déguisés, le visage et les mains noircis, se rendaient à l'endroit où un mystérieux avis les avait convoqués. Le coup fait et le butin partagé, la bande se dispersait, et chacun rentrait chez soi, pour reprendre la charrue ou l'outil. Longtemps ils pillèrent et « chauffèrent » à leur aise, déconcertant et dépistant les limiers de justice ; ceux-ci n'étaient pas loin de croire, avec les paysans terrorisés, à des exploits de

l’enfer. Une circonstance fortuite trahit un de ces boute-feu qui obtint la vie sauve en livrant ses compagnons. Sa femme avait payé le loyer de leur ferme avec de très anciennes monnaies. Comme elle en ignorait la provenance, on interrogea le mari qui en savait plus long. Ces pièces avaient été volées chez un vieil avare qui les reconnut. La malfaisante tribu finit sur l’échafaud à Anvers. Mais ces crimes et surtout la longue impunité des grille-pieds avaient frappé violemment l’imagination des gens de la contrée. Ils prêtèrent à ces larrons hypocrites et féroces une essence surnaturelle et la forêt de Zœrsel, où ils avaient tenu leurs assises générales de leur vivant, servit encore de théâtre à leurs conventicules de damnés. Les larves des guillotinés se promenaient la tête dans leurs mains ou bien ces têtes grimaçantes, soutenues par des ailes de vampire, voletaient d’arbre en arbre et ces oiseaux diaboliques poussaient des hurlements si affreux que même les tristes hiboux et les funèbres chouettes prenaient peur et s’éloignaient de ce repaire.

Les charretiers revenant de la ville, baissaient la voix et cessaient de siffler au moment de s’engager entre ces sapinières et, désireux de retrouver au plus tôt la rase campagne, pressaient d’un coup de fouet l’allure de leurs chevaux. Après le coucher du soleil les laboureurs attardés aimaient mieux faire un long circuit que de se risquer dans cette zone maudite. Il est même probable que pas un des gars embusqués ce soir entre les arbres fées ne se serait soucié de demeurer seul une heure dans ces parages.

C’est précisément à cause de l’isolement et de la désolation de cet endroit que Sussel l’avait choisi.

Sortis l’un après l’autre de la salle du *Pigeon-Blanc*, les Xavériens avaient pris chacun une direction différente.

D’aucuns feignaient de se dire adieu à la bifurcation des routes afin de donner le change aux gendarmes. D’autres ren-

trèrent chez leurs parents pour s'armer de fourches et de faux, mais la plupart avaient emprunté le nécessaire à leurs amis de Zœrsel.

Vers huit heures du soir, au moment où la campagne se noyait dans les ténèbres, leur troupe étant au complet, ils se cachèrent des deux côtés de la route, les uns couchés à plat ventre, les autres adossés aux arbres, d'autres encore accroupis dans le ravin.

Aucun ne bougeait. Sussel leur avait défendu de fumer, de peur que le rougeoîment de leurs pipes n'avertît l'ennemi. Dans le contingent de Santhoven on remarquait Pierlo, Morgel, Polvliet, Malcorpus, Kartouss et Bastini, autant d'enragés ayant tous été mêlés à la bagarre d'Anvers et ajoutant, comme Sussel, une rancune personnelle à l'aversion native du paysan pour les gens de la ville et pour les esprits forts.

Il faisait une humide soirée de la fin de septembre. Des troupeaux de nuages noirs chassaient dans le ciel sous le fouet du vent d'ouest, et offusquaient une lune rougeâtre.

Le passant aurait pu cheminer entre ces fourrés sombres sans se douter de la présence d'êtres humains. Cependant, lorsqu'à de rares intervalles la lune se dégageait, il aurait eu la vision d'une scène du passé. Les blanches traînées de rayons montraient des visages contractés et résolus, des bouches ouvertes, des mâchoires serrées ; ici, un grand blousier, la fourche plantée en terre et appuyé sur le manche ; là deux prunelles plus luisantes que le tranchant de la faux qu'ils reflétaient ; là, un couple étendu, tête bêche, le menton dans leur main, interrogeant de leurs yeux de braconniers les deux directions de la route ; plus loin une silhouette s'effaçant en partie derrière un tronc d'arbre mais avançant une tête futée, attentive. À voix basse ils s'encourageaient au carnage attendu :

– Nous les enfourcherons comme des dizeaux ! disait l'un.

– Nous leur crèverons la paillasse !

– Il se moucheront de travers et loucheront des deux yeux !

– Ils verront une pluie d'étoiles !

Chaque fois que la lune se démasquait, leur chef, circonspect, leur imposait silence et les engageait à s'enfoncer plus profondément dans les taillis. Les murmures s'apaisaient de nouveau, on n'entendait plus que le passage du vent dans les aiguilles de sapin, ou un chien de ferme hognant au loin. Le fils Waarloos, qui prêtait l'oreille à toutes les rumeurs, perçut les modulations mélancoliques d'un orgue de barbarie.

– Voici un signal, dit-il. Le bal commence chez Verhulst, les bleus ont quitté l'estaminet. Dans dix minutes ils seront ici.

Il s'était aventuré sur la chaussée et, étendu ventre à terre, il collait l'oreille au pavé :

– Attention, les voilà ! fit-il en se redressant et en rentrant dans le bois.

Quelques instants après, on entendait les battues des chevaux lancés au trot et les cahots des roues.

– Quatre hommes à la tête des chevaux ! commanda Sussel.

– Malcorpus, Broeks, Polvliet et moi ! dit Pierlo.

– Quatre hommes encore de chaque côté de la voiture.

– Morgel, Goulus, Wellens et moi Maris, à gauche.

– Et moi à droite avec Malsec, Tybaert et Bastini ! cria Waarloos.

– Et moi ? demanda Kartouss.

– Avec les autres tu barricaderas les portières et empêcheras le monde de sortir.

– C'est entendu.

Les têtes se penchaient et, prêts à s'élancer, une jambe en avant et un peu ployée, en arrêt, ils tenaient leurs fourches comme des fusils à baïonnette.

On distingua deux points rouges dans le lointain : les lanternes de l'omnibus ; puis, l'avant-main des chevaux s'élargit ; puis se dessinèrent les contours de la caisse et les silhouettes de deux individus sur le siège. Maintenant qu'ils tournaient le dos à Zœrsel, les bleus paraissaient enchantés de leur excursion. Les paysans entendaient des rires et des refrains de fin de banquet.

Van Cuytard, séduit par la fraîcheur de la nuit septembrale, était grimpé à côté du cocher. Au moment d'entrer dans le bois, le conducteur ayant fouetté ses chevaux, le poète protesta contre cette accélération de vitesse en objectant que le site méritait d'être admiré à l'aise ; le cocher, non sans rechigner, retint un peu ses bêtes.

C'était au moment où l'omnibus allait atteindre l'embuscade.

– En avant ! cria Sussel.

Pierlo et trois hommes se jetèrent à la tête des chevaux, tandis qu'avec des huées les autres se ruaient aux portières.

– À bas les Bleus !… Tue !… Tue !…

Les chevaux se cabrèrent, maintenus par le nerveux Pierlo qui avait dompté plus d'un étalon vicieux. Le cocher perdit la tête et n'osa jouer du fouet. Les vitres volèrent en éclats. Les fourches plongèrent à l'intérieur. Des cris de femmes stridèrent. Les assiégés à peu près aussi embarrassés dans leurs mouvements que les ruraux lors du guet-apens d'Anvers, faisaient des efforts désespérés pour ouvrir la portière devant laquelle se tenaient Kartouss et ses hommes. Le grand Vlamodder parvint cependant à forcer le passage et à mettre pied à terre. D'autres sortirent après lui, qui cherchèrent surtout à disputer aux assaillants l'accès de la voiture. Un coup de fourche avait atteint Mme Blommært à la main et elle soutenait, défaillante elle-même, la Dejans, tombée en syncope. Le reporter demeurait affalé sur les coussins, sous prétexte de mieux protéger ces dames. Le mari de la plantureuse cantatrice et le père de la pianiste chlorotique ne cessaient de réclamer les gendarmes et même les sergents de ville. Lindeblom n'était pas loin de se convertir pour de bon à la religion des plus forts et il se rappelait son acte de contrition.

Sur la route, on se mêlait avec rage. Vlamodder dessinait de terribles moulinets avec sa canne, et toucha plusieurs fois Sussel qui s'acharnait, naturellement, après l'adversaire le plus sérieux. À un moment la canne se brisa sur la fourche du Xavérien. Sussel poussa un hourrah de triomphe. Vlamodder se crut perdu :

– En avant ! cria le géant au cocher. Passez sur leurs corps, nom de Dieu… Sauvez les femmes.

Deux bleus accoururent à la rescousse de leur chef et en vinrent aux prises avec Waarloos.

Les chevaux refusaient toujours d'avancer. Ils galopaient sur place. Van Cuytard, debout sur le siège, avait pris le fouet des mains du cocher affolé et il en brida plusieurs fois le visage du blond Pierlo. Un cordon de sang festonna la joue du jeune homme depuis la tempe jusqu'à la mâchoire. Mais Frans, un poing au mors de chaque cheval, semblait leur donner du caveçon, et, calé comme une statue de bronze, ne bronchait point d'une semelle. Il se fût laissé écarteler plutôt que de lâcher prise.

Chez Valk, Basteni et Morgel, qui donnaient l'assaut aux occupants de la voiture, des convoitises charnelles se mêlaient à la furie meurtrière. Leurs désirs de l'après-midi, à la vue de Mme Blommært, s'exaspéraient à l'entendre geindre ; coûte que coûte il leur fallait cette proie.

Vlamodder, désarmé, avait saisi par le dos le petit Jef Malsec, le plus jeune des Xavériens, et, tandis que les coups pleuvaient autour de lui, il s'en servit longtemps comme d'un bouclier.

– Lâchez cet enfant ! vociféraient les paysans, forcés de mesurer leurs coups, presque réduits à l'impuissance.

À la fin, cependant, le bras de Vlamodder se raidissait. N'en pouvant plus, d'un suprême effort le colosse souleva le gamin et le brandissant ainsi qu'une massue, il en frappa Malcorpus. Malsec et celui-ci roulèrent par terre à quelques mètres de là.

Mais Sussel, qui avait déjà servi deux satellites de Vlamodder, revint à la charge, certain cette fois d'ouvrir le ventre au principal champion des Bleus :

– Un pas encore et vous êtes un homme mort ! dit Vlamodder, et, tirant un revolver de sa poche, il le dirigea vers la poitrine de Sussel.

Celui-ci continuait à avancer, Vlamodder fit feu presque à bout portant. La fourche s'échappa des mains de Sussel ; emporté par l'élan il fit encore quelques pas, trébucha, pivota sur lui-même et s'effondra. Ses fidèles, Basteni tout le premier, en train de harceler Mestback et Lindeblom, accoururent au bruit de la détonation et s'empressèrent autour de leur chef. Pierlo aussi, rendit la liberté aux chevaux, pour voler au secours de son inséparable.

Les citadins profitèrent de la diversion produite par ce coup de feu pour remonter précipitamment en voiture et Van Cuytard put enfin enlever ses carrossiers qui partirent comme s'ils avaient pris le mors aux dents.

Quelques enragés s'obstinèrent à escorter l'omnibus. Tybaert et Kartouss agrippaient le brancard et se firent traîner par les chevaux sur un parcours de cinquante mètres. Une grappe resta accrochée au marchepied d'où Vlamodder, debout à la portière, s'efforçait de les culbuter. Un de ceux-ci, Maris Valk, garçon de ferme à Halle-la-Maigre, éperdument épris de Mme Blommært, avait juré de la prendre morte ou vive. Son couteau entre les dents, il ne sentait plus les coups qui lui fracassaient les doigts.

Quatre détonations retentirent encore. C'était Vlamodder qui achevait de décharger son revolver. Cette fois aucune balle ne porta. Et Maris Valk et ses acolytes se seraient acharnés encore et auraient fini par pénétrer dans la voiture si leurs compagnons, restés en arrière avec Waarloos, ne leur avaient donné l'alarme :

– Sauve qui peut ! Les gendarmes !

À ce cri, les plus forcenés abandonnèrent la partie et se jetèrent dans les fourrés.

Cette escarmouche avait à peine duré cinq minutes.

Une galopade furieuse ébranlait à présent la route.

D'abord les gendarmes étaient restés au village. Il entrait dans la tactique des villageois de simuler des rixes qui devaient éclater à la nuit tombante, entre les paysans des deux partis, car on avait inventé une seconde faction à cette fin et quelques gars de bonne volonté consentaient à jouer le rôle de Bleus et à se laisser rosser pour la frime.

On répandait adroitement le bruit qu'un coup de main serait tenté contre le « local », où la canaille urbaine s'était fait entendre.

Le bourgmestre, de connivence avec ses hommes, avait demandé que la brigade de gendarmerie, commandée par un maréchal des logis, restât au village après le départ des étrangers.

– Nos Campinois en veulent moins aux Bleus de la ville, qu'à ceux des leurs, suspects de libéralisme ! alléguait le bourgmestre. Ce soir ils attendront, pour s'écharper entre eux, la retraite des citadins !

Les gendarmes demeurèrent donc à Zœrsel, tenus en haleine par quelques chamaillis d'ivrognes et quelques simulacres de bagarre dans les cabarets. Les paysans s'ameutaient autour de ces hourvaris et riaient sous cape de ces parades et du zèle des dignes soldats ; ils savaient à présent, les narquois, que la partie sérieuse se jouait à la lisière du bois. Pour garantir le plus de vraisemblance à la comédie, un semblant d'abordage s'organisa au moment du départ de l'omnibus, mais les gendarmes balayèrent les rassemblements avec une facilité ne contribuant pas peu à mettre les citadins en belle humeur.

– Ma parole ! proclamait le grand Vlamodder, ces lourdauds sont aussi lâches chez eux qu'à la ville et ne valent vraiment pas la peine qu'on les arrache au joug du curé et du nobilion !

Et au plus fort des huées, il avait mis la tête au dehors et salué ironiquement les hurleurs.

Les gendarmes sautèrent en selle une demi-heure après le départ de l'omnibus. Ils chevauchaient tranquillement, botte à botte, en conversant de la corvée et en fumant enfin à leur aise l'inséparable bouffarde. Comme ils venaient d'atteindre les dernières maisons du village, et qu'ils allaient regagner Santhoven par la grand'route, ils sursautèrent sur leurs étriers au bruit des détonations du revolver de Vlamodder. Alors seulement ils eurent vent d'une embuscade et, faisant demi-tour, ils piquèrent des deux, traversant le village au galop. En passant devant le *Pigeon-Blanc* ils constatèrent, à leur grande surprise, qu'au lieu de démolir l'auberge de Verhulst, la jeunesse de Zœrsel s'y rendait pour se trémousser aux sons de l'orgue et s'ébaudir comme à la kermesse : « Ah ça, que nous chantait ce bourgmestre ? Il s'est foutu de nous, sacré nom de Dieu ! » tempêtait le brigadier.

Il n'y avait pas à dire, nos pandores avaient été bernés dans les grands prix. Les mystificateurs leur revaudraient cela un autre jour, mais pour le moment les gendarmes n'avaient pas de temps à perdre. Dévorant leur rage, ils détournèrent à gauche pour enfiler le chemin d'Anvers.

Au lieu de se diviser et de pratiquer des battues à travers les bois, ils se mirent en devoir de rejoindre la voiture des bleus, qu'ils aperçurent, après vingt minutes de charge furieuse, fuyant devant eux. Ils ne l'atteignirent qu'aux approches de la banlieue. Là, ils perdirent du temps à rédiger le procès-verbal et à « acter » les plaintes des excursionnistes.

Aucun de ceux-ci n'avait été atteint grièvement.

Vlamodder raconta qu'un des agresseurs était tombé sous la balle de son revolver. Celui-là se retrouverait facilement. Au besoin il paierait pour tous. Forts de cette conviction, les gendarmes repartirent pour Zœrsel et Santhoven.

L'orgue du *Pigeon-Blanc* s'était tu et il n'y avait plus une âme dans la rue.

XXVII

Sussel Waarloos avait été ramassé en toute hâte par Malcorpus et Pierlo ; le premier le portait par les pieds, l'autre le soutenait sous les aisselles. Précédés du petit Malsec et de Kartouss, qui servaient d'éclaireurs, écartaient les ronces et frayaient le passage à travers les taillis de noisetiers, ils s'engagèrent dans les bois de Zœrsel, qui se développent sur la gauche, avec des intervalles de bruyères et de garigues jusqu'à Halle, Saint-Antoine et Santhoven.

Ils marchaient d'un pas aussi alerte que le leur permettaient leur charge, l'obscurité, le sol glissant. Derrière eux, venaient Polvliet, Morgel, Basteni et le reste du contingent de Santhoven et de Zœrsel ; Maris Valk, de Halle ; Ariaan Teunis, de Viersel ; Sus Modaf, de Ranst ; Nest Malyse, d'Oostmalle ; Zander Zillebeck, de Pouderlée ; Vard Overpelt, de Casterlée ; Guile Gabriels et Jan Zwartlée, de Grobbendonck ; enfin, Jurg Daniels et Drisse Mabilde, de Wortel.

À dessein, ils ménageaient un intervalle considérable entre la tête et l'arrière-garde. Rejoints par les gendarmes, les derniers auraient mis les bonnets à poil sur une fausse piste ou empêché la capture de leur chef blessé, en provoquant une nouvelle escarmouche.

Pour plus de sûreté, Pierlo, le féal second de Waarloos, engagea la petite troupe à se fractionner encore ; l'escorte de Santhoven étant assez nombreuse.

Au fur et à mesure que les gars des diverses paroisses rencontraient des sentes ou des embranchements menant à leurs clochers, ils se rabattaient à gauche ou à droite, après avoir fait promettre à ceux de Zœrsel de leur mander des nouvelles du chef.

À chaque pas un peu brusque de ses rudes porteurs, la tête du blessé se renversait en arrière ou retombait sur la poitrine. Ses amis se demandaient s'il était vivant encore et songeaient, sombres et abattus, aux scènes que ce retour tragique provoqueraient dans la ferme des Trembles.

Ils louvoyaient constamment afin d'éviter la rase campagne et ils se tenaient le plus près possible de la lisière du bois où ils se seraient rejetés à la première alerte.

De temps en temps, Pierlo commandait halte, pour s'orienter et prendre haleine.

Pendant un de ces courts repos, le charron examina plus attentivement le blessé.

– C'est qu'il saigne comme un veau ! constata Pierlo. Si cela continue, il n'arrivera jamais vivant à sa ferme !

Ils déposèrent un moment Sussel sur un talus ; ramenèrent sa blouse bleue en bourrelet sous son menton, défirent ses culottes et, écartant la chemise, constatèrent que le sang s'échappait d'un trou dans la hanche gauche.

Justement ils n'étaient pas loin d'un ruisseau. Basteni et le petit Malsec coururent puiser de l'eau dans leurs casquettes et lavèrent la blessure avec des feuilles de fougère. Ceux qui avaient des mouchoirs, Polvliet et Malcorpus entre autres, en firent des compresses ; quelques-uns voulaient mettre leurs sarraux en pièces ou offraient leur foulard de cou. Drisse Mabilde

prononçait des paroles magiques qu'il avait apprises de la vieille sorcière de Wortel pour préserver les moutons de la clavelée.

– Pourquoi ce qui soulage les bêtes ne guérirait-il pas les hommes ? se disait le digne Drisse.

Mais Sander Basteni le rabrouait pour son impiété et, s'approchant à son tour, traçait sept signes de croix sur la hanche blessée en invoquant Notre-Dame des Sept-Douleurs.

S'aidant de leurs sciences réunies les frustes gaillards, plus aptes à ouvrir des plaies qu'à les fermer, parvinrent cependant à étancher le sang.

Tandis qu'ils se pressaient autour de Waarloos, pâle, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, les membres flasques, beaucoup le croyaient mort et murmuraient un *De profundis*.

Stan Malcorpus, dont les doigts gourds rajustaient maladroitement les vêtements du blessé, essayait de plaisanter.

– Hein, si sa bonne amie ou même la grosse dame de tout à l'heure était ici, il y a longtemps qu'elles l'auraient réveillé en le chatouillant ? Mais nos caresses ne lui disent rien…

Pierlo, impatienté par les lenteurs et les maladresses de Stan, le repoussa. Le brave Frans, lui, se serait obstiné jusqu'au matin à trouver un indice de vie chez Waarloos : il approchait l'oreille de son cœur et lui soufflait dans les narines et dans la bouche, comme il avait vu faire un jour à un enfant noyé.

Cette scène se passait à l'orée du bois des Grille-Pieds. La lune éclairait ces figures apitoyées et maculées de sang, ces mouvements gauches d'infirmiers improvisés.

– Je jurerais qu'il vit ! clama soudain Frans Pierlo. Son haleine revient, sa poitrine se soulève, il a respiré… Nous n'avons pas de temps à perdre… À quelques arbaletées d'ici nous débouchons dans la drève du château d'Alava. Je propose de conduire notre Sussel chez le forestier… Sussel sera mieux caché et mieux protégé sur les terres du comte qu'à la ferme des Trembles… Vous savez l'amitié que nos seigneurs lui portent ; s'il y a moyen de nous le conserver, c'est eux qui trouveront ce moyen…

Tous se rallièrent à cet avis. Ils avaient taillé quelques branches et ils en formèrent une civière sur laquelle ils chargèrent le blessé en ayant soin de lui faire un oreiller de feuillage. Comme leur troupe se remettait en marche :

– Camarades, dit encore Pierlo, il s'agit d'arracher notre porte-drapeau non seulement à la mort, mais aussi aux juges de la ville, capables de le jeter en prison, tout abîmé et saigné qu'il soit… Écoutez, comme on va le rechercher, il importe que vous déclariez tous qu'il n'était pas avec nous et que moi je vous commandais… Ce sera aussi mon sang qui aura rougi les buissons…

– C'est brave ça, Frans, approuvèrent les autres. Compte sur nous pour t'aider.

Afin de faciliter cette généreuse supercherie, le crâne garçon laboura de ses ongles l'estafilade qui lui traversait le visage et où le sang se coagulait en poissant ses cheveux. Il se barbouilla les mains de ce sang qui s'était remis à couler et il en fit pleuvoir les gouttelettes sur une grande longueur du premier chemin qui se séparait du leur. Puis il rejoignit ses amis.

Les tourelles en poivrière flanquant le comble du château d'Alava pointèrent enfin au-dessus des hautes futaies. Les gars ne suivirent pas la drève d'entrée, mais s'enfoncèrent par une

contre-allée dans le parc et les pépinières. De la lumière brillait aux croisillons de la chaumière du garde. Pierlo frappa.

Au premier coup, une femme, la comtesse d'Adembrode en personne, leur ouvrit.

Ses pressentiments du matin ne l'avaient pas trompée. Elle eut la force de cacher sa terrible émotion et parvint à se roidir. Ce fut d'une voix relativement calme qu'elle demanda à Pierlo si Waarloos vivait. Et les yeux du féal lui répondant affirmativement, elle étouffa ses transports de jubilation, comme elle avait réprimé son cri de désespoir.

Le village venait d'apprendre le résultat du guet-apens par le fils du garde, qui faisait partie de l'embuscade, et qui avait pris les devants. C'est à la maison forestière, où elle s'était rendue au moins dix fois pendant le jour, que la comtesse entendit parler de l'échauffourée. Quelles ne furent ses affres avant l'arrivée du blessé !

La comtesse fit transporter immédiatement Sussel Waarloos dans un pavillon du château.

Elle félicita le dévoué Pierlo et le remercia de sa confiance dans les sentiments des d'Adembrode.

Comme elle s'inquiétait de sa blessure à lui :

– Bah ! un simple abreuvoir à mouches ! dit Pierlo. Ne l'étanchez pas, car il me faut encore exhiber du sang ce soir dans le pays à la ronde !

Et, pour se dérober aux marques de gratitude, lorsqu'on avait demandé un homme de bonne volonté pour aller quérir le médecin de Viersel, l'ami des d'Adembrode, c'était encore le même Frans Pierlo qui s'était offert. Sans attendre de réponse le

crâne gaillard enfourcha le cheval sellé pour cette commission et partit à fond de train.

À Viersel, le jeune charron cédait sa monture à l'officier de santé et regagnait Santhoven à pied. Puis, exécutant jusqu'au bout le plan de conduite arrêté avec ses compagnons, il entrait dans les cabarets fréquentés par les gendarmes, feignait l'ivresse, affichait sa sanglade et se donnait, en tapant du poing sur les tables, pour le chef de la bagarre. Il manœuvra si bien, que les gendarmes s'assurèrent de lui et le conduisirent au poste.

Au château, le docteur opérait prestement l'extraction de la balle, et ayant abstergé la plaie, constatait qu'aucun organe principal n'était lésé. Sussel en réchapperait. Après quelques semaines de repos, il pourrait reprendre son train de vie ordinaire.

Dès qu'il avait été averti de l'accident, le comte d'Adembrode s'était empressé de se rendre auprès du blessé.

– Connaissant l'affection des d'Adembrode pour les Waarloos, lui dit la comtesse, j'ai pris sur moi d'introduire ce jeune homme au château, dans la certitude qu'il serait mieux soigné ici que chez ses parents. Ai-je bien fait, Warner ?

Pour toute réponse, le comte prit la main de sa femme et la baisa longuement.

– Si vous le permettez, ajouta-t-elle encouragée, je veillerai moi-même ce pauvre garçon ; pour cette nuit, du moins, je serai sa garde-malade et lui ferai prendre sa potion ?

Le comte ne put qu'acquiescer à cet arrangement.

Tout en admirant le zèle et l'enthousiasme religieux de son jeune fermier, il déplorait cette équipée inutile et même funeste au point de vue de leur cause.

XXVIII

Dans la chambre, où par une large baie entr'ouverte pénétrait la lourde atmosphère de la nuit de septembre, chargée des fragrances des acacias et des ormes, la comtesse était assise au chevet du blessé, étendu sur un grand lit contemporain de la Renaissance. Le chirurgien avait fait garder à Sussel ses vêtements de dessous et du bas afin de mieux maintenir l'appareil sur la blessure.

Aucune clameur ne réveillait plus la campagne quiète, et seules, au moment de prendre leur vol, les heures vagabondes interrompaient le silence en battant de leurs talons ailés l'horloge du village. Les lumières de la façade du château, même les fenêtres de la bibliothèque où le comte, tourmenté par de fréquentes insomnies, travaillait et lisait jusqu'à l'aube, n'apparaissaient plus en rectangles de feu à travers les marmentaux.

Tout devait reposer au château. Sur les instances de son mari, la comtesse avait d'abord retenu une de ses caméristes pour passer la nuit avec elle, mais elle venait de la congédier à son tour, certaine de résister au sommeil et à la fatigue. Il y avait d'ailleurs, à portée de sa main, un cordon communiquant avec la cloche d'alarme suspendue dans une des tourelles supérieures du château. La domesticité serait accourue au premier appel.

Clara avait écarté les épaisses tentures du lit et contemplait longuement, sans parvenir à s'en rassasier les yeux, le Xavérien plongé dans un profond sommeil. C'était la première fois, de-

puis la mort du « Mouton », qu'elle se sentait le cœur si gros de tendresse. Elle ne savait pas ce que lui réservait cette nuit de veille, elle n'osait rien souhaiter en dehors de la minute présente.

Ce qu'elle n'avait jamais osé évoquer comme possible se réalisait : être seule avec Sussel Waarloos. En ménageant ce tête-à-tête à la comtesse, la Providence se faisait-elle complice de ses postulations secrètes ?

Et ce tête-à-tête ne finirait pas avec la nuit. Clara allait garder chez elle, au château, des jours entiers, peut-être des semaines, ce blessé bien voulu ; elle pourrait le soigner sans que jamais on songeât à gloser sur sa vigilance et sa sollicitude. Cette perspective suffisait pour la béatifier. Elle ne demandait, n'espérait rien de plus. Elle en arrivait à promener sur son Sussel des regards de sœur, presque de mère. Le sein gonflé d'une ivresse tiède, elle répandit des larmes de bonheur et se crut forte et apaisée, et s'imagina de bonne foi que la partie était gagnée sur ses sens toujours stimulés.

L'hémorragie avait un peu pâli le Xavérien, sans pourtant que sa carnation fût devenue maladive. Le visage était calme, un souffle régulier et puissant soulevait sa poitrine. Il dormait sur le dos, la tête prise entre les mains jointes, ses coudes encadrant le visage, dans l'attitude des moissonneurs aux heures de sieste, lorsqu'ils ramènent sur les yeux le large chapeau de paillasson.

Tandis qu'elle le dévisageait, épiant ses mouvements, aspirant son souffle, prête à l'aider au moindre appel, la physionomie du jeune paysan parut s'animer. Doucement, ses yeux brun clair s'ouvrirent. Elle le crut altéré, et elle allait approcher de ses lèvres une timbale d'eau citronnée, mais au profond émoi de la dame, il rejeta ses couvertures, se souleva et mit pied à terre. Clara voulut l'arrêter, le maintenir ; il l'écarta presque brutalement et fit quelques pas dans la chambre. Des sons inarticulés

se pressèrent sur ses lèvres ; puis il se répandit en un flux de paroles et se mit à gesticuler avec frénésie.

Clara restait au milieu de la pièce, glacée de terreur, incapable du moindre mouvement.

Sussel revivait les scènes de la soirée. Cambré dans une attitude de parade et de défi, les poings fermés, semblant brandir une fourche, il fonça en avant :

« Du sang ! du sang de Bleus ! clamait-il. Tuons-les tous. Hardi les camarades !… Bastini, cours de ce côté de l'omnibus… Maintiens les chevaux, mon « meilleur » Pierlo. Tiens bon ! Tiens ferme, dis-je… Bravo ! les vitres volent en éclats ! Le bal commence. Frappons dans le tas… Vlan ! À toi le grand criard… Touché, pas vrai ?…

La comtesse, terrifiée par les éclats de voix du somnambule, par sa pantomime, par l'expression terrible de son visage, de ses yeux hagards, de sa bouche écumante, craignant surtout qu'il se jetât contre la paroi ou sautât par la fenêtre, courut fermer celle-ci et songea ensuite à appeler à l'aide.

Elle avait déjà le cordon à la main, mais en cet instant même le blessé recula, se rassit sur sa couche, se passa à deux reprises la main sur le front moite comme pour en chasser une idée importune.

Clara crut que l'accès était fini et, rassurée, elle toucha l'épaule du gars et l'engagea à se recoucher.

Il ne répondit pas, demeura immobile ; ses yeux bruns qui la regardaient exprimaient à présent une douceur, une tendresse ineffables. Tout son visage se rassérénait, la bouche souriait et comme, de son côté, elle l'interrogeait des yeux, il fit le

geste de lui jeter les bras autour du cou. Elle recula, épouvantée, d'instinct.

Ce rustre avait-il deviné ce que, messaline spéculative, la grande dame croyait avoir si bien caché ? S'était-elle trahie au point de donner à ce rude paysan l'audace de se déclarer ?

Oui, elle n'en pouvait plus douter, il l'appelait avec la désinvolture de l'homme du peuple sûr de sa conquête. Le charme, l'aimant de ces franches avances étaient tels que l'anomalie n'en frappa la comtesse que bien longtemps après et que, vaincue et subjuguée, elle oublia sa haute position, l'état du blessé, l'endroit où elle se trouvait et les événements de la journée. Elle ne voulut plus savoir que ce délice inespéré : non seulement l'homme aimé, le mâle d'élection, le maître désiré se trouvait devant elle ; mais, lui, la désirait de son côté.

Comme pour suppléer à l'éloquence de l'attitude, du sourire et du regard, voici qu'au lieu de proférer des menaces et de se démener dans le simulacre d'une tuerie, Sussel se prenait à balbutier, d'un ton plaintif, de ces paroles puériles, presque enfantines, que les amants fortement épris emploient à dessein en se flattant de corriger l'accent trop chaud de leur voix pour ne pas effaroucher la femme convoitée.

Une circonstance eût frappé dès lors la comtesse, si toute sa raison ne l'avait quittée devant cette pantomime, c'est que ce rustaud lui parlait comme à une ancienne amie, comme à une égale.

Il se leva une seconde fois. Elle comprit qu'il venait à elle pour l'emporter. Elle l'attendait et elle se laisserait emmener. O elle avait fait du chemin depuis sa rencontre avec le mousse anglais, au Rit-Dyk !

Mais, il arriva cette chose déroutante : Sussel dépassa la comtesse et, arrêté au milieu de la chambre, parut accoster et saisir par la main une personne invisible. Il ne regardait même plus Clara.

Celle-ci connut en ce moment la plus atroce torture de sa vie. Elle venait de tout abdiquer en une seconde et voilà que son sacrifice était inutile. Ces savoureuses invites et ces mouvements enjôleurs du paysan s'adressaient à un fantôme… Un fantôme ? Certes pour l'instant ; mais sans doute une réalité dans le passé, voire une réalité dans l'avenir.

La jalousie revint martyriser la comtesse, qui croyait cependant avoir épuisé toutes les tortures. Clara retombait des altitudes du paradis dans des profondeurs encore insondées de son enfer. Et comme pour la narguer, la brûler à petit feu, le rêve amoureux de Sussel continuait.

La jalousie de la comtesse se doublait d'une ardente curiosité. Maintenant que le blessé ne s'adressait pas à elle, elle aurait du moins voulu savoir le nom de sa rivale. Sa passion s'invétérait.

Le gars se montrait de plus en plus entreprenant auprès de son invisible amante. Par instants il se rengorgeait, doucement il poussait son aimée vers le lit, marchait à petits pas, s'arrêtait pour la persuader, une main semblant toujours tenir prisonnière celle de l'amoureuse, l'autre bras arrondi comme passé autour du cou de la belle, le visage penché vers le sien, la bouche appliquée à son oreille : la pose la plus irrésistible des galants de la campagne.

– Il l'aime ! comme il l'aime ! se disait Clara affolée en écoutant les propos de Sussel :

– Tu sais, c'est la kermesse de Grobbendonck dans huit jours… Te rappelles-tu, celle de l'an passé, lorsque nous fîmes connaissance à la foire… O les beaux pains d'épice que je hachai en quatre sans accroc, suivant la règle… Tu étais autour de nous qui nous regardais avec d'autres filles… Tes yeux m'excitaient. J'y allai de deux sous, puis de deux autres. Je m'acharnai au jeu et ne finis qu'après avoir évincé tous mes concurrents… O l'air de tous ces farauds quand je rassemblai mon butin !… Leur air surtout lorsque, t'ayant consultée du coin de l'œil et devinant que tu accepterais mon offrande, je laissai choir dans ton blanc tablier tous les pains d'épice gagnés sur les joueurs maladroits… S'il m'avait fallu te disputer à coups de couteau ou tailler leurs visages rouges avec la même hachette servant à diviser les gâteaux de miel, j'étais prêt. Ils le comprirent et ne bougèrent plus… Et le soir, comme nous avons dansé à la *Ruche* !… Viens, c'est kermesse encore… Tu as chaud, bois à mon verre… Ce n'est pas dans un verre seulement que je boirais, moi, à ma soif aujourd'hui… Sortons, veux-tu ?… L'air du soir est si bon… Ne crains rien… S'il est vrai que tu me vois volontiers, pourquoi t'apeurer ?… Je te nommerai à ma mère et au comte d'Adembrode. Le père de Monsieur Warner était mon parrain… Et, lorsque je ne serai plus soldat, je t'emmènerai chez nous et ferai de toi ma compagne pour toute la vie… Oh ! ne dis pas non, ou je te ferme la bouche… de cette façon… Fi, méchante pièce… Un soufflet à présent ! et tu veux t'enfuir ? Non pas… Pourquoi t'en aller… Ne sommes-nous pas mieux à deux, ici… près, … tout près l'un de l'autre ?

Et rien, sinon les attitudes dont Sussel les accompagnait, ne pouvait être à la fois plus crispant, et plus affriolant que ces paroles. Ce spectacle aurait fait damner une sainte. Un vertige allait jeter Clara vers lui. Au lieu de sang c'était de la lave, du feu liquide qui coulait dans les veines de la jeune femme.

Cependant Waarloos ne prononçait pas le nom de sa « bonne amie ». Ce nom, Clara pâmée de désir, suffoquée, elle

l'attendait sur les lèvres du jeune fermier ; ce nom, elle le guettait presque avec la même angoisse, dans des affres aussi effroyables, que celles du supplicié entamé, mais non occis par le bourreau maladroit, qui implore, en tournant vers lui sa tête mal décollée, le coup de grâce !

Et l'ardeur du gars semblait croître… Il enlaçait la paysanne trop farouche dans ses bras. Sans doute elle se débattait, et avec vaillance, car il semblait s'essouffler à la maîtriser. Ses yeux prenaient une expression bestiale, presque mauvaise et ses paroles n'étaient plus qu'un râle. Tandis qu'il allait et venait, qu'il se trémoussait d'un bout à l'autre du lit, la comtesse, se représentait la pataude assaillie par ce mâle, et le talus herbeux d'un fossé théâtre de leur lutte. Sussel, tantôt ployé, se cambrant, et semblant presser sa conquête contre sa poitrine, tantôt soulevé pour retenir la proie prête à lui échapper, évoquait aussi à la comtesse les rameurs du Rupel et de l'Escaut qu'elle avait vus autrefois à Boom et à Anvers se pencher et se renverser sur leur banc. Et un sentiment, un seul, germait dans la tête de Clara, et survivait à sa force d'âme : c'était moins une indicible pitié physique pour l'oppression de cet homme, qu'un besoin de tromper ce patient, de prendre la place de la rivale, de se venger d'elle et de lui, en s'interposant, en s'appropriant les trésors, peut-être les prémices d'amour qu'il destinait à la paysanne.

Elle se souvint d'étranges scènes de « double vie », d'aventures racontées afin de prouver les degrés de la lucidité des somnambules. Ainsi elle avait entendu affirmer par son mari, le savant, la possibilité d'arracher au noctambule le secret le mieux celé dans son cœur.

Et en réfléchissant rapidement à ces phénomènes une idée monstrueuse jaillit dans sa cervelle ouverte depuis longtemps aux imaginations maladives et perverses : elle se dit qu'il y aurait moyen, grâce à l'état de Sussel Waarloos, de profiter de son illusion en la flattant.

Oui, elle en arrivait là ! Mais aussi, cette fois, la tentation avait été trop forte. S'il la mettait à de pareilles épreuves, Dieu entendait qu'elle y succombât. Elle serait à jamais perdue, flétrie, criblée de mépris et de remords ; livrée à tous les supplices, exposée à tous les opprobres que rien ne l'arrêterait dans son dessein. *Elle savait qu'il n'existerait dans l'avenir de douleur comparable au regret.*

Mais pourquoi se plaindre de Dieu ? Le destin prenait plutôt pitié d'elle et lui offrait le soulagement, le péché commis avec un complice inconscient, le péché sans personne capable de la trahir et de la mépriser plus tard.

Ah ! qu'elle profiterait avidement de ce premier sourire d'une destinée contrariante.

De son côté, le jeune paysan, exaspéré par l'érotique mirage, ne reculait pas à l'idée d'un viol.

Clara ouït ses sommations au fantôme :

– Je te prends ce soir. J'ai bu pour oser. Je m'en voudrai demain de t'avoir fait mal, mais en attendant tu m'auras appartenu toute entière…

C'était le dernier stade, la fin imminente des prestiges. Ou bien la belle invisible allait se rendre ou bien elle serait forcée.

– Prends-moi, alors !

Cette fois, une autre voix répondit à celle du somnambule. Clara venait de se glisser dans le cercle de ces bras musclés prêts à broyer leur capture récalcitrante. Elle n'eut point peur d'être étouffée sur cette poitrine de mâle ; au contraire elle passa par une mortelle seconde en craignant d'être reconnue et repoussée.

Il ne la rejeta point. Sa pression, loin de se relâcher devint encore plus ferme ; mais maintenant qu'on se prêtait à ses caresses, la douceur reparut dans ses prunelles devenues féroces, un désir moins éperdu cessa de le faire grimacer et son visage s'illumina d'un béat et soulageant triomphe. Il l'étreignit, elle pantela et lèvres contre lèvres, enlacés frileusement, ils se possédèrent sans qu'il fût revenu à la raison ou sorti du sommeil…

Vers l'aube, doucement il ouvrit les bras robustes qui continuaient d'accoler la comtesse d'Adembrode. La crise était passée, bien passée cette fois ; il dormait sans plus rêver, et sa tête apaisée, presque souriante, retomba sur l'oreiller.

En se dégageant la comtesse se rappela l'histoire racontée par la vieille Kathelyne, l'aventure de Sussel, assailli par les faneuses, et se trouva, elle, la grande dame insoupçonnée, plus vile que l'affreuse Jô Vitesse.

Elle venait de se ravaler au rôle de ces faneuses dévergondées.

Faneuse comme elles ; mais surtout, comme elles, faneuse d'amour !…

Pourtant Clara ne se repentait point. Elle se glorifiait de son geste. Elle n'aurait pas le regret épouvantable de l'occasion perdue. Et elle considérait machinalement comme une chose toute normale, un peu de sang qui avait transpiré de la blessure du Xavérien sur son peignoir blanc.

Depuis longtemps les frusques sanglantes de Flup Barend, le petit maçon, avaient cessé de draper sa chimère.

XXIX

À son réveil, le blessé manifesta une profonde surprise, et un certain embarras, en apercevant la dame d'Adembrode, et surtout en apprenant où il se trouvait. Il ne se rappelait plus rien des incidents de la veille à partir du moment où ses compagnons l'avaient ramassé.

Un poids énorme débarrassa le cœur de la comtesse. Pourtant Sussel la remercia, protesta de son dévouement dans des termes si sincères et si chauds, qu'elle en éprouva quelque honte et quelque remords.

Le médecin fit sa visite, examina la blessure, interrogea Clara sur la nuit, renouvela l'appareil et déclara que l'état du Xavérien était aussi satisfaisant que possible. Warner s'assit aussi quelques instants au chevet de Sussel.

Des jours passèrent sans que la fièvre reprit le malade. L'amélioration continuait.

Quoiqu'elle en eût, la comtesse avait dû céder à la vieille Kathelyne, durant les nuits suivantes, sa place au chevet de Sussel. Maintenant que la guérison n'était qu'une question de temps et de soins, Clara ne pouvait plus justifier une sollicitude trop ostensible. Mais elle demeurait auprès de Waarloos la plus grande partie du jour. Souvent ils étaient seuls et alors ils s'entretenaient avec un certain abandon qui devint bientôt de l'intimité. Sussel considérait Clara comme une amie d'une essence supérieure, comme son ange gardien ; aussi sa sympathie côtoyait-elle l'adoration.

Mme d'Adembrode, par contre, souffrait de ce culte qui lui disait trop l'abîme mesuré par le jeune paysan entre leurs deux natures. Le pire c'est qu'elle n'osait pas le détromper et lui prouver l'inanité des préjugés. Pourtant, il y avait des moments où elle regrettait que Sussel ne se fût pas réveillé pendant cette nuit à la fois si cruelle et tant ineffable. Le soulagement n'était pas venu depuis ce furtif adultère. Elle souffrait même plus que jamais en songeant à la mystérieuse bien-aimée qu'avait appelée le délire de Waarloos.

Avec ce tact et cette rouerie de la femme amoureuse et jalouse, elle provoqua les confidences du jeune homme. Sussel avoua courtiser depuis un an, à l'insu de sa mère, Trine Zwartlée, la fille d'un fermier de Grobbendonck, rencontrée à la kermesse de cette paroisse, et aux détails dans lesquels entra l'amoureux, détails corroborant ceux qu'il avait révélés pendant son sommeil, la comtesse apprit à n'en plus douter que sa rivale était cette même Trine Zwartlée. À présent, elle voulut savoir aussi par quelles phases avaient passé leurs amours.

Sussel, adroitement interrogé, déclara que sa promise ne se laisserait jamais « toucher » avant le mariage. Et l'expansif amoureux s'anima, s'étendit sur le portrait et sur les mérites de son accordée ; il en parla si longuement, il en fit un tel éloge, mit un tel accent de sincérité dans sa parole, un tel feu dans ses yeux bruns, tant de loyauté dans sa physionomie, que Clara ne douta plus de l'ardeur de ses sentiments pour cette jeune paysanne. Sussel tenait surtout à convaincre la comtesse de la pureté de leurs rapports, et revenait toujours sur la vertu et la modestie de Trine. En parlant de son amie, la voix du jeune homme retrouvait ces troublantes harmonies et ses regards se veloutaient de cette irrésistible tendresse qui avaient tant bouleversé la comtesse cette nuit où le somnambule s'adressait au fantôme de la petite paysanne. Sussel confia encore à Clara qu'ils comptaient s'unir dans quelques mois et la supplia, à ce

propos, de bien vouloir pousser avec le comte à ce mariage : « Car, disait-il, les Zwartlée ont moins de bien que les Waarloos ; ils ne rencontrèrent pas comme nous de généreux d'Adembrode pour les faire prospérer, et je crois que ma mère, si jalouse de moi, commencera par s'opposer à mon bonheur. »

Et la comtesse, torturée comme on doit l'être dans l'éternelle nuit, promettait d'user de toute son influence sur la vieille fermière, ce qui l'exposait aux effusions reconnaissantes du fiancé de Trine Zwartlée.

C'est dans cette circonstance surtout qu'elle faillit éclater et choir du haut de l'autel, inaccessible à de charnels désirs, que Sussel lui érigeait dans son cœur ; c'est alors qu'elle manqua de s'offrir à lui et se jeter brutalement à son cou. Les obstacles ragoûtaient la passion de la dévoyée. À présent elle aimait avec désespoir.

Une pensée seule la consolait, celle que l'autre ne se laissait pas « toucher ». Elle affectait de douter des affirmations de Sussel rien que pour lui entendre redire cette chose calmante comme un baume.

Un jour qu'elle jouait de nouveau cette incrédulité, le jeune métayer défendit son élue avec plus d'exaltation encore que d'habitude.

– Et ce n'est pas, déclara-t-il d'un ton résolu, que je n'aie essayé de la séduire… J'étais beaucoup moins raisonnable que la blondine !… Il y a des moments ou je suis capable comme un autre de faire une bêtise – ici il rougit et balbutia. – Oui, pour tout dire, le soir même où je me déclarai, j'ai voulu la contraindre et n'y suis parvenu ! Heureusement !… Écoutez, madame, elle n'a été ma femme, ma vraie femme qu'une fois… dans un rêve, un seul rêve où je crus mourir de bonheur en me fondant dans ses bras !…

Cette fois encore, Clara sachant quelle nuit il fit ce rêve, parvint à se taire et à dissimuler, mais, pour ne plus s'exposer à une tentation aussi féroce, elle évita depuis lors de douter de la vertu de Trine Zwartlée.

Comme elle l'avait promis au Xavérien elle recommanda, malgré le vœu de son être intime, la petite vachère de Grobbendonck à la mère Waarloos et eut facilement raison des répugnances de la vieille paysanne. Kathelyne mit même tant d'empressement à se rendre au désir de la noble dame qu'elle proposa de célébrer les noces le premier jour que Sussel pourrait se tenir debout. Mais Clara combattit cette précipitation :

– Le comte, ajouta-t-elle, fidèle aux traditions de ses aïeux, s'occupe de l'établissement de son « cousin », et il désire caser le nouveau ménage Waarloos dans une ferme nouvelle ; il fera présent au jeune couple, non seulement de leur chaume, mais encore d'un fort lopin de terre. Il leur faut donc patienter quelques mois.

Sussel, un peu marri d'abord, n'eut garde de s'opposer à cette combinaison. Il avait une absolue confiance en Clara. Il la vénérait trop pour suspecter un moment les vrais motifs qui lui dictaient cet ajournement. À la vérité, Clara, décidée à se rattacher Sussel à tout prix, cherchait le moyen d'empêcher ce mariage, et en attendant elle avait voulu gagner du temps.

– Je parlerai à Trine de ce que vous faites pour nous, aussitôt que je pourrai me rendre à Grobbendonck – disait Sussel. – Elle sera bien heureuse et vous chérira autant que ma mère et moi. Mais, comme d'après le docteur j'en ai encore pour quelques semaines à me tenir tranquille, n'ajouteriez-vous pas aux trésors de bontés que vous avez eues pour moi celle de permettre à Trine Zwartlée de venir me voir ici ?...

Mme d'Adembrode se garda bien de dire que Trine s'était présentée plusieurs fois à la porte du château, mais qu'on l'avait toujours renvoyée en invoquant la consigne donnée par le médecin. À présent que l'entrée en convalescence du Xavérien n'était plus un secret, force fut à la comtesse d'aquiescer au désir de Sussel.

Entrant un matin dans la chambre de Waarloos, elle le trouva conversant avec une jeune villageoise fraîche et potelée, un peu boulotte, rieuse, les plus beaux yeux de saphir, l'air espiègle et vaillant, embaumant la santé et la vertu. C'était Trine Zwartlée. La comtesse s'avoua la gentillesse et les appétissants dehors de cette contadine de dix-huit ans. À côté de Clara, elle représentait un type assez vulgaire ; c'était une plante rustique, savoureuse et vivace, plutôt qu'une fleur de beauté.

– Et pourtant, se disait la comtesse, les charmes de la petite paysanne l'emportent sur les miens, puisque ce sont ceux-là que subissait Sussel Waarloos.

Elle se fit derechef violence pour cacher sa rancœur et accueillir amicalement cette friande pataude. Naïve et ingénue, Trine trouva Mme la comtesse d'Adembrode aussi belle et aussi bonne qu'on la renommait jusqu'à Grobbendonck ; elle se laissa prendre aux petites attentions de la grande dame ; en fille de paysans positifs, elle se réjouit de l'arrangement proposé pour leur mariage par les châtelains d'Alava, et railla même l'impatience de son promis. Elle revint plusieurs fois au château, plus flattée et touchée que chiffonnée par l'obstination que mettait la comtesse à assister à leurs entretiens.

La guérison de Sussel s'achevait, il était aussi valide, peut-être plus robuste qu'auparavant. Grâce à de puissantes interventions mises en œuvre par Warner, l'échauffourée de Zœrsel n'avait eu pour épilogue que la condamnation du généreux Pierlo à quelques heures de prison et à une amende, remboursée par

les maîtres d'Alava. Aucun autre Xavérien n'avait été inquiété. Les héros du métingue s'étaient peu souciés d'ailleurs de faire du bruit autour de l'avortement de leur apostolat en Campine.

Sussel aurait donc pu prendre la direction des travaux de la ferme paternelle, mais la comtesse, alléguant que le jeune paysan devait encore se ménager, et éviter les trop rudes besognes des champs, le fit retenir au château par son mari, et employer aux menus travaux du jardinage.

Des semaines se succédèrent. La comtesse consentit enfin, de crainte de trahir ses sentiments, au retour de Sussel à la Tremblaie. Il partit un jour avec sa mère, après le coucher du soleil.

Du perron du château, Clara les vit cheminer, s'éloigner lentement. Une impression étrange la surprit. Au fur et à mesure que décroissait, dans le crépuscule hivernal, la haute silhouette du gars, elle sentait diminuer le volume de son cœur ; celui-ci semblait se fondre, ou mieux, s'enfoncer, choir lourdement de sa poitrine vers ses reins.

Une horrible faiblesse la paralysait ; elle avait froid aux extrémités, elle chancelait, et tout à coup ce fut comme si son cœur battait dans ses entrailles.

Rentrée défaillante au bras de son mari, elle s'alita.

Warner, très alarmé, quérit le médecin de Viersel. L'homme de l'art, ayant examiné longuement la malade, annonça au comte, avec une gravité complimenteuse et un peu goguenarde, que la maladie de madame était de celles dont il croyait devoir les féliciter tous les deux. M. d'Adembrode pensa étouffer le médecin dans ses bras, et, débordant de jubilation, ses yeux interrogèrent le regard de la patiente allanguie.

Elle répondit par un faible « oui », devint livide et tomba sans connaissance dans les bras de son époux exultant.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le métingue de Zœrsel.

XXX

Le dimanche de Pentecôte, au mois de juin vers sept heures du soir, une longue caravane de pèlerins suivait la chaussée bordée de ces ormes qui n'ont plus d'âge, continuant depuis Aerschot jusqu'à Montaigu. La plupart étaient des habitants de Lierre qui étaient partis de cette ville, à l'aube.

Leur cortège, renforcé de quelques confréries des villages environnants, n'avait fait étape qu'à Heyst dit *op den berg* – ce qui signifie sur la montagne – et à Aerschot. Devant, marchaient les hommes, presque tous en blouse et en casquette, s'appuyant sur leur rondin de cornouiller, les grègues et les chaussures poudreuses. Puis venaient les femmes, endimanchées, les matrones, les fermières, la tête prise dans ces grands bonnets campinois, dont les ailes de dentelle badinaient aux souffles intermittents de la brise crépusculaire et sur lesquels se cabrait un chapeau en forme de cabriolet, garni de larges et longues brides de soie gros grain et à ramages ; – les jeunes filles en cornette blanche ornée de blondes, de guipures, de bouquets de fleurs, de coques vertes ou bleues.

De poupines figures de fillettes s'encadraient encore dans ce casque de cuir foncé, coiffure délicieusement martiale qui prêtait aux roses blondines un air de valkyries enfants et que les modes urbaines repoussent de plus en plus de la banlieue vers les confins de la Campine jusqu'à ce qu'il aille rejoindre la kyrielle de mœurs caractéristiques, de pittoresques usages, de costumes nationaux déjà tombés en désuétude ou abolis.

Chez toutes, un chapelet s'enroulait autour du poignet et quelques-unes pressaient un livre de prières dans leurs mains jointes contre leurs poitrines.

Des mères portaient dans leur giron le nourrisson, le culot, oscillant à leur marche hommasse de rudes travailleuses et les pères tenaient à la main des enfants plus âgés qui, fatigués, se faisaient remorquer ou, distraits par le paysage, trébuchaient et s'attiraient des rebuffades.

On avisait, parmi cette traînée, les anciens de leurs clochers, chenus et voûtés, des gars maflus dans toute la robustesse de la vie rustique, des adolescents farouches qu'abêtissait leur puberté naissante, de roses et blondes pucelles dissimulant à peine l'éclat provoquant de leurs yeux smaragdins sous la frange ombreuse des cils – ainsi se cache la blavelle entre les faisceaux d'épis.

À la tête plusieurs prêtres : le doyen de Lierre et les curés des bourgs représentés, accompagnés de leurs marguilliers et fabriciens ; ceux-ci, des vétérans engoncés dans leur longue redingote, récitaient les litanies de la Vierge. Et les ouailles répondaient sur un ton suppliant, en traînant la voix : *Ora pro nobis – Miserere – Amen*.

Pleins de ferveur, ils priaient presque sans interruption depuis leur départ, au point de s'enrouer et de chercher leur salive. La poussière soulevée par leur colonne picotait les yeux. Les vêtements moites et chiffonnés adhéraient à la peau, la transpiration coulait de leurs fronts : ils n'y prenaient garde.

Quelques-uns, en accomplissement d'un vœu, avaient fait la route déchaux et emportaient leurs souliers attachés au cou par une corde.

Ils marchaient comme sur des braises ; les ampoules, crevées à la pointe des pavés, saignaient ; la poussière poivrait leurs plaies ; ils traînaient la jambe, mais ne se plaignaient pas. Un rictus de martyr, exprimant plus de béatitude que de souffrance, convulsait leurs faces.

À la suite des pèlerins, cahotaient et grinçaient trois spacieux omnibus et plusieurs charrettes maraîchères, bâchées de toile blanche. Ces véhicules charriaient les infirmes, les malades, les variqueux et aussi plusieurs pèlerins, frappés d'insolation au milieu de la bruyère nue.

Après, venait un landau armoirié, d'un modèle antique mais confortable, attelé de deux magnifiques carrossiers bai, qu'un cocher en livrée sombre maintenait difficilement au pas.

Dans la voiture sommeillait une nourrice avec son poupon emmailloté dans l'eider, les dentelles et le satin, tous deux anonchalis par cette longue étape.

Un peu en arrière de la foule, immédiatement avant les diligences, marchaient deux personnes que leur physionomie comme leur mise distinguaient du gros de la caravane. C'étaient les maîtres du landau, le comte et la comtesse d'Adembrode. Le diagnostic favorable des médecins se vérifiait. La Vierge venait d'exaucer le vœu de Warner en lui accordant un garçon superbe. Reconnaissant, il avait voué le nouveau comte Jean d'Adembrode à la Gentille Dame et pour remercier la toute puissante médiatrice, il allait avec la mère, l'enfant et tous ses féaux, fermiers et métayers, l'adorer dans un de ses temples d'élection.

La psalmodie monotone des pèlerins, toujours reprise et toujours interrompue, semblait la respiration de la plaine oppressée. À présent, en même temps que se rabattait la poussière, avec l'ombre, de la fraîcheur sourdait des prairies et drapait d'une brume bleuâtre la contrée morne. Sous les arbres ré-

gnait un suggestif clair obscur et, entre les troncs rugueux, alignés comme les fûts d'une colonnade, on découvrait à l'infini le damier des prés et des guérets éclairé par les pâles rayons jaunes du couchant.

L'alouette ne grisollait plus en pointant au-dessus des moissons, comme lorsqu'ils s'étaient mis en route ; le rossignol préludait à peine. Seuls, les grillons et les grenouilles mêlaient à la lamentation des voix humaines leurs appels rauques ou stridents ; et un essieu fatigué se plaignait.

À un dernier crochet de la route, ceux de la tête aperçurent devant eux, aux bout de la drève, la basilique renommée. L'imposante rotonde se détachait sur la trame rosâtre du ciel ; au bout de l'avenue obscure, le dôme parsemé d'étoiles dorées chatoyait dans les derniers prestiges du soleil.

C'était le Port.

De rauques cris d'allégresse saluèrent l'apparition du sanctuaire des Miracles. Les pacants étendaient avidement les bras vers la coupole sacrée et les agitaient comme des ailes. Quelques-uns se daubaient la poitrine, d'autres fringuaient, d'autres s'accolaient, des femmes tombaient à genoux et, prosternées, leurs lèvres allaient humecter la terre ; d'aucuns, béats, ne bougeaient plus et sentaient courir sous leur cuir le frisson de l'horreur sacrée ; des jeunes gens faisaient le moulinet avec leur casquette, lançaient leur bâton et le rattrapaient, et des larmes coulaient le long des joues parcheminées des vieux devant ce temple si souvent revu mais qu'ils ne reverraient plus peut-être.

Cette exaltation effaroucha les pies logées dans les faîtes des arbres et, poussant des cris, elles tournoyèrent quelque temps au-dessus de la plaine avant de regagner leur nid.

Haletants, après le terme de leur traite, la caravane s'ébranlait en redoublant de jambes, mais sur l'ordre des prêtres on prit d'abord le temps de reformer les rangs un peu débandés. Il fallait pénétrer en belle ordonnance, dans la ville privilégiée.

Le comte d'Adembrode avisa dans le groupe des Xavériens de Santhoven un gars qui se distinguait par sa frénésie à la vue du sanctuaire.

– Hé Sussel Waarloos ! appela Warner.

Le jeune homme, interrompu dans sa pantomime turbulente, accourut un peu pantois vers ses maîtres. Il allait se marier au retour du pèlerinage. Warner lui avait fait don d'une ferme et de plusieurs hectares de bonne terre. La comtesse, ne trouvant plus de prétexte pour ajourner ce mariage, avait été invitée par son mari à en fixer elle-même la date. Depuis ce jour, elle semblait éviter les Waarloos. Elle ne se rendait plus que de loin en loin chez la vieille Kathelyne et n'adressait à son favori d'autrefois, lorsqu'elle le rencontrait dans la campagne, que de rares paroles. C'est à peine si elle s'informait de Trine.

Les braves gens attribuaient cette froideur à des lubies provenant de l'état « sanctifié » de leur bonne dame.

Sussel, tout réjoui de l'heureux événement qui se préparait, avait, un des premiers, félicité Clara !

Lorsque survint la délivrance, ce fut une fête dans toute la contrée. Au jour des relevailles, les paysans remarquèrent avec étonnement l'air triste et languissant de l'heureuse mère. Le comte Warner s'en apercevait aussi, mais ne s'en inquiétait pas, imputant cette langueur dolente aux suites des couches. La naissance d'un héritier l'avait littéralement rendu fou de joie. Et quel fils ! Un bébé digne de rivaliser avec les enfants les mieux en chair du pays. Rien d'étonnant que ce vigoureux rejeton eût

épuisé sa mère. Mais la comtesse était femme à reprendre rapidement son opulente santé.

Au moment où Sussel s'était approché, la casquette à la main, saluant son généreux protecteur d'un bonjour sonnant en plein la joie de vivre, Clara ne lui fit qu'une simple flexion de la tête, et s'éloigna de quelques pas, tandis que le comte donnait des instructions au jeune pèlerin.

XXXI

Depuis son accouchement, la comtesse n'avait pas recouvré sa carnation rubénienne, mais chaque fois qu'elle revoyait Waarloos elle se sentait devenir blanche et froide comme s'il ne lui restait plus une goutte de sang.

Son mari, invoquant sa faiblesse, avait voulu la détourner de l'idée de participer au pèlerinage. Elle s'entêta à l'accompagner, consentant tout au plus à faire en voiture la plus grande partie du trajet.

C'est que la présence de Sussel à ces actions de grâce l'attirait impérieusement.

Lui se rendait à Montaigu non seulement pour remercier Marie, la grande Propitiatrice, de la naissance du jeune comte, mais pour demander à notre Gentille Dame de bénir aussi complaisamment son mariage avec la blonde Trine. Sa fiancée était du voyage. La comtesse, n'évitant le Xavérien que parce qu'elle raffolait plus que jamais de lui, tenait à repaître son désespoir du spectacle de leur bonheur.

Sussel, ayant conféré avec son maître, se rendit auprès du cocher du landau et à eux deux ils retirèrent d'une caisse la magnifique bannière promise par les d'Adembrode aux Xavériens. Ils fixèrent à la hampe dorée, surmontée d'une croix, la lourde pièce de brocart, chargée de broderies d'or nue, au milieu de laquelle se détachait l'extatique figure de saint François. Cette effigie, remarquablement exécutée, était le dernier ouvrage de la comtesse avant sa délivrance. Des fanons garnis de crépine

pendaient aux deux bouts de la traverse et aux pans du gonfalon.

L'honneur de porter l'étendard des Xavériens revenait à Sussel Waarloos. Il ceignit le brayer, les coudes au corps, empoigna la hampe à deux mains, et, se cambrant sur ses jarrets, le torse un peu renversé, tête haute, il se plaça, à l'exemple des autres porte-bannière, en tête de ceux de sa paroisse.

Pierlo, le dévoué camarade, que balafrait encore la cicatrice de sa blessure, Kartouss, Malcorpus, Wellens, Basteni, Malsec, tous les Xavériens et toutes les bonnes gens de Santhoven s'exclamaient sur la munificence de leurs seigneurs.

Ceux des autres paroisses coulaient des regards non exempts d'envie, vers le riche présent. Toutes émerveillées, des femmes, plus expertes, tâtaient le tissu et les applications.

Aucune ne regardait ce guidon comme Trine, la jeune héritière du fermier Zwartlée de Grobbendonck. Le bleu limpide de ses yeux semblait vouloir se noyer dans ces éblouissantes couleurs ; la fleur de ses joues potelées s'avivait ; la rondeur plantureuse de son buste se soulevait visiblement. Lorsqu'elle eut levé ses claires prunelles vers le nouveau drapeau avec une expression ravie, elle les ramena, à la fois luisantes de fierté et mouillées d'attendrissement, sur le crâne et ferme gonfalonier, et, le regard de Trine Zwartlée rencontrant celui de Sussel, les deux promis rougirent comme des pivoines.

La comtesse surprit de loin ce tacite échange de confidences. Ses yeux, chargés de passion, durent atteindre les jeunes gens de leur fluide, car, simultanément, ceux-ci se retournèrent de son côté. Elle s'appuyait sur le bras de son époux. Son visage décomposé frappa les fiancés.

– Ne trouves-tu pas que notre bonne dame d'Adembrode a l'air plus malade depuis ce matin ?… Si on ne la connaissait pas, on croirait même qu'elle se ronge l'âme… Vrai, en la regardant j'aurais autant envie de la plaindre que de la féliciter…

– Tu as raison, Trinette, moi aussi je lui trouve la mine sens dessus dessous. Mais ces apparences ne doivent pas nous tromper. Écoute, nous prierons bien chaudement pour elle, pour la plus noble, pour la meilleure créature du bon Dieu. Demandons-lui de ne pas la rappeler trop vite près des anges…

Mais ils eurent beau s'exhorter à la confiance, pour la première fois de la journée, une ombre passa sur la félicité candide des promis, et tous deux pressentirent, sans oser se l'avouer l'un à l'autre, un mystère désolant.

Cependant le doyen de Lierre entonnait à pleine poitrine l'hymne *Ave Maris Stella*, et la procession se remettant en branle, toutes les voix se joignirent à celle du pasteur, exaltèrent à l'envi l'Étoile du marin.

Trine Zwartlée courut reprendre sa place dans les rangs de ses compagnes d'où, soprano gracile, elle entendit la voix cuivrée de Waarloos dominer le reste du chœur.

Comme les pèlerins signalaient ainsi leur approche, le bourdon de l'église sonna à pleine volée. On aurait dit une céleste bienvenue ; aussi clamèrent-ils encore avec plus de chaleur et d'énergie.

Pour cette dernière trotte, les malades et les perclus étaient descendus des charrettes et des omnibus ; ils se traînaient sur des béquilles ou bien leurs proches et leurs pays les soutenaient et les stimulaient par des exhortations filialement bourrues.

La nourrice du jeune comte d'Adembrode, portant entre ses bras le précieux poupon, marchait à présent aux côtés de ses maîtres, derrière la « procession » de Santhoven.

À mesure qu'ils approchaient, ils distinguaient les détails de l'architecture, les ornements, les pilastres, les archivoltes, les statues et les stèles du portique jésuite.

La porte béante leur permettait de plonger jusqu'au chevet du chœur, où des herses de cierges larmaient d'or les ténèbres.

Et maintenant, sur la route, des clos interrompaient les pâturages, la longue enfilée de marmenteaux cessait ; la grand'route devenait la grand'rue. Ils passèrent devant une énorme baraque en bois, le panorama de Jérusalem, comme l'annonçaient de prolixes affiches sur tous les murs et sur des écriteaux plantés à chaque carrefour. Des villageois, arrivés dans la journée, psalmodiaient avec les nouveaux venus. Un concours énorme se pressait à Montaigu, mais les flots de blouses et de mantes s'ouvraient pour livrer passage à ces renforts. Des groupes apparaissaient aussi sur le seuil et aux fenêtres des hôtelleries.

Comme la procession allait traverser le pont jeté sur les anciens remparts de la villette, dans le portail ténébreux une croix d'argent jetait une fulguration bleuâtre. Puis on aperçut l'acolyte, en soutanelle rouge, qui portait cette croix. Derrière l'enfant, le desservant, un vieux prêtre en rochet de dentelle et en étole d'orfroi psalmodiait, le psautier à la main. Et des vieilles marmottantes se bousculaient après le curé. Cette procession marcha à la rencontre de l'autre.

Lorsqu'elles s'accostèrent, l'enfant de chœur et le doyen de Montaigu firent volte-face et, la croix toujours en avant, conduisirent les Campinois dans la basilique.

Au moment où le chœur suppliant, suggestivement discord, s'épandait sous la vaste coupole, les orgues dégonflèrent leurs poumons condensant tous les concerts de la nature, la musique des vents, des flots, des arbres, et les gazouillis des oiseaux et les meuglements des vaches. Les pèlerins se poussaient pour se rapprocher des tabernacles, puis tombaient à genoux avec tant de rudesse que leurs tibias craquaient sur la dalle.

Le dernier office venait de finir ; pourtant les fidèles pullulaient encore dans la nef et les bas-côtés ; ces contemplatifs ne pouvaient se résoudre à s'arracher à ce séjour choisi par la Vierge pour être le théâtre de ses merveilleuses complaisances. Le chant cessa, l'orgue se tut et au murmure rapide, martelé des *Ave*, succéda l'oraison de saint Bernard pressante et mélancolique comme une recommandation d'adieu.

Tous les yeux étaient amoureusement fixés vers la mignonne Dame, presque noire, blottie au fond du retable dans une niche d'argent massif, derrière laquelle un arbre desséché, palissé, déployait ses branches nues en manière d'espalier hiératique. C'était le chêne dont le feuillage abritait à l'origine la statue miraculeuse.

Cependant, des sacristains éteignaient le luminaire, ne laissant brûler qu'une lourde lampe ciselée dans le plus noble métal, et suspendue à la voûte par des chaînes d'argent. Le lendemain les pèlerins entendraient une messe cardinale. Mais, anticipant sur leurs dévotions, avant de s'écouler au dehors, chaque paroisse de dresser dans les candélabres un cierge colossal, pesant force livres de cire, entouré de bandelettes coloriées et à mi-hauteur duquel se détachait, en grosses lettres d'or, sur un cartel enguirlandé de fleurs, le nom de la commune donatrice. Puis ils firent, en se traînant sur les genoux, et les bras en croix, les stations du Golgotha, figurées en marbre blanc autour de l'église.

XXXII

La comtesse se retira de bonne heure. Elle suffoquait et avait hâte d'être seule. Elle ouvrit la fenêtre de sa chambre et s'y accouda. L'hôtel de la *Grande-Barrière*, où ils étaient descendus, formait le coin des chaussées d'Aerschot et de Sichem.

Ses croisées regardaient le fossé et l'ancien glacis de la ville. Au fond, par delà le pont franchi tout à l'heure, s'élevait la basilique. Éteinte à présent, noire, redoutable, la silhouette du monument se détachait sur un ciel indigo cloué d'astres. Clara distinguait encore les boutiques de chapelets et de béatilles éclairées par des quinquets à pétrole soufflés à fur et à mesure que s'éclipsaient les clients.

Avec la fin du jour la foule se dérobait, se gîtait.

Les auberges proprettes et claustrales où l'on n'entend jamais, à cause de l'édifiant voisinage, ni rixe, ni dispute, ni blasphème, ni même le graillement catarrheux de l'orgue de barbarie, cet accessoire obligé des grandes assemblées rurales, poussaient un à un leurs volets et leurs huis. À Montaigu, il semble que les fumées du houblon et de l'alcool ne fassent qu'épaissir les encens mystiques. Il faut croire que la bière même de ce pays, la bière de Diest, un breuvage vineux et doux, une onction pour le palais et une griserie pour les lobes, une boisson mielleuse comme l'hydromel et perfide comme le vin de Tours, entretient les buveurs dans leurs dispositions extatiques.

Des groupes de retardataires, finalement congédiés, évoluaient piteux, sans geindre ou tempêter comme le font ailleurs

les ivrognes expulsés de leurs derniers retranchements. Ils représentaient des traînées silencieuses, lugubres, pareils à des fantômes de buveurs condamnés à revenir, après leur mort, errer autour des estaminets. Ceux qui parlaient baissaient aussitôt la voix, rappelés à la conscience de l'endroit sacré qu'ils hantaient. Ces larves se dissipèrent à leur tour, une à une, ou du moins s'affalèrent, çà et là, sans plus bouger.

La nuit chaude, une nuit de lune nouvelle, éclairait assez pour permettre à la comtesse de discerner, dans le jardin entourant le temple, des formes noires amoncelées, des gens couchés sur l'herbe. Par ces jours de fêtes carillonnées, ces rustauds, n'ayant pas le choix du coucher et dépourvus la plupart de l'obole qu'il coûte, bivaquent sur la dure. Errénés, force lieues dans les jambes ils s'endormaient lourdement, prostrés, côte à côte, confondant les sexes, mais refoulant avec terreur les incitations charnelles, même si c'était une épouse, une fiancée, qui les frôlaient.

Clara crut un moment apercevoir, allongés dans le cimetière, les ombres de Sussel Waarloos et de Trine Zwartlée ; mais sa jalousie la trompait, car elle se rappela aussitôt que les fiancés avaient trouvé un gîte, avec leurs parents, dans une auberge voisine de la *Grande-Barrière*.

Tout à coup une musique grêle et flûtée strida dans l'absolue accalmie. En bas dans le réfectoire de l'hôtel, un chœur de soprani, garçonnets et jeunes filles, répétait un cantique pour la solennité du lendemain. Ces voix jeunes, aiguës, un peu dissonantes, étrangement sympathiques, comme toutes les choses précoces et forcées, sur lesquelles agissait l'épaisseur des parois de séparation comme une sourde pédale, de manière à en augmenter la mélancolie, accompagnèrent longtemps le cortège de pensées de Clara, – et elle faisait de ce chœur le thème accablant de sa désespérance, le chant de ses aspirations toujours refoulées, le *requiem* de son amour.

XXXIII

La nuit régnait encore, lorsqu'elle se réveilla sans s'être couchée. La cloche s'ébranlait dans le campanile du dôme. Elle se rappela que la première messe se célébrait à quatre heures à l'intention des partants matineux.

L'envie lui prit d'assister à cet office. Elle s'humecta les tempes, s'enveloppa dans un long manteau dont elle rabattit le capuchon sur son visage et gagna doucement la rue.

Comme elle pénétrait dans l'église, le sacristain allumait les cierges de l'autel ; le reste du vaisseau plongeait encore dans les ténèbres compactes. On aurait dit une crypte.

La comtesse était arrivée la première. Elle demeura dans les bas côtés agenouillée près d'un pilier. Les fidèles se tassaient d'abord à proximité du tabernacle d'argent dont la blancheur éblouissante, presque sidérale, lançait des éclairs de coupelle et sur lequel se profilait énergiquement la petite madone noire.

Une clochette tinta et du jubé obscur, piqué seulement de deux fanaux tremblotants, des brouillards de sons d'orgue s'abattirent, lourds, rauques, pâteux, comme les derniers bâillements d'un géant qui se réveille. Le célébrant parut, vêtu de rouge, en commémoration du martyr du jour et entonna l'*Introït*.

Les paysans déferlaient sans cesse comme des flots à marée haute et entouraient la comtesse au point de lui couper la retraite si elle avait voulu sortir. Ils envahissaient le temple avec

un empressement féroce, touchant dans son irrévérence. Ils y apportaient une piété fauve.

Quelques-uns, encore hébétés par le sommeil, déambulaient en trébuchant et, les yeux gros, ils tournaient les poings dans les orbites.

Les pieds des chaises déplacées grinçaient sur la dalle. Des toux pénibles, des expectorations séniles, des quintes de coqueluche se répercutaient en échos cassés.

L'ombre empêcha longtemps Clara de démêler les uns des autres, les individus dans ce grouillement. Puis l'aube réveillant avec des précautions d'artiste les couleurs des vitraux de l'abside, des rayons s'en projetèrent par faisceaux ou par éventails sur le centre de la nef, puis une teinte de grisaille, livide, froide, succéda aux ténèbres des pourtours.

En se bousculant, les bourrus n'épargnaient guère la comtesse, que personne ne reconnaissait sous son manteau de pénitente. Ses prédilections collectives pour le peuple et surtout pour les campagnards, noyèrent un moment la passion intense portée à l'un de ces rustres. Elle se trouvait cernée dans un groupe de jeunes blousiers dégageant une effervescente et chaude odeur d'étable, des effluves de corps séveux secoués par les longues marches de la veille. Et cette atmosphère produisait sur son idée fixe l'engourdissement vague d'un anesthésique.

Les reflets des verrières trempaient de teintes fantastiques ces masses d'hommes et de femmes empêtrés. Les sarraux moites et fripés se violaçaient sur les dos arrondis. Clara observait ses voisins dans leurs dévotions ; ces têtes baissées, ces lèvres balbutiantes, ces yeux pleins d'appel, éperdument fixés vers l'immuable et souriante Notre-Dame, ces épaules carrées, ces bras musclés, ces jambes charnues, ces croupes renforcées, sur

lesquelles bridaient des houzeaux luisants et brunâtres comme les glèbes.

La stupeur des prières hypnotisait les faces rugueuses ou mafflues. Des oraisons jaculatoires faisaient ces fanatiques se marteler la poitrine de leurs poings gourds. Ceux qui n'avaient pas trouvé de siège s'asseyaient sur leurs talons. D'autres, immobiles, le menton dans les paumes de leurs mains, les coudes sur les cuisses, paraissaient sommeiller. Et, à côté d'un rictus d'ascète, d'un ancêtre dur et osseux, s'épanouissaient des galbes de jeunes filles, luisants comme une couverte ; plus loin se pétrifiait l'admiration bestiale presque douloureuse d'un adolescent étranglé par l'émotion. Des rosaires cliquetaient entre les doigts durillonnés des vieilles et les mains potes des fillettes égrenaient des chapelets bleus si mignons qu'ils tenaient dans une coquille de noix.

Cependant des faussets enfantins et grêles, les voies si ténues de la veille, tombaient de la turbine. De ces gosiers d'impubères, étroits, étranglés, la note fusait comme un mince jet d'eau visant un ciel lunaire. C'étaient de ces voix que la mue voile déjà, dont la caresse griffe, qu'on dirait toujours prêtes à se fêler, qui tiennent encore plus de l'horreur douce des limbes que de l'éblouissance des cieux. On en dotait par la pensée ces têtes d'angelets joufflus, papillonnant sans corps et sans membres dans les gloires des Assomptions.

À l'offertoire, une pièce blanche jetée presque au juger, du fond de l'église, vint s'abattre dans un des vastes plateaux disposés sur des troncs devant l'autel.

Ce fut le signal d'une offrande générale, terriens cossus ou valets besogneux, gros fermiers du Polder ou sabotiers et lieurs de balais de la Campine se dépouillaient, ceux-là de leur superflu, ceux-ci du métal laborieusement thésaurisé. Une grêle de florins et de jaunets, une averse de gros sous, commença.

La comtesse voyait des bras se lever au-dessus du remous des têtes, viser, ajuster, – des poignets faire ressort pour jeter l'obole jusqu'au but. Les courtauds se piétaient, les parents soulevaient et portaient en avant leurs enfants malades, afin que ceux-ci offrissent eux-mêmes la pièce rédemptrice, la rançon étant alors plus agréable à Notre Gentille Dame.

La chute incessante des oboles ajoutait une étrange et crispante sonnerie aux cantiques du jubé, au plain-chant du prêtre, aux ouragans de l'orgue et aux tintements de la clochette.

Alors la scène devint encore plus poignante. Les maroufles, fiévreux, affamés du pain des Âmes, se pressaient, comme le remous de la barre, de tous les coins de l'église et même du parvis, vers la Sainte-Table. Bougons, rogues, des syllabes de jurons retenues sur leurs lèvres par la majesté du lieu, ils joignaient les mains, mais distribuaient de terribles coups de coude. Les faibles et les femmes dévoraient leurs cris. D'irascibles cochets se laissaient bousculer sans colère, quitte à traiter leurs voisins de la même façon. Le prêtre semblait abecquer une nichée d'oisillons voraces.

Le soleil se levait sur cette scène. Les violettes et morbides couleurs des verrines se ravivaient à ces ruissellements d'or fluide. Les visages, tirés et blafards, reprenaient leur fleur de santé villageoise. Les fanfreluches des bonnets et les fichus bariolés éclataient sur le moutonnement des sarraux et des mantes.

Et la comtesse, embrassant le banc de communion, percevait jusqu'au frémissement de ces bouches avides de la chair d'un Dieu et le mouvement haletant de ces langues au contact de l'Holocauste.

La passion s'exaspérant jusqu'à l'éréthysme, une jalousie sacrilège indisposait Clara contre le Ciel. Elle aurait voulu, elle, l'inassouvie, se savoir désirée avec cette ferveur par ces simples ; altérer du même amour ces gosiers, provoquer cette pâmoison, cet accès de désir, ce ravissement, cet oubli de tout, sauf d'un unique objet, chez cette horde de marauds puissants.

Quand répandrait-elle par son approche, sur leurs physionomies rebourses ou cruellement placides, cette expression d'idolâtrie suprême ? Oui, il semblait à la comtesse que la Vierge et son divin Fils lui eussent volé la tendresse copieuse de ces violents.

Quelles délices leur procuraient-ils donc, le Saint des Saints et la Toute Sainte pour les transfigurer ainsi ?

Le prêtre suffisait à peine à nourrir ces affamés.

Rassasiés, la première rangée de communiants laissait retomber la nappe et se relevait d'un même sursaut ; d'autres, aussi safres, guettaient les vides de la table et les comblaient.

À une de ces oscillations de la foule, produites par le va-et-vient des attablées, la comtesse eut la vision de deux têtes juvéniles mises en pleine lumière dans la flambée conquérante du jour.

Le désespoir, la jalousie, la passion souveraine lui firent renier aussitôt cette foule convoitée si impérieusement une seconde auparavant. Son épouvantable désir, surchauffé depuis le commencement de la messe, fondit sur une seule proie. Elle cessa d'envier à Dieu le culte de ses créatures, pour ne plus songer qu'à disputer Sussel Waarloos à Trine Zwartlée.

Car c'était bien le Xavérien qui communiait à côté de sa future. Clara apercevait le profil perdu du jeune homme penché doucement vers sa bien-aimée.

La petite paysanne, de même, ne semblait pas détacher sa pensée de la terre. Au moment de s'agenouiller, leurs prunelles, noyées d'une double ferveur, s'étaient rencontrées.

Avant de monter vers Dieu, leurs prières se confondaient amoureusement.

XXXIV

La comtesse se laissa traîner par le courant des pèlerins et gagna l'hôtel, affolée, au paroxysme de l'aberration. Elle se croisa avec le comte qui se rendait à son tour à la messe. Il ne la vit pas ; d'ailleurs, il ne l'eût pas reconnue, enveloppée qu'elle était dans son manteau de paysanne. Clara ne réfléchissait pas à ce qu'elle allait entreprendre ; elle ne se sentait qu'une volonté, ou mieux qu'un instinct : parler aussitôt à Sussel Waarloos, empêcher à n'importe quel prix son mariage ; l'arracher, même par un esclandre, à cette Trine Zwartlée.

À bout de moyens elle tenterait l'homicide : les tempêtes charnelles, les ataxies débordaient sa conscience. Tout devait éclater. Ne pouvant être à lui, éternellement frustrée dans son espoir, elle entendait qu'il ne fût à personne.

Elle en avait assez de la comédie de sa vie. Elle ne craignait pas le déshonneur public, la mort, elle irait à sa rencontre après s'être vengée. Au moins se serait-elle montrée un moment sans masque, sous son vrai jour, telle que l'avait créée la nature. Impudique et adultère, oui ; mais menteuse plus jamais. Elle se soulagerait en disant tout ce qu'elle entretenait de désirs dans le sang, et de nostalgies dans le cœur. Le monde l'exécuterait ensuite ; n'importe, elle aurait au moins respiré à l'aise quelques secondes, les premières de son long calvaire. Une catastrophe valait mieux que ces énervantes refuites et que cette suffocante hypocrisie.

Cette contrainte durait depuis son enfance. D'abord vagues et passagères, par la suite les tentations s'étaient accumulées,

pressantes, formidables. Pourtant, malgré leurs assauts, Clara demeurait physiquement pure. Dans la lutte douloureuse, presque héroïque, que sa raison soutenait contre sa chair, avant cette nuit fatale du guet-apens de Zœrsel, la raison l'avait toujours emporté. Si la comtesse n'était pas parvenue à abroger la triste loi du corps, du moins s'était elle flattée de l'éluder. Vierge jusqu'à son mariage, Clara s'était jurée de n'être jamais adultère qu'en pensée. Et son parjure, sa chute même, avait été une chute honteuse, une compromission. Aujourd'hui elle ne se contenterait plus de cette lâche, incomplète et peu mutuelle rencontre. Elle voulait non seulement être possédée par Sussel, mais elle entendait que cette possession fût consciente et volontaire, le résultat d'un amour réciproque. S'il consentait – et il consentirait – ils fuiraient ensemble. C'est à peine si, dans son éréthysme, elle songea un seul instant à Warner.

Rentrée à l'hôtel, elle guetta de sa fenêtre la sortie de la messe et fit mander Sussel Waarloos par le cocher.

Lorsque le Xavérien se trouva en présence de la comtesse, il fut frappé du ravage de ses traits. Elle montrait un visage encore plus décomposé que la veille sur la grand'route.

Avant qu'il eût eu le temps de s'informer de sa santé, elle lui signifia que Trine Zwartlée ne conviendrait jamais à Sussel Waarloos et qu'elle attendait de la sagesse du jeune fermier la rupture de cette alliance.

Le gars essaya de protester. Qui avait donc prévenu la comtesse contre cette brave fille ? Il n'y en avait pas dans le canton de plus honnête, de plus laborieuse et de plus modeste. Quiconque disait le contraire mentait. Et s'animant à l'idée que de méchantes langues salissaient sa promise dans l'esprit de la dame, il demandait en grâce d'être confronté avec les mauvais chrétiens, il les mettait bien au défi de répéter leurs propos de-

vant lui, car, pour sûr – foi de Waarloos – le menteur ne sortirait pas vivant de ses mains.

La comtesse n'eut garde d'accepter l'épreuve que proposait le loyal garçon. Elle continua pourtant de railler la candeur de Waarloos et persista, par des réticences et des mots couverts, à mettre en doute l'amour de Trine Zwartlée.

Sussel confirma respectueusement, mais non sans fermeté, sa foi dans cet amour.

– Mais elle ne vous aime pas autant qu'on pourrait vous aimer ! laissa échapper Mme d'Adembrode.

Sussel, peu subtil, mit quelque temps à comprendre l'objection. Embarrassé il tournait et retournait sa casquette entre ses doigts.

– Nous nous aimons comme il convient, croyons-nous, Madame, autant que Dieu permet de s'aimer ! finit-il par balbutier.

– Ne parlez pas de Dieu ! interrompit-elle avec humeur. Il n'a rien à voir dans votre ridicule assotement pour cette petite vachère…

Mais elle s'aperçut à l'air effarouché du gars qu'elle faisait fausse route ; aussi, quittant ce ton de sarcasme, elle força le Xavérien à s'asseoir, se rapprocha de lui, et cessa de jouer un dédain bien loin de son cœur. C'est câline, de l'angoisse dans les yeux, la voix sourde et mouillée, qu'elle murmura :

– Sussel… mon brave Sussel, si une femme vous disait, prête à vous prouver son dire : « Je vous aime plus que Trine peut vous aimer – oui, plus que Dieu le permet, je vous aime de toutes mes forces, je vous aime tellement que je ne sais vous

voir uni à une autre femme ; je vous supplie au nom de cette immense tendresse de renoncer à cette Trine », Sussel si une femme vous parlait ainsi, que feriez-vous ?

Le gars ne savait que répondre, son indignation était tombée et il éprouvait à présent une vague inquiétude ; un mystérieux attendrissement le gagnait. Cependant la comtesse insistait.

– Elle n'a pas l'air de quelqu'un qui se moque ; elle semble plutôt souffrir ! pensait Sussel, de plus en plus interloqué.

Comme elle lui répétait pour la troisième fois l'étrange hypothèse, Sussel finit par déclarer qu'il plaindrait de toute son âme la payse qui lui tiendrait des propos aussi biscornus, mais que ces lubies d'un cerveau malade ne mettraient pas un instant obstacle au bonheur rêvé avec la compagne de son choix.

Malgré l'accent convaincu que le Xavérien mit dans ses paroles, la comtesse s'obstina. Elle parla plus clairement. Il n'y avait pas que des paysannes au monde. D'autres femmes que celles de la campagne pouvaient l'avoir remarqué. Et, toujours plus enveloppante, la voix et le regard pleins de prières et de caresses, elle en vint à parler peu à peu de certain rêve ineffable, avant-goût des joies du mariage, de ce rêve où le rêveur crut expirer de délices en fondant entre les bras d'une femme…

Et comme Sussel, comprenant l'allusion, sursautait et portait les mains devant les yeux :

– Vous rougissiez en me racontant ce rêve, comme vous rougissez à présent à ce seul souvenir ! ajouta le comtesse. Mais j'ignore encore à quelle époque et en quel lieu ce rêve vous visita ?

Ah ! combien le jeune paysan regrettait sa confidence ! Que n'était-il en ce moment à dix pieds sous terre. Il ne savait que conclure de ce bizarre entretien. Tout ce qu'il entendait était nouveau pour ses oreilles. Sa peur instinctive augmentait et pourtant une ineffable langueur se mêlait à cet effroi.

Il essaya de faire diversion à ces influences troublantes. Il se leva pour partir, en bredouillant une excuse ; la seconde messe devait être finie et les Xavériens de Santhoven attendaient sans doute leur porte-drapeau pour se reformer en bon ordre.

La comtesse n'hésita pas à le retenir par la main et il y avait un si impérieux pouvoir dans la pression prolongée de ces doigts de femme, le charme inéprouvé de cette sensation était tel que le paysan dut se rasseoir, sans volonté, plus gauche qu'après les libations du dimanche, une chaleur dans le dos, la gorge serrée, les yeux obstrués de vapeurs et des battements aux tempes.

Ce trouble n'échappa point à la comtesse.

– Eh bien, Sussel, reprit-elle, je sais, sans que vous me l'ayez dit, l'endroit et l'époque de votre rêve. C'était au château d'Alava, la nuit même de la bagarre de Zœrsel... Croyez-vous toujours, Sussel, que ce bonheur presque meurtrier était une illusion ?

Sussel demeura plus pantois que s'il avait eu devant lui la vieille sorcière de Wortel.

– Au nom de mon salut éternel, que voulez-vous dire ? bégayait-il en ébauchant un geste de terreur.

Elle ne le fit pas languir. Avant qu'il eût pu s'en défendre, elle lui jeta les bras autour du cou et, haletante, la bouche collée à son oreille, elle se confessa :

– Comprenez-vous à quel point on peut vous aimer ? râlait-elle, éperdue. C'était moi la femme dans ce rêve de perdition… Oh ! je t'aime à la rage. Tu ne sauras jamais combien je t'aime…

Ces bras satinés, cette haleine de femme, ce contact, ce souffle achevaient d'affoler Sussel. Les bouillonnements de la sève l'entraînaient dans des vertiges. Les bras robustes du paysan répondirent à l'étreinte de la jeune femme ; il l'emportait en maître fougueux, presque brutal. Il n'y avait plus de comtesse et de paysan, il y avait un mâle puissant et une femme altérée de cette force ; il y avait la conjonction effrénée de deux désirs.

Mais, brusquement des vagissements partirent du fond de la chambre. Elle, pâmée retint Waarloos qui se dégageait : « Ne fais pas attention… c'est notre enfant. »

Notre enfant ! Il répéta, hébété, ces deux mots. Et le charme se rompit. Sussel redevenait lucide. Ce petit être pour la naissance de qui Santhoven venait processionnellement remercier la Vierge n'était donc pas un d'Adembrode ; c'était un Waarloos. Un Waarloos ! La comtesse jouait une comédie infâme ; ce pèlerinage était un défi porté au Ciel. On invoquait la Vierge au profit de l'adultère, on rendait la Madone complice d'une abominable usurpation. Et lui, Sussel, trempait dans ce crime.

À l'idée du sacrilège, le sang du gars se glaça, ses moelles refluèrent, ses nerfs se détendirent ! le ressort du spasme était brisé. Le fanatisme matait la chair.

Il fut d'abord atterré, incapable du moindre mouvement.

Jusqu'à ce matin, le jeune paysan ne s'était jamais représenté femme plus noble, plus immaculée que Mme d'Adembrode ; il la vénérait à l'égal d'une sainte en réservant son amour profane et charnel pour la petite fermière de Grobbendonck et il aurait mille fois douté de la fidélité de sa fiancée plutôt que de soupçonner un instant la grande dame. Il se rappela, en cette seconde terrible, les bontés de la comtesse, ses convictions ardentes, sa charité sans bornes et surtout les soins qu'elle lui avait prodigués après l'échauffourée de Zœrsel. Et voilà que cette élue n'était plus qu'une femme, et non seulement une femme faible et peccable, mais la pire, la plus méprisable des femmes, une menteuse, traître à son mari, traître à Dieu, une adultère et une félone qui avait sali l'écusson des marquis de Ryen, bafoué Notre Gentille Dame, renié le Saint Sacrement du mariage !

Il s'était dégagé en la repoussant avec dégoût, il éprouvait des envies de la battre et en même temps de pleurer sur elle comme sur une morte.

Il voulut fuir. Elle le rattrapa par la blouse ; il le lui fallait et cette fois, bien éveillé et conscient ; cramponnée à ses hanches comme une noyée à une épave, elle se laissa traîner par la pièce. Au risque de les meurtrir, il parvint à détacher les mains de la comtesse. Elle le vit perdu à tout jamais pour elle. Elle se rua, le rattrapa encore :

– Pitié ! gémissait-elle, n'achève pas de me damner… Hier soir, quand je vous ai vus, cette Trine et toi, sur la route, ce matin surtout à la communion, lorsque vos visages s'attiraient je suis descendue au fond de l'Enfer… Je ne te demande même pas de m'aimer… Je deviens raisonnable vois… Nous ne nous reverrons plus… Mais renonce à cette paysanne… Je n'implore que cette grâce-là… ou, si tu tiens à cette espèce et persistes à l'épouser, tue-moi, tue-moi comme une gueuse… si tu ne veux

même pas me tuer, un autre frappera sans hésiter, lui… Essaie plutôt… Ah ! je ne reculerai pas devant le scandale… Épouse-la cette grosse fille, et je dirai à mon mari, au comte d'Adembrode, à ton bienfaiteur, au descendant des bienfaiteurs de tes ancêtres, je lui dirai qui est le père de ce garçon adoré, le vrai père de l'héritier de cette illustre maison. Et il devra me croire ! Car alors sa jalousie lui révélera la ressemblance entre cet enfant et Sussel Waarloos… Toi d'abord tu ne la nieras pas cette ressemblance !… Regarde !…

Et elle écarta les rideaux du berceau de dentelles ou sommeillait le jeune comte.

Machinalement, poussé par une curiosité anxieuse, il s'approcha de la couchette et se pencha sur le petit être. L'enfant promettait d'être beau et vigoureux comme un Waarloos et une Mortsel, mais aucun de ses traits n'appartenait aux descendants de Rohingus, premier prince de Ryen.

Fasciné le père ne songea plus à partir.

– Eh bien ! dit-elle, doutes-tu encore à présent ? Persistes-tu à te marier ? Tes camarades, le comte, Trine surtout ne croiront jamais à cette histoire de somnambulisme et de fièvre chaude, à cet homme dont une femme a abusé ? – ajouta, Clara, avec un rire effrayant de ménade, un rire qui ne passait pas le nœud de la gorge. – Est-ce que de pareilles aventures arrivent ? Ils te traiteront d'ingrat et d'infidèle… je te ferai chasser par ton bienfaiteur et renier par ta promise !

Elle annonçait ces intentions avec une véritable furie, d'un ton si diabolique, qu'elle exaspéra le jeune paysan et qu'en ce moment il ne vit plus en elle qu'une usurpatrice, une possédée, le mauvais génie du comte Warner d'Adembrode. Il secoua ses derniers scrupules et indigné, méprisant, il se campa devant elle, se croisa les bras, et la regarda dans le blanc des yeux : –

Vrai, vous feriez cela ? – prononça-t-il terrible comme un justicier. – Les nobles de la ville avaient donc raison lorsqu'ils condamnèrent notre maître parce qu'il épousait une femme de votre espèce…

Clara reçut cette insulte comme une foudroyante décharge d'électricité. Rien n'aurait pu l'atteindre plus profondément et plus cruellement que ce mépris du simple paysan, d'un être en dessous d'elle, auprès de qui elle aspirait à descendre et qui, non content de la rebuter pour une infime maraude, la ravalait sous lui, qui, d'un mot, venait de l'écraser comme une courtilière sous son sabot de manant.

Sussel, qui la dévisageait, s'effraya, à peine eut-il prononcé ces paroles, de la souffrance que trahissait la physionomie de la malheureuse. Il avait pratiqué une opération suprême, son scalpel taillait en pleine chair, le coup devait la tuer ou la guérir.

Mais la réaction chez le paysan fut encore plus instantanée que chez sa victime.

Repris d'affection pour la coupable, et évoquant la généreuse et secourable comtesse d'antan, une voix lui disait même que si cette créature d'élite était tombée de son piédestal, c'était à cause de lui et qu'il ne lui appartenait donc pas de la marquer comme un bourreau.

Il s'agenouilla, suffoquant de tristesse et de remords.

Elle, atrocement pâle, inerte, demeura quelques secondes sans entendre les actes de contrition du jeune paysan ; puis, les yeux hagards, elle parut sortir d'une évocation lointaine.

Ce fut d'une voix douce, brisée, d'une voix éteinte comme si toute une existence ancienne la séparait de l'atmosphère am-

biante et de la minute actuelle, qu'elle dit à Sussel en le forçant de se relever :

– Moi vous pardonner, mon ami ? C'est vous qui devriez me pardonner, vous et le monde, et le ciel que j'ai offensés… Merci plutôt de m'avoir rappelée à la conscience… Va, enterrons ce terrible secret dans notre cœur ; enterrons-le, non par égard pour moi qui mérite tous les opprobres, mais par pitié pour le comte, pour toi, et surtout pour notre enfant… Va, Sussel, adieu, embrasse ce petit être innocent, ton fils… le futur maître de tes autres fils…, des fils que te donnera ta Trine chérie… sois heureux en ta femme et en tes enfants, mon Sussel… Adieu…

Il colla ses lèvres de paysan au front du petit Jean, et se retira l'âme déchirée, cachant mal son bouleversement, chérissant toujours Trine, mais s'avouant l'aimer avec moins de plénitude et de sérénité.

C'était comme si l'ange de leur foyer avait déployé ses ailes et pris son essor pour ne plus jamais revenir.

Cependant, au dehors, le cortège des paysans se reformait. Les pèlerins des mêmes paroisses se groupaient derrière leurs prêtres et leurs anciens. Les chevaux, des drapelets de papier peinturé passés dans leurs oreillères, hennissaient joyeusement et grattaient la terre de leurs sabots. Le soleil matinal incendiait les étoiles d'or du dôme.

Lorsque le comte et la comtesse rejoignirent ceux de Santhoven, un dernier cantique à la Vierge montait de la multitude. Tous s'agenouillèrent, le visage tourné vers l'église pour recevoir la bénédiction du doyen de Montaigu.

Sussel priait aux côtés de Trine. L'air grave de son promis frappa la jeune fille, et elle remarqua que le fier gars n'agitait

plus aussi crânement qu'à l'arrivée de la bannière des Xavériens.

La comtesse récitait la salutation angélique, la prière des prières, avec une exaltation de naufragée qui appelle au secours. Elle disait : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous… Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni… »

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Janvier 2006
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Marc, Coolmicro et Fred

– Source :
http://gutenberg.net ou http://promo.net/pg
Produced by Carlo Traverso, Chuck Greif and the Online Distributed Proofreading Team at http://www.pgdp.net
Les sites du « Project Gutenberg », mine incontournable de textes dans le domaine public.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.